

CINÉMA «NIGHT MOVES», RENCONTRE AVEC JESSE EISENBERG
ET TOUTES LES SORTIES DE LA SEMAINE, CAHIER CENTRAL

Libération

Rigueur

Les petits pas de Valls



Le Premier ministre devrait faire de maigres concessions aux députés socialistes qui veulent amender son plan d'économies. Des décisions qui ne devraient pas apaiser la fronde de certains élus.

PAGES 2-5

PHOTO: LAURENCE ET RENAUD - READYMADE-IMAGE; PLAINPICTURE

Rodrigues Leal, otage français mort au Mali

Les jihadistes du Mujao ont annoncé hier le décès de l'homme kidnappé en novembre 2012. Hollande confirme.

PAGE 12

Pixies : «La passion perdue»

Les quinquas de Boston racontent «Indie Cindy», leur nouvel album après vingt-trois ans d'attente.

INTERVIEW, PAGES 24-25



JAY BLAKESBERG

Les filles chaudronnent aussi

A Asnières et à Drancy, «Libération» a suivi deux étudiantes dans une filière métaux suivie quasi exclusivement par des garçons.

TÉMOIGNAGES, PAGES 14-15

Le Premier ministre a reçu, hier, les députés socialistes «hostiles» à son plan d'économies, laissant entendre des gestes «envisageables»...

Valls gère la fronde PS à peu de frais

Par **LAURE BRETTON**
et **LILIAN ALEMAGNA**
Photo **SÉBASTIEN CALVET**

Dans le petit manuel de techniques parlementaires, c'est la leçon numéro 1 : noyer les contestataires. En recevant hier à Matignon une délégation de députés socialistes, Manuel Valls s'est essayé à la bonne vieille stratégie de l'endiguement. Objectif : contenir la fronde qui électrise la majorité depuis une semaine et montrer qu'il tient sa promesse d'être un Premier ministre «à l'écoute». Le tout à une semaine du vote consultatif sur son plan d'économie de 50 milliards d'euros sur trois ans que de nombreux députés disent ne pas vouloir voter «en l'état». A la sortie, le patron des députés PS, Bruno Le Roux, s'est gargarisé de cette première entrevue, qui s'est étalée sur presque deux heures : «Nous avons été entendus, il y a une prise en compte des demandes qui ont été faites par le groupe socialiste mais le dialogue continue avec le gouvernement.» Voilà pour les images arran-

L'ESSENTIEL

LE CONTEXTE

Manuel Valls a reçu plusieurs députés qui proposent des amendements au plan d'économies de 50 milliards.

L'ENJEU

Le Premier ministre pourra-t-il compter longtemps sur le soutien de sa majorité ?

gées : celles d'une majorité apaisée à la recherche du consensus. Sauf que...

OFFICIELS. Sur la forme, la délégation invitée par Valls n'était pas composée des chefs de file de la contestation mais d'officiels du groupe PS à l'Assemblée. «Drôle de façon de dialoguer», ironise Jean-Marc Germain, député proche de Martine Aubry et signataire d'une lettre collective au Premier ministre réclamant de ramener les économies de 50 à 35 milliards d'euros, entre

autres, pour ne pas générer un «effet récessif». Et, sur le fond, à part «mouliner» – dit un participant –, il n'y a eu aucun vrai bougé de la part de Manuel Valls. Le seul geste «envisageable», confirme le porte-parole des députés socialistes, Thierry Mandon, se ferait sur les petites retraites. Sur deux autres points, les participants ont senti qu'il pouvait y avoir des «marges de manœuvre» : le gel du point d'indice des fonctionnaires et les «bas barèmes» fiscaux. Mais Manuel Valls a pris soin d'insister : un éventuel dégel ne sera possible qu'en «fonction de la croissance» (lire ci-dessous). «Tout n'est pas figé jusqu'en 2017», a assuré le Premier ministre à ses visiteurs. «On pense aux petits retraités et aux fonctionnaires parce que ce sont les camarades qu'on croise dans nos réunions de section, a pointé le député de Saône-et-Loire Thomas Thévenoud, déridant l'auditoire. Mais les salariés du privé sont les parents pauvres, l'angle mort du socialisme.» Sur les réformes de structure ? «Il faut les travailler ensemble», a répondu Valls. Le pouvoir d'achat ? On ne bouge pas des 500 euros annoncés

au 1^{er} janvier 2015 pour les salariés payés au Smic. «Lutter contre les inégalités et batailler contre la reproduction sociale, ce sont les fondements de la gauche», rappelle pourtant Matthias Fekl, député du Lot-et-Garonne. Cela a été insuffisamment présent dans notre pensée et de notre action depuis deux ans.»

PAS TOUCHE ! Si un «effort de solidarité» sera vraisemblablement demandé aux hauts fonctionnaires, cela s'apparente à un symbole politique à peu de frais. Quant à tout ce qui a trait au pacte de responsabilité et au CICE : pas touche ! «Ce débat sur la compétitivité a été tranché le 14 janvier» par Hollande, a rappelé le chef du gouvernement. Au final, ni les propositions du Groupe des 100, qui réclame un nouveau contrat de majorité, ni celles portées depuis lundi par la députée des Hautes-Alpes Karine Berger n'ont été reprises par l'exécutif. Ce n'était pas le but de la rencontre, temporeuse Valérie Rabault, la toute nouvelle rapporteure générale du Budget qui s'est chargée de faire la synthèse entre toutes ces propositions. «Ce n'était pas une discussion de comptoir : on est rentré dans le détail des scénarios», précise-t-elle, en concédant que la «ligne de crête est très compliquée». Les détails d'éventuelles avancées étaient au menu des ministres des Finances et du Budget, Michel Sapin et Christian Eckert, qui recevaient les socialistes de la commission des finances pour un dîner à Bercy hier soir. Avant la présentation aujourd'hui du «programme de stabilité 2014-2017» en Conseil des ministres puis, nouvelle couche de pommade, un passage de Sapin et Eckert devant le groupe socialiste. «Tout ne sera pas ficelé (aujourd'hui), rassure Mandon. A nous de travailler sur les solutions.» Mais beaucoup doutent que des contre-propositions seront prêtes à temps pour le vote du 29 avril. Et, en l'état, ces tous petits pas ne semblent pas en mesure d'apaiser la gronde d'une partie de la ma-

Le patron des députés PS, Bruno

rité. Surtout que, derrière le paravent des discussions officielles, le secrétaire d'Etat chargé des Relations avec le Parlement, Jean-Marie Le Guen, multiplie les coups de fil et les grands mots : «vote majeur», «responsabilité», «crise politique», «dissolution». On a connu méthode plus efficace pour ramener les récalcitrants dans le rang... Pour Jean-Marc Germain, la majorité vient d'entrer dans «la deuxième moitié du quinquennat».

«Ce n'était pas une discussion de comptoir : on est rentré dans le détail des scénarios»

Valérie Rabault Rapporteure du Budget à l'AN

Autrement dit, elle ne se sent plus tenue par les 60 engagements du candidat Hollande et fera ce qu'elle juge bon afin de «redresser» le pays. «Le temps où un exécutif attendait que ses députés votent comme un seul homme est révolu, abonde Matthias Fekl. Nous avons voté le non-cumul, à l'exécutif d'assumer la revalorisation du Parlement qui est son corollaire. C'est un truc que le Premier ministre doit bien comprendre.» Et pourrait figurer en annexe du petit manuel parlementaire. ➤

REPÈRES



LE «GROUPE DES 100»

Promoteurs d'un «nouveau contrat de majorité», ces députés PS, emmenés par Christian Paul, jugent «dangereux économiquement» le plan annoncé par Valls. Ils menacent de ne pas le voter «en l'état» et refusent une réduction des dépenses «au-delà de 35 milliards».



KARINE BERGER

Membre de la commission des finances à l'Assemblée, l'élue des Hautes-Alpes a planché sur un «scénario alternatif» tout en restant dans le «cadre» des 50 milliards de réduction des dépenses. Elle proposait de reporter d'un an l'application du pacte de responsabilité aux grandes entreprises, pour dégager 3 milliards en 2015.

LE CALENDRIER

Après avoir reçu le groupe de députés PS hier, le gouvernement présente ce matin en Conseil des ministres son texte budgétaire qui prévoit 50 milliards d'économies et affirme l'objectif de contenir les déficits sous les 3% du PIB. Le texte sera soumis à l'Assemblée nationale le 29 avril pour un vote consultatif. Puis ce programme de stabilité sera adressé à la Commission européenne qui aura un mois pour faire ses recommandations.

1%

C'est, d'après «Les Echos», la nouvelle prévision de croissance de l'exécutif pour 2014 (contre 0,9%), avant 1,7% en 2015, et 2,25% en 2016 et 2017.



Le Roux, arrive hier à Matignon avec d'autres parlementaires socialistes pour discuter du plan d'économies de 50 milliards.

Un rapprochement du Premier ministre avec l'UDI pour conforter les votes à l'Assemblée serait risqué politiquement.

La majorité se jouera-t-elle au centre ?

La chimère centriste. Régulièrement depuis le début du quinquennat, l'hypothèse de la constitution avec les centristes d'un nouveau bloc majoritaire au Parlement agite le Landerneau socialiste. Certains hollandais – tels Stéphane Le Foll ou François Rebsamen – ont parfois contribué *mezzo voce* à crédibiliser un tel scénario, quand d'autres – beaucoup plus nombreux – se sont chaque fois élevés contre une telle perspective à l'échelle nationale. Reste une réalité : le bloc présidentiel n'a jamais été aussi resserré, voire rabougri, avec une majorité socialiste qui ne tient qu'à deux voix – et bientôt à une seule, quand Cécile Duflot aura fait son retour à l'Assemblée. Pour ne rien arranger, les parlementaires écologistes revendiquent une posture «vigilante» à l'égard du gouverne-

ment Valls, tandis qu'une part grandissante du groupe PS joue, au moins dans les médias, le rapport de force avec le couple exécutif. La majorité, si elle a voté la confiance au nouveau Premier ministre, pourrait finir par faire défaut sur le détail des 50 milliards d'économies. Et ce n'est pas le spectre d'une très peu crédible dissolution qui mettra les contestataires au garde-à-vous. **Echo.** Sur le fond, du pacte de compétitivité (CICE) à celui de responsabilité – et désormais aussi de solidarité –, la politique économique engagée par François Hollande trouve un meilleur écho au centre qu'au cœur du Parti socialiste. Mais au-delà des déclarations d'intention d'un François Bayrou en son temps ou d'un Jean-Louis Borloo avant son retrait de la vie politique, les logiques d'appareil et

le confort de s'opposer à un président historiquement impopulaire incitent surtout les centristes au maximalisme. A fortiori à quelques semaines d'euroélections dont ils attendent beaucoup pour exister à côté de l'UMP. Hier, l'UDI a ainsi dévoilé son «contre-pacte», à hauteur de 80 milliards d'euros d'économies, tandis que dimanche, Yves Jégo, président par intérim du parti de centre droit, a déploré le manque de réformes structurelles et proposé, notamment, «de revenir aux 39 heures dans la fonction publique, au rythme d'une heure par an en plus» pour «faire entre 20 milliards et 30 milliards d'économies» supplémentaires. Un discours plus proche des 70 à 80 milliards réclamés par le président UMP de la commission des affaires économiques, Gilles Carrez, que des

35 milliards préconisés par les 100 députés frondeurs du PS. Et, côté UMP, il n'y a guère que le commissaire européen Michel Barnier pour considérer qu'*«il devrait être possible d'avoir un accord politique temporaire entre la gauche et la droite»*.

Retraites. Mais pour Hollande, a fortiori depuis la nomination à Matignon du peu marqué à gauche Manuel Valls, l'enjeu cardinal consiste à faire tenir une majorité de gauche. Le Premier ministre va ainsi recevoir aujourd'hui une délégation de députés du PRG, vent de bout contre le gel des petites retraites, et il se rendra le 6 mai à leur réunion de groupe à l'Assemblée, alors que Roger-Gérard Schwarzenberg, qui le préside, a récemment jugé «déterminantes» les 17 voix radicales. De gauche, JONATHAN BOUCHET-PETERSEN

ÉDITORIAL

Par ÉRIC DECOUTY

Marginal

Elle a beau être fragile, hétéroclite et très remontée, la majorité ne craquera pas. Les socialistes ne mettront pas Manuel Valls en minorité. En tout cas pas lundi prochain, lors du vote consultatif prévu à l'Assemblée nationale sur les 50 milliards d'économies. Même les députés de l'aile gauche du PS savent parfaitement qu'une telle attitude aurait pour leur propre camp des conséquences électorales dévastatrices. Il n'empêche qu'au petit jeu du rapport de force médiatique instauré depuis deux semaines par quelques députés, Matignon a trouvé avec les vrai-faux frondeurs de Pâques, l'occasion de rétablir un lien parlementaire distendu. Car non seulement le groupe emmené par Valérie Rabault, Bruno Leroux et Karine Berger ne met nullement en cause le cadre général des économies fixé par le président de la République, mais il donne en prime au Premier ministre la possibilité de faire quelques pas, et à peu de frais, en leur direction. «Un dialogue constructif», selon l'élément de langage convenu, qui marginalise de surcroît les véritables frondeurs du groupe des 100, promoteurs du plan à 35 milliards d'économies. Mais si l'opération de communication du week-end, assortie de quelques amendements au programme de rigueur, apaisera sans doute le groupe socialiste, il est probable que l'accalmie ne durera guère. Il faudra autre chose que des petites stratégies politiques ou la menace répétée d'une dissolution de l'Assemblée pour consolider cette majorité brinquebalante.

Les parlementaires socialistes ont planché sur des alternatives au plan d'économies de 50 milliards.

Les trois idées des députés

Le plan alternatif des députés soumis à Manuel Valls se compose, en fait, de trois scénarios. «Ils peuvent être cumulés, coupés en deux, adaptés», explique le député Yann Galut, qui soutient l'initiative. L'idée, c'est de récupérer 4 milliards d'euros pour ne pas geler les retraites ni les prestations sociales, et envisager une hausse du point d'indice des fonctionnaires. En effet, selon la note, «les Français touchant des revenus inférieurs à 2500 euros par mois [...] ne peuvent pas supporter un nouveau choc de pouvoir d'achat», après les nombreuses mesures fiscales déjà adoptées depuis le début du quinquennat (lire ci-contre).

Pas question, pour autant, de revenir sur le chiffre de

2015. Les députés proposent que cet horizon soit maintenu pour les PME et les entreprises de taille intermédiaire, mais qu'il soit repoussé à 2016 pour les grands groupes. Selon eux, cette seule mesure permettrait d'économiser 3 milliards d'euros en 2015, et ainsi de ne pas geler les prestations sociales – voire de ménager une petite hausse du point d'indice des fonctionnaires (+0,5%).

2. Un gel des dépenses fiscales

Là encore, ce sont les entreprises qui seraient mises à contribution : il s'agirait en effet de plafonner à son niveau de 2014 le crédit d'impôt recherche, qui subventionne leurs activités de recherche et développement (R&D). La mesure permettrait d'économiser 3 milliards d'euros. Ajoutée à d'autres plafonnements dans les dépenses fiscales, elle permettrait d'abandonner le gel des presta-

tions sociales et d'envisager une hausse de 1% du point d'indice de la fonction publique.

3. Raboter la ristourne fiscale des entreprises

Mesure la plus ambitieuse du plan alternatif, celle-ci prévoit de ramener de 38 à 33 milliards d'euros la baisse de la fiscalité des entreprises. Le manque à gagner doit être comblé par une intensification de la lutte contre l'optimisation et la fraude fiscales. Selon les auteurs de la note, ces 5 milliards d'euros permettraient, là encore, de renoncer au gel des prestations et de revaloriser de 1% le point d'indice mais aussi de réduire l'impôt sur le revenu et de soutenir l'investissement des collectivités territoriales.

DOMINIQUE ALBERTINI

«Les Français touchant des revenus inférieurs à 2500 euros par mois [...] ne peuvent pas supporter un nouveau choc.»

Dans le plan alternatif des députés PS

50 milliards d'euros d'économies, à la différence des douze députés qui plaident, la semaine passée, pour une cible de 35 milliards. «Nous voulons revenir en deçà de 3% de PIB de déficit public», affirment les auteurs de la note. «Nous assumons la social-démocratie, la politique de l'offre», précise, si besoin était, Yann Galut. Plutôt que la somme en jeu, c'est donc la répartition de l'effort qui est remise en cause selon trois scénarios, afin que les entreprises soient davantage mises à contribution.

1. Un report partiel du pacte de responsabilité

Annoncé fin 2013 par François Hollande, ce «pacte» prévoit notamment de nouveaux allègements de cotisations pour les entreprises. Il doit entrer en vigueur dès

Impôts et prestations :

Après avoir démantelé ce qu'avait fait Sarkozy pour les plus riches, le chef de l'Etat met les ménages à contribution jusqu'en 2017, au profit des entreprises.

Trois milliards d'euros, 4 milliards? Peut-être même 5? L'enveloppe qu'un groupe de députés «frondeurs» est allé réclamer en faveur des ménages, hier, auprès du Premier ministre, Manuel Valls (lire page 2), n'est pas insignifiante. Notamment pour la population touchée par le gel envisagé des prestations sociales. Mais à l'échelle du quinquennat Hollande, elle semble bien ridicule. Les grands mouvements sur cinq ans, en termes de finances publiques, entre les ménages d'un côté et les entreprises de l'autre, sont en effet d'une tout autre ampleur. Et souligne clairement l'évolution de la politique économique de François Hollande.

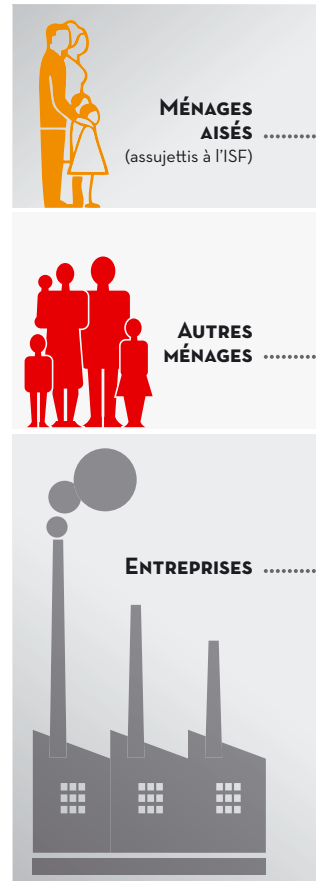
Au terme de ce mandat – et si les grands choix de l'exécutif restent inchangés d'ici là –, la grande majorité des ménages verront ainsi leur barque alourdie de plus de 22 milliards d'euros par an par rapport à mai 2012, dont 9 milliards résulteront de la hausse nette de leurs prélèvements obligatoires et un peu plus de 13 milliards seront issus de la baisse des prestations sociales. Épargnés en tout début de législature, ils ont été mis progressivement à contribution à partir de 2013. Une montée en puissance destinée à ré-

duire le déficit public de la France, mais aussi à financer la politique du gouvernement en faveur des entreprises (lire ci-dessous).

Les ménages dits aisés (ceux payant l'ISF, de forts droits de succession, et tirant une grande partie de leurs revenus des fruits du capital) hériteront, eux, d'une facture annuelle de plus de 8 milliards d'euros, constituée essentiellement en début de mandat (2012 et 2013), et résultant pour l'essentiel d'un rétablissement, par la majorité de gauche, de leur fiscalité telle qu'elle existait avant le mandat de Nicolas Sarkozy.

Les entreprises, enfin, auront connu deux phases très distinctes, et inverses de celles des ménages : une première période (2012-2013) où elles ont été très sollicitées (+17,5 milliards d'euros d'impôts), avant le «tournant» du gouvernement, fin 2012, vers un politique de l'offre, qui conduira à alléger leurs prélèvements obligatoires de plus de 40 milliards d'euros à compter de 2014. Au total, elles devraient bénéficier, en net et en rythme annuel, de quelque 25 milliards d'euros de baisse de leur fiscalité. Et ressortent comme les grandes gagnantes du mandat Hollande... au détriment des ménages.

LUC PEILLON



En 2017, un très bon bilan pour les entreprises

Il râlait sans cesse, mais rarement un patron des patrons aura obtenu autant de la part d'un gouvernement, qui plus est de gauche. Le président du Medef, Pierre Gattaz, aura ainsi réussi, sur l'ensemble du mandat de Hollande, à faire baisser de près de 25 milliards d'euros net par an les impôts des entreprises.

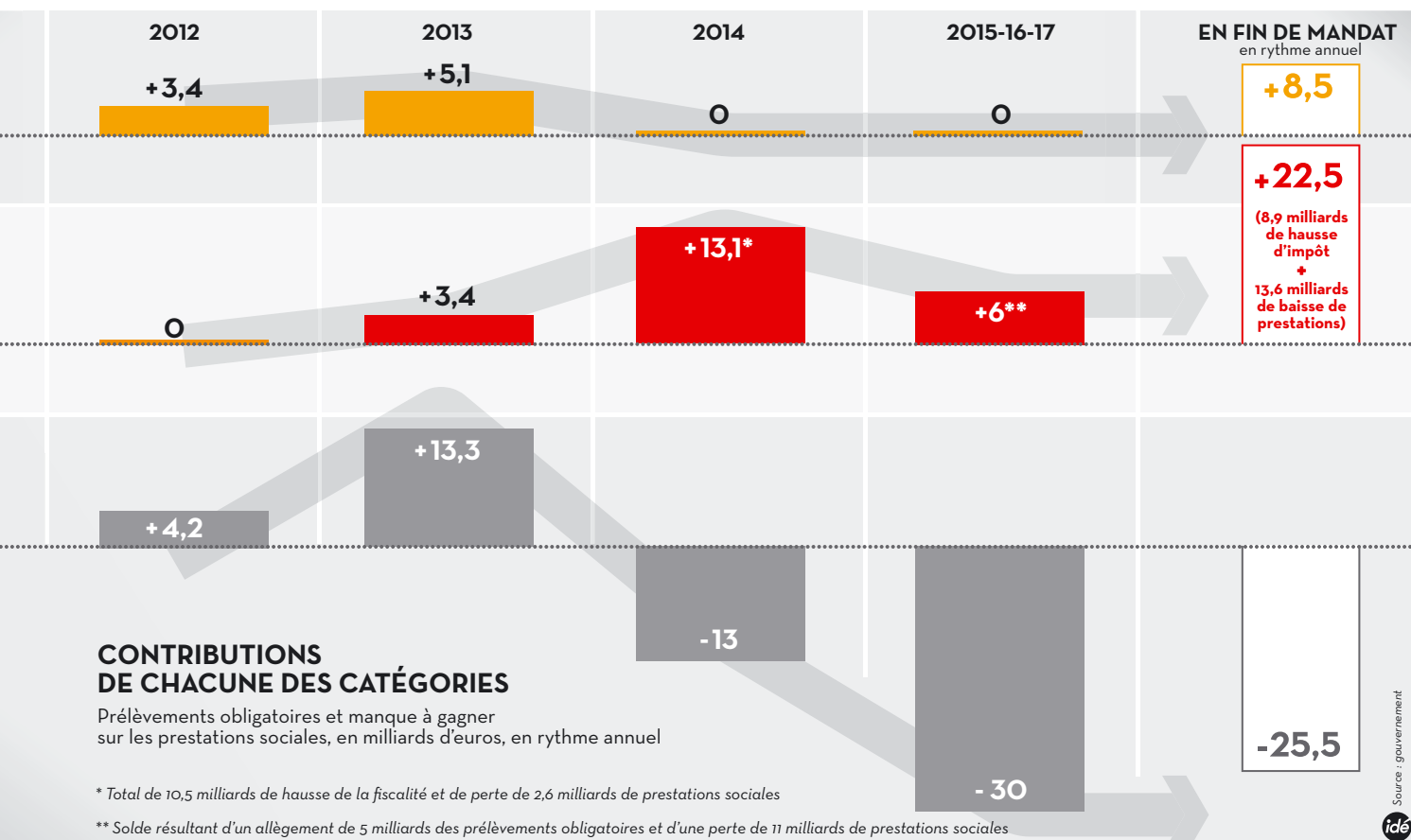
Le quinquennat avait pourtant mal commencé pour le patronat : lors du collectif budgétaire de l'été 2012, la gauche à peine élue augmente de 4 milliards d'euros la fiscalité des employeurs (contribution exceptionnelle d'impôt sur les sociétés, sollicitation ciblée de secteurs tels que la finance ou la filière pétrolière, fin des exonérations liées aux heures supplémentaires...). Très vite le gouvernement frappe même trois fois plus fort lors de la loi de finance 2013 : +13 milliards d'impôts divers à la charge des entreprises.

C'est au même moment, cependant, que l'exécutif choisit d'opérer un virage à 180 degrés. La facture issue de la loi de finances 2013 sera la dernière : d'ici à la fin du quinquennat, les entreprises ne doivent connaître que des baisses d'impôts, à commencer par l'impôt sur les sociétés (IS) qui, via le crédit d'impôt compétitivité emploi (CICE), doit conduire, en rythme de croisière, et pour un montant de 20 milliards d'euros par an, à une baisse de 6% du coût du travail (dans la limite des ré-

munérations comprises jusqu'à 2,5 Smic). Baisse à laquelle s'ajoutera en 2014 l'extinction de 3 milliards d'impôts divers. Deuxième salve, annoncée par François Hollande le 14 janvier et précisée par Manuel Valls lors de son discours de politique générale du 8 avril : une réduction de cotisations sociales de 10 milliards d'euros d'ici à 2017, à la fois pour les salaires entre 1 et 1,6 Smic (4,5 milliards) mais aussi pour les rémunérations jusqu'à 3,5 Smic (4,5 milliards) et pour les indépendants (1 milliard). Troisième couche, dévoilée le même jour : une baisse progressive de leur fiscalité pour une dizaine de milliards, qui passera notamment par la suppression, en trois ans, de la C3S (contribution sociale de solidarité des sociétés, 6 milliards d'euros), et par la baisse de l'impôt sur les sociétés (IS, 4 milliards d'ici 2017), résultant à la fois de la suppression de la surtaxe d'IS, mais aussi de la diminution du taux de l'IS à 28% d'ici 2020. En échange de ce «pacte de responsabilité», cœur de la politique de l'offre du gouvernement, patronat et syndicats sont censés négocier, branche par branche, des contreparties en terme d'emplois et de formation. Des engagements qui devraient s'avérer peu contraignants, aucun dispositif de réversibilité des aides n'étant, a priori, au programme des discussions.

L.P.

la redistribution selon Hollande



Ménages aisés, touchés mais pas coulés

Is s'en sortent finalement bien. Choyés sous la précédente majorité, les ménages aisés avaient commencé à trembler dès la fin du mandat de Nicolas Sarkozy. Ce dernier avait en effet supprimé, en 2012, leur fameux «bouclier fiscal» mis en place en 2007 et instauré une contribution exceptionnelle sur les très hauts revenus (au-delà de 250 000 euros par an). La gauche revenue au pouvoir leur avait fait perdre, dès l'été 2012, la quasi-totalité des réductions d'impôt restantes. Dont l'allègement de l'impôt de solidarité sur la fortune (ISF) et des droits de successions, pour plus de 3 milliards d'euros. Même si, au final, la restauration de ces deux impôts ne sera pas totale, l'ISF et les successions restant légèrement moins taxées qu'avant Sarkozy. Rebelote en 2013, avec, entre autres, l'instauration d'une tranche à 45% au-delà de 150 000 euros de revenus par an, la suite de la réforme de l'ISF, ou encore l'alourdissement de la fiscalité du capital, pour un total de plus de 5 milliards d'euros. Total provisoire, cependant, car une partie des gains

liés à l'alignement de la fiscalité du capital sur celle du travail devrait être rognée par les mesures prises suite au mouvement des Pigeons. Sur le papier, donc, ces ménages auront connu une hausse nette de leur fiscalité de plus de 8 milliards d'euros par an en fin de mandat. Un montant qui ne devrait pas évoluer d'ici la fin du quinquennat. A la fois parce que François Hollande a renoncé à toute hausse d'impôts, ménages aisés compris, mais aussi parce que cette frange de la population n'est quasiment pas touchée par les économies sur les dépenses publiques, et notamment par le gel des prestations sociales. Ils pourraient même bénéficier, indirectement, de la politique de l'offre du gouvernement. En effet, gros détenteurs de biens mobiliers, ils devraient profiter d'une hausse des dividendes, dans le cas – très théorique, bien sûr – où la massive baisse du coût du travail initiée par le gouvernement servirait – aussi – à mieux rémunérer les actionnaires.

L.P.

Les autres ménages, ces parent pauvres

Ce sont les «victimes» du mandat Hollande : avec plus de 22 milliards d'euros de contribution nette par an en 2017, les ménages auront à la fois financé la politique de l'offre du gouvernement, mais aussi la baisse du déficit public. Et ce, via 9 milliards de nouveaux impôts, et plus de 13 milliards de baisse des prestations sociales. Bien moins sollicités en début de mandat que les ménages aisés, la plupart des Français vont se voir mis à contribution à partir de 2013, pour un peu plus de 3 milliards d'euros. Mais c'est surtout en 2014, à travers, notamment, la hausse des différents taux de TVA, pour près de 7 milliards d'euros, que les ménages vont sentir passer l'addition. Une augmentation de la taxe sur la valeur ajoutée destinée à financer une partie du crédit d'impôt compétitivité emploi (CICE) des entreprises. Avec la hausse d'autres prélèvements (nouvelle baisse du plafond du quotient familial, hausse des cotisations retraites, fiscalisation de la contribution employeur aux mutuelles...), et la

baisse de prestations sociales (retraites, prestations familiales, APL...), la contribution des ménages en 2014 atteint ainsi plus de 13 milliards d'euros. Le résultat des municipales est, depuis, passé par là. Le gouvernement l'a-t-il analysé comme la conséquence de cet effort demandé aux ménages ? Quoi qu'il en soit, et quelques jours à peine après le second tour, décision a été prise d'annoncer une baisse de 5 milliards de leurs prélèvements d'ici 2017. Baisse qui se concrétisera, dès 2015, par une réduction de cotisations salariales réservée aux salariés payés jusqu'à 1,3 Smic. Ce qui représentera un gain de 50 euros par mois au niveau du salaire minimum, pour un montant de 2 milliards. Devrait suivre, d'ici 2017, une diminution de l'impôt sur le revenu pour les plus basses tranches. Un double geste qui n'empêche pas le gouvernement de couper 11 milliards de prestations sociales sur la même période (suite des effets de la réforme des retraites, gel des prestations, assurance chômage...).

L.P.



Des supporters de Hamdine Sabahi, samedi. Le candidat était arrivé troisième à la présidentielle de 2012 avec 20 % des voix. MOHAMED EL-SHAED, AFP

Sabahi, un adversaire qui sauve la face du régime égyptien

Le dissident de gauche, seul candidat à oser s'opposer à Abdel Fatah al-Sissi pour la présidentielle de mai, sert aussi de caution à un scrutin verrouillé.

Par **PERRINE MOUTERDE**
Correspondante au Caire

Il s'en est fallu de peu pour qu'Abdel Fatah al-Sissi ne se retrouve seul en lice. Il aurait alors été compliqué d'expliquer que l'élection présidentielle était bien libre et démocratique. La candidature de Hamdine Sabahi, leader du Courant populaire, sauve ce qu'il reste des apparences. Deux candidats donc, et pas un de plus, pour le scrutin des 26 et 27 mai. En 2012, une douzaine de personnalités avaient participé au premier tour de la présidentielle. Sabahi avait créé la surprise en arrivant troisième, avec 20 % des voix. Dimanche, après la clôture du dépôt des candidatures, la commis-

sion électorale a annoncé qu'Al-Sissi avait recueilli les signatures de 189 000 citoyens – sa campagne parle de 500 000 – à travers le pays. Son unique rival a finalement réussi à en rassembler 31 000.

RÉPRESSION. Deux autres personnalités avaient récemment annoncé leur intention de rejoindre la course: Mortada Mansour, président d'un club de football et avocat controversé qui prévoyait notamment d'interdire toute manifestation pendant un an, et Bouthaina Kamel, animatrice télé. Tous deux ont finalement renoncé.

Les Frères musulmans, à la tête de l'Etat il y a moins d'un an, n'auront pas de représentant. Considérés comme des «terroristes» par le

pouvoir en place, ils sont soumis à une implacable répression depuis la destitution de Mohamed Morsi, le 3 juillet. Plus de 16 000 personnes, dont une majorité d'islamistes, sont toujours incarcérées.

«Si une élection n'est pas ouverte aux diverses forces politiques, s'il y a des obstacles à la participation de tous, la

«Si les islamistes ne décident pas de voter pour lui, Sabahi ne mobilisera pas ailleurs que dans les grands centres urbains et dans sa région.»

Moustapha Kamel al-Sayed professeur de sciences politiques à l'université du Caire

crédibilité du scrutin est évidemment mise en cause», ne peut que constater Moustapha Kamel al-Sayed, professeur de sciences politiques à

l'université du Caire. Abdel Mo-neim Aboul Fotouh par exemple, dissident des Frères musulmans et candidat en 2012, a jugé que le «contexte répressif» ne lui permettait pas de se présenter.

Des voix se sont aussi élevées pour appeler Hamdine Sabahi à ne pas servir de «façade démocratique» à une élection jouée d'avance. «Ce scrutin n'est pas équilibré, estime ainsi Rami Sayed, un membre du Mouvement du 6 avril (qui avait conduit à la chute de Moubarak en 2011). Il

y a d'un côté Al-Sissi, soutenu par le régime et l'armée, et de l'autre Sabahi, qui parvient tout juste à collecter les signatures nécessaires... Il devrait

se retirer de la course pour prouver que cette élection est une farce.»

Homme de gauche, ancien opposant à Anouar el-Sadate puis à Hosni Moubarak, Sabahi, 59 ans, a dénoncé ces dernières semaines des attaques des forces de l'ordre contre des militants de son parti qui collectaient des signatures. Il a aussi critiqué un «biais de l'appareil d'Etat» en faveur d'Al-Sissi. Soutenu par le parti libéral Al-Doustour, il mise sur le vote des jeunes. «Il peut obtenir des voix dans le gouvernorat de Kafr el-Cheikh, dans le delta, d'où il est originaire, et dans les grands centres urbains, estime Moustapha Kamel al-Sayed. Mais si les islamistes ne décident pas de voter pour lui, il ne mobilisera pas ailleurs.» Même au sein de la jeunesse militante, sa candidature fait débat. «Certains estiment qu'il a trahi la révolution en soutenant le pouvoir actuel depuis l'été, résume Rami Sayed. D'autres qu'il peut représenter un pont entre les révolutionnaires et le pouvoir.»

ABSENCE. Ce nassérien aura trois semaines, à partir du lancement officiel de la campagne, le 3 mai, pour tenter de rallier les Egyptiens derrière sa candidature. Il a annoncé des meetings publics, des rencontres avec les citoyens, des débats. Al-Sissi a prévenu qu'il ne ferait pour sa part pas une campagne «conventionnelle» et qu'il n'entendait pas parcourir le pays. «Il est le candidat idéal, il n'a pas besoin de programme», a lancé Mohamed Hassanein Heikal, un célèbre journaliste de 90 ans proche du maréchal. L'ancien militaire devrait toutefois publier une plateforme électorale et s'est fendu d'une visite au pape copte Tawadros II, alors que des millions de chrétiens célébraient Pâques. Il s'agissait de sa première apparition publique depuis l'annonce de sa candidature. Une absence que masquent en partie ses immenses portraits qui s'affichent un peu partout, jusque devant certains palais de justice. Officiellement, c'est en tout cas pour «respecter l'équilibre électoral» que la chaîne saoudienne MBC a décidé de suspendre l'émission du satiriste Bassem Youssef jusqu'au scrutin. Le célèbre humoriste s'est moqué de l'euphorie entourant la candidature de l'ancien chef de l'armée. Dans l'une de ses dernières émissions, il s'est aussi amusé des retournements de veste de journalistes stars: il y a un an, ils appelaient les Egyptiens à protester contre les coupures d'électricité. Alors que celles-ci se multiplient, les mêmes demandent aujourd'hui de faire preuve de responsabilité en éteignant la lumière. ◆

REPÈRES

TROIS ANS D'INSTABILITÉ EN ÉGYPTE

Hosni Moubarak, dictateur au pouvoir depuis 1981, est renversé en 2011. C'est Mohamed Morsi, membre des Frères musulmans, qui remporte l'élection présidentielle de juin 2012. A la suite d'un mouvement de protestation, ce

dernier est destitué par l'armée, le 3 juillet 2013. Le gouvernement intérimaire mis en place depuis est dominé par la figure du général Al-Sissi, ministre de la Défense jusqu'à l'annonce de sa candidature, le mois dernier.

500

partisans de Morsi ont déjà été condamnés à mort. La quasi-totalité de la direction des Frères musulmans encourt cette peine.

«Il y a d'une part le candidat de l'avenir et, de l'autre, celui qui voudrait nous ramener dans le passé.»

Amr Badr porte-parole de Hamdine Sabahi, samedi

*La Paresse
à du BON*



NE PRESSEZ PLUS DE CITRONS

POUR VOTRE SANTÉ, PRATIQUEZ UNE ACTIVITÉ PHYSIQUE RÉGULIÈRE WWW.MANGERBOUGER.COM

Pressé par son opinion, Washington affiche son soutien à «l'Ukraine unie»

Le vice-président Joe Biden est à Kiev depuis lundi. Il est le premier dirigeant occidental de ce niveau à faire le déplacement.

Par **MARTIN EVEN**
Intérim à Washington

Haut et fort, l'administration Obama réaffirme son soutien aux nouvelles autorités de Kiev. «L'Ukraine est et doit rester un seul pays», a déclaré hier le vice-président américain, Joe Biden, dans la capitale ukrainienne, lors d'une conférence de presse commune tenue avec le Premier ministre par intérim, Arseniy Iatseniouk. Il a aussi rappelé que Washington «ne reconnaîtra jamais l'occupation de la Crimée».

Ce voyage semble avoir eu pour objectif premier de rassurer une Europe de l'Est inquiète de l'apparent manque de réaction de la Maison Blanche face aux initiatives de Moscou. «Vous n'êtes pas seuls sur la route», a dit Biden. *Nous ferons le chemin avec vous. Cela ne signifie pas que nous avons toutes les réponses. Cela signifie que nous soutiendrons vos tentatives.* L'envoyé de Washington a mis à profit son voyage à Kiev pour annoncer 50 millions de dollars (36 millions d'euros) d'aide supplémentaire, dont près du quart sera destiné à soutenir l'organisation du scrutin présidentiel du 25 mai, qualifié d'«élection la plus importante de l'histoire ukrainienne». La somme annoncée vient s'ajouter à la garantie d'un prêt d'un milliard de dollars déjà promis par Washington.

LUNETTES. A l'heure où Barack Obama s'envole pour une tournée en Asie – le nouveau centre du monde aux yeux d'un président né et élevé dans des îles du Pacifique –, les élus américains réclament une aide plus forte en faveur de l'Ukraine. Un courrier signé par des membres démocrates et républicains de l'influente commission de l'armement du Sénat et de la Chambre des représentants souligne que les décisions annoncées jusqu'à présent se limitent principalement à une aide humanitaire. La lettre des élus à la Maison Blanche demande la mise en œuvre des



Joe Biden (au premier plan, 3^e en partant de la gauche), près des barricades de Maidan Nezalezhnosti, hier, à Kiev. PHOTO SERGEI SUPINSKY, AFP

recommandations d'un rapport rendu public par l'ancien général Wesley Clark et le consultant stratégique Phillip Karber. Les deux hommes encouragent les Etats-Unis à fournir des armes d'auto-défense «non-létales» aux Ukrainiens : lunettes de vision nocturne, gilets pare-balles, matériels de communication et fuel aérien...

Dans l'immédiat, les Américains s'appliquent à aider l'Ukraine à limiter sa dépendance au gaz sovié-

tique en mettant au point, avec des fournisseurs européens, un dispositif permettant d'inverser les flux des gazoducs.

Pour maintenir la pression, le porte-parole de la Maison Blanche, Jay Carney, a déclaré hier que Moscou s'exposait à de nouvelles sanctions si le Kremlin ne mettait pas un terme à son soutien aux insurgés prorusse qui occupent les bâtiments gouvernementaux dans l'est du pays. De son côté, la porte-parole du département d'Etat, Jen

Psaki, a envoyé un tweet en forme d'ultimatum : «Les Etats Unis sont capables de sanctionner des personnalités, des sociétés et des secteurs économiques. Le but n'est pas de sanctionner. Le but est d'engager une désescalade Il y a plein de personnes et de niveaux avant de mettre le président Poutine directement sur la sellette.»

SABOTAGE. Si le ton semble monter, c'est aussi que l'opinion américaine est de plus en plus convaincue que la Russie n'applique pas

percussions de la crise ukrainienne vont jusqu'en Asie : «Nous avons eu des discussions avec les responsables chinois au sujet de l'importance de principes internationaux tels que la souveraineté et l'intégrité territoriales et la nécessité de discussions pacifiques pour résoudre les différends.»

Le secrétaire d'Etat, John Kerry, a, lui, déclaré que la Russie menait «une guerre du XIX^e siècle». Tous les experts américains ne partagent pas cette opinion. Ainsi, Robert Mc Dermott, de la Fondation Jamestown, organisme indépendant

REPÈRES

LES FAITS DU JOUR

- Le président par intérim, Oleksandr Tourtchinov, a relancé hier soir l'opération antiterroriste dans l'Est : le corps d'un homme politique local aurait été retrouvé «brutalement torturé» à Sloviansk.
- Le département d'Etat américain a dévoilé des images, fournies par Kiev, montrant que des séparatistes dans l'est de l'Ukraine sont des officiers de renseignement russes.
- Le leader des Tatars de Crimée, Moustafa Djemilev, a été interdit d'accès pendant cinq ans sur ce territoire rattaché en mars à la Russie.

«Nous saurons minimiser les conséquences [des sanctions] et nous gagnerons.»

Dmitri Medvedev
le Premier ministre russe, hier

«Certains veulent découper l'Ukraine en morceaux. Les Etats-Unis sont aux côtés du peuple ukrainien et d'une Ukraine unie.»

Joe Biden le vice-président américain, hier à Kiev

«Les Etats Unis sont capables de sanctionner des personnalités, des sociétés et des secteurs économiques.»

La porte-parole du département d'Etat américain

mais régulièrement soupçonné d'entretenir des liens avec la CIA, considère à l'inverse que la démarche de Moscou est beaucoup plus sophistiquée qu'au moment du conflit en Tchétchénie, et que l'invasion de la Crimée n'était qu'un «roadtest», pour sonder la capacité de réaction de Kiev et de l'Occident. Les Américains sont convaincus que les séparatistes de Crimée ont été encadrés par des forces spéciales. La même tactique pouvant être adoptée dans d'autres pays avoisinants de la Russie tels que la Géorgie, la Moldavie et l'Arménie. ►

93

musulmans de Bangui ont été évacués par l'ONU à Bambari, pour échapper aux violences et exactions dans la capitale centrafricaine. «C'est une mesure visant à sauver leur vie», a précisé le Haut Commissariat aux réfugiés. A Bambari, ville du centre du pays à majorité chrétienne, les musulmans et les chrétiens vivent en «harmonie», selon le préfet.

«Nous avons des indications évoquant l'utilisation d'un produit chimique industriel toxique en Syrie, ce mois-ci dans le village de Kafarzita, dominé par l'opposition.»

Jay Carney porte-parole de la Maison Blanche, lundi

L'HISTOIRE

VIE ET MORT D'UN RAPPEUR JIHADISTE

Fils d'un Ghanéen et d'une Allemande, Denis Mamadou Cuspert, 39 ans, natif de Berlin, avait choisi de combattre en Syrie au côté du groupe ultraradical de l'Etat islamique en Irak et au Levant (EIL). Il a été tué ce week-end dans une attaque-suicide revendiquée le groupe rival du Front al-Nusra, dans la province de Deir el-Zor, dans l'est du pays. A 15 ans, Cuspert, qui n'était pas encore connu sous le nom de scène de Deso Dogg, détroussait les touristes sur le Kurfürstendamm, dans la capitale allemande. Puis c'est la prison pour trafic de drogue. Après trois albums et de courts séjours en HP, Deso Dogg s'était converti à l'islam en 2010 et prend le nom d'Abou Maleeq. L'homme aux quatre identités est mort sous le nom d'Abou Talha al-Almani: Abou Talha l'Allemand.



SUR LIBÉ.FR

«J'ai montré aux femmes que c'est faisable»: interview de Janine Asseln, première sous-marinière allemande.

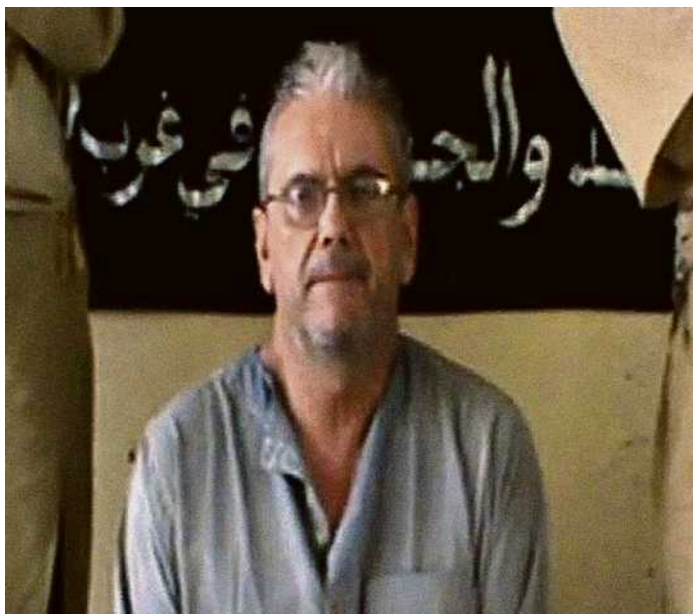


Image de Gilberto Rodrigues Leal diffusée, fin 2012, par le Mujao. PHOTO ALAKHBAR.AFP

Mali: mort de l'otage français Rodrigues Leal

TERRORISME Les jihadistes du Mujao ont annoncé hier le décès de l'homme kidnappé fin 2012.

Les autorités françaises n'avaient plus guère de doute sur la mort de Gilberto Rodrigues Leal, dont elles étaient sans nouvelle depuis des mois. Au point de faire part, dimanche, de leur extrême pessimisme sur son sort, à l'occasion du retour sur le sol français des quatre journalistes retenus libérés par leurs ravisseurs en Syrie. Hier soir, le Mujao (Mouvement pour l'unicité et le jihad en Afrique de l'Ouest), le groupe qui a revendiqué l'enlèvement, en novembre 2012, de ce routard retraité de 62 ans, a annoncé le décès de ce Français qui avait traversé le Mali durant son tour de l'Afrique. «Il est mort parce que la France est notre ennemie», a déclaré le groupe islamiste à l'Agence France-Presse. D'après une source proche du dossier, Rodriguez Leal prenait des médicaments pour traiter une maladie chronique. Plutôt qu'une exécution, il se pourrait donc qu'il soit décédé faute de soin, et ce depuis plusieurs semaines.

«Forfait». «La France fera tout pour connaître la vérité sur ce qui est arrivé à Gilberto Rodrigues Leal et elle ne laissera pas ce forfait impuni», a as-

suré François Hollande dans un communiqué. «Il y a tout lieu de penser que notre compatriote est décédé depuis plusieurs semaines du fait des conditions de sa détention», a précisé le Président. Auparavant, le ministère des Affaires étrangères enterminait prudemment la nouvelle de sa mort: «Nous avions, depuis plusieurs mois, beaucoup de raisons de nous montrer pessimistes sur le sort de notre compatriote. Sa famille en avait été informée depuis décembre 2013.» Il semblerait que les autorités françaises avaient acquis la conviction que le Mujao allait annoncer sous peu la mort de leur otage. Juste après le rapt de Rodrigues Leal, fin 2012, le Mujao avait diffusé une vidéo pour revendiquer son enlèvement. Quelques semaines plus tard, cette organisation se disait prête à négocier avec Paris. Peu après, l'armée française avait lancé l'opération «Serval» pour déloger les groupes islamistes de leur sanctuaire du nord du Mali. Depuis, il semble qu'aucun contact n'ait été établi entre les ravisseurs et les autorités françaises. A la différence d'autres otages français détenus par Al-Qaeda au

Maghreb islamique (Aqmi), libérés en octobre après une médiation menée par le Niger.

Condamné. Le drame vécu par Gilberto Rodrigues Leal est peut-être d'être tombé entre les mains du Mujao, groupe dont la nature et l'agenda sont difficiles à cerner. Originaire du Mali, alors qu'Aqmi est né en Algérie, ce mouvement est très lié aux trafiquants de drogues locaux, actifs dans la région de Gao. Reprochant à Aqmi son attitude timorée vis-à-vis de l'Algérie voisine, le Mujao a capturé sept diplomates algériens. Trois ont été libérés, un autre a été exécuté et trois autres restent détenus. Il y a quelques jours, l'un d'entre eux a appelé Alger à négocier dans une vidéo diffusée sur un site mauritanien.

Il reste un otage français dans le Sahel: Serge Lazarevic a été enlevé en novembre 2011, à Hombori (centre du Mali) en compagnie de Philippe Verdon, abattu par ses ravisseurs. A la différence de Gilberto Rodrigues Leal, il semble que des négociations soient en cours avec Aqmi, qui détendrait le dernier otage français.

THOMAS HOFNUNG

VU DU NICARAGUA

Par FRANÇOIS MUSSEAU

L'Eglise et le «socialiste» Ortega de concert contre l'avortement

«Nicaragua socialiste, solidaire et catholique.» De la place de la Victoire au rond-point Hugo-Chávez, voire jusque dans les quartiers périphériques, les rues de la capitale sont pavoisées de ces affiches roses fluos à la gloire du président sandiniste Daniel Ortega. Si les Nicaraguayens nourrissent des doutes quant à «socialiste» et «solidaire», ils n'en ont guère à propos du qualificatif «catholique». Ici, l'ultraconservatrice Eglise, emmenée par le cardinal Olando Bravo, agit main dans la main avec les sandinistes au pouvoir. La Conférence épiscopale impose ses thèses à loisir et notamment, depuis 2008, l'interdiction de tout avortement, y compris lorsque la vie de la mère est en jeu. Le 25 mars (neuf mois symboliques après la fête des Saints Innocents), ils étaient des milliers dans les rues de Managua, catholiques et sandinistes au coude à coude, à célébrer «le droit des non-nés».

Pendant ce temps, le mouvement féministe écume de rage. A la tête d'une délégation qui s'est récemment déplacée à Genève pour porter l'affaire devant le Conseil des droits de l'homme des Nations unies, Marta María Blandón évoque un mal qui tue silencieusement: «Le pouvoir pratique un black-out total sur l'avortement thérapeutique, alors on ne dispose d'aucune statistique.» Sans pouvoir les quantifier, les militants nicaraguayens parlent de centaines de

femmes condamnées à garder des fœtus issus de viols, atteints de malformations irréversibles ou synonymes de mort certaine pour leurs génitrices. «Au mieux, vu qu'ils risquent des peines de prison, les médecins refusent net. Au pire, ils dénoncent, souligne l'avocate Juanita Jimenez. Si bien que beaucoup de femmes recourent seules aux méthodes les plus barbares, notamment un pesticide utilisé pour les haricots!» D'après les féministes, environ 7000 femmes nécessitent chaque année un avortement thérapeutique; parmi elles, selon l'Institut de médecine légale de Managua, 85% seraient des adolescentes de milieux pauvres, le plus souvent violées par un parent.

Le zèle anti-avortement du président Daniel Ortega, qui modifia le code pénal en 2008, est perçu comme un mystère par les Nicaraguayens qui, selon une récente enquête, seraient favorables à (78%) à un retour à la situation antérieure. «Depuis notre indépendance, soit près de deux siècles, il y avait un statu quo pour autoriser l'avortement dans les cas extrêmes», s'étrangle l'activiste Sofia Montenegro. Pourquoi, alors, l'avoir brisé? «Lors des élections de 2006 [gagnées par les sandinistes, ndlr], afin d'engranger le maximum de suffrages catholiques, poursuit-elle, les Ortega se sont projetés comme une famille conservatrice modèle. Plus papistes que le pape. Et voilà le résultat!»

LES GENS

ERDOGAN A LA RECHERCHE DES VOIX TURQUES EN EUROPE



Recep Tayyip Erdogan, Premier ministre turc et probable candidat à l'élection présidentielle du mois d'août, envisage de faire campagne en Europe. Pour la première fois, les Turcs résidant à l'étranger pourront participer à cette élection disputée au suffrage universel direct, autre nouveauté. Sur les 2,6 millions de ressortissants turcs en âge de voter en Europe, 1,5 million vivent en Allemagne. La France et les Pays-Bas abritent également d'importantes communautés. Erdogan se rendra sûrement à Cologne. Il est le favori pour ce scrutin, fort de la victoire de sa formation, l'AKP (Parti pour la justice et le développement), aux municipales de mars, avec 45% des voix. PHOTO AP

Un plan pour barrer la route au jihad

Les mesures présentées aujourd'hui doivent «dissuader, empêcher, punir» les candidats au départ en Syrie.

Par **PATRICIA TOURANCHEAU**

Face à la prolifération des jihadistes français qui partent en Syrie combattre les forces de Bachar al-Assad et deviennent parfois les geôliers d'otages français (*Libération* d'hier), le ministre de l'Intérieur, Bernard Cazeneuve, présente aujourd'hui au Conseil des ministres une «batterie de mesures pour freiner ce phénomène qui concerne 700 personnes entre ceux qui y sont allés, sont revenus ou ont voulu partir». L'essentiel de ce plan avait été concocté par Manuel Valls, puis validé le 24 mars par François Hol-

lande lors d'un conseil restreint de défense réuni à l'Elysée sur «la situation en Syrie, la lutte contre les filières jihadistes et la radicalisation violente».

OBJECTIFS. A l'Institut du monde arabe hier, le président de la République a promis que l'Etat prendra «toutes les mesures pour dissuader, empêcher, punir ceux ou celles» embarqués dans la guerre sainte :

ANALYSE

«La France déploiera tout un arsenal, en utilisant toutes les techniques, y compris la cybersécurité» mais également des tactiques «humaines qui consistent tout simplement à parler, à aller chercher dans les familles un certain nombre d'alertes qui nous permettent ensuite d'intervenir», a expliqué François Hollande.

Selon le ministère de l'Intérieur, ces mesures visent trois objectifs : «empêcher les départs vers la Syrie, lutter contre les filières et accompagner les familles». Pour contrer les voyages en Turquie, facile d'accès en bus ou en avion, les autorités entendent refuser la sortie du territoire français aux mineurs et aux suspects d'islamisme radical. Il ne s'agit «pas de rétablir l'autorisation de sortie de territoire pour les moins de 18 ans», dit un membre du cabinet de Bernard Cazeneuve, «mais de demander aux parents de signaler au commissariat ou à la gendarmerie qu'ils s'opposent à la sortie de France de leur enfant». Seuls une dizaine de mineurs ont rallié la Syrie, notamment deux adolescents de 15 et 16 ans du lycée des Arènes à Toulouse. Surtout, les autorités policières et administratives refuseront d'office «la sortie de territoire à des personnes engagées dans des filières islamistes» qui seront ou sont déjà inscrites au Fichier des personnes recherchées (FPR) et comptent «retirer le passeport ou s'opposer à la délivrance d'un passeport à des gens identifiés comme jihadistes». Une notion extensible qui engloberait tous les suspects repérés par la Direction centrale du renseignement intérieur (DCRI), pas forcément sous le coup d'une condamnation ou d'une mise en examen pour «association de malfaiteurs en relation avec une entreprise terroriste». «Il suffit que ces gens aient été là-bas ou aient l'intention d'y aller pour confisquer leur passeport, on va le faire tout de suite», dit-on Place Beauvau, «en donnant des instructions aux préfets». Un spécialiste de la lutte antiterrorisme se demande toute-

fois si certaines de ces dispositions ne sont pas «attentatoires aux libertés». Côté répression des filières et recruteurs, Bernard Cazeneuve va annoncer «le développement de cyberpatrouilles sur les forums islamistes pour endiguer la diffusion de leur propagande» et «la captation à distance des données internet des cyberjihadistes» par un décret d'application de la loi sur le terrorisme de 2011. Enfin, Cazeneuve mettra au point le 30 avril à Londres avec ses homologues britannique, belge et allemand, «des outils de coordination et des initiatives à prendre à 28 [pays européens, ndlr] à destination des opérateurs du Net» pour tenter de contrer «les contenus illicites». De plus, les ministres de l'Intérieur et de l'Economie vont «ordonner le gel des avoirs des microfilières» prévu par la loi.

NUMÉRO VERT. Dernier volet de ce plan, l'accompagnement des familles et des proches «souvent désarmés» de jeunes gens enrôlés qui, à Toulouse, Lyon, Grenoble, Montreuil ou Strasbourg, n'ont «rien vu venir» ou n'ont pas su à qui s'adresser (*lire ci-contre*). Impuissantes à protéger leurs enfants qui, à leurs yeux, sont victimes à la fois «d'un endoctrinement jihadiste» sur Internet mais aussi de la répression policière, «les mères et les sœurs viennent signaler à la justice ou à la police le départ en Syrie d'un père ou d'un mari avec parfois un enfant sous le bras, mais trop tard» selon un magistrat antiterroriste.

Un numéro vert et une page internet (sur le site du ministère de l'Intérieur) vont être lancés pour permettre à ces familles de «signaler» le changement de comportement de leur enfant, frère, sœur, ou cousin, sa fréquentation récente d'une mosquée intégriste ou de sites islamistes. «Ce sont les préfetures qui donneront suite, au plus près des gens, et non pas une brigade spéciale à Paris», précise-t-on à l'Intérieur. L'administration pénitentiaire sera mise à contribution pour «réduire les discours radicaux en prison». Les services de renseignements ont du mal à lutter contre «ces ennemis invisibles» liés à Al-Qaeda qui, via des sites internet, Skype et les réseaux sociaux, font subir «un lavage de cerveau virtuel» à des jeunes gens qui se mettent à l'islam rigoriste, rêvent de développer une «contre-propagande» sur Internet. Mais un pont rétorque qu'il n'est pas question de lancer «laverité sur le coran.fr». ♦

REPÈRES

«Je souhaite que le gouvernement rende compte régulièrement de ce qu'il fait pour s'opposer au développement de mouvements de ce type [jihadiste]. Qu'est-ce qui a conduit à un tel retard à l'allumage?»

Hervé Mariton député (Drôme) et délégué général de l'UMP, samedi

250

jihadistes français combattent en Syrie selon les services de renseignements. Environ 120 sont revenus en France et 25 sont morts.

«Ce plan n'est pas fait pour empêcher l'acte de foi mais [...] pour que la religion ne soit pas utilisée à d'autres fins, et notamment la fin plus abominable qu'est le terrorisme.»

François Hollande hier



Des habitants de Strasbourg dénoncent, le 8 février, la mainmise

L'anthropologue Dounia Bouzar a étudié le profil des jeunes attirés par «la guerre sainte» en Syrie.

Les filles «se font enrôler par le biais de l'humanitaire»

Un des derniers cas qu'elle a étudiés est celui d'une jeune fille qui se préparait à rentrer à Sciences-Po. En quelques semaines, elle avait basculé dans un islamisme radical plus proche de la secte que d'un intégrisme traditionnel, la conduisant à couper les ponts avec ses



se de groupes jihadistes sur les jeunes des quartiers. PHOTO FRÉDÉRIC FLORIN AFP

proches et cesser brutalement ses projets personnels. L'anthropologue Dounia Bouzar, ancienne éducatrice à la Protection judiciaire de la jeunesse (PJJ), qui travaille depuis des années sur les processus de radicalisation, dit observer depuis quelque temps un changement notoire dans les profils de ces jeunes. « Il y a encore cinq, six ans, cela touchait clairement et essentiellement des jeunes en rupture, avec, souvent, des problèmes de pères déçus. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. »

Repli. En janvier, Dounia Bouzar publiait un ouvrage intitulé *Désamorcer l'islam radical : ces dérives sectaires qui défigurent l'islam* (1), où elle décryptait les mécanismes de ces radicalisations particulières, face auxquelles les parents se trouvent souvent démunis. Comment répondre aux premiers signes ? Qui contacter ? Comment agir en cas de volonté de départ ? Depuis la sortie de son livre et la création dans la foulée d'un Centre de prévention des dérives sectaires liées à l'islam (CPDSI), Dounia Bouzar a été contactée par plusieurs dizaines de familles se trouvant dans ces situations. Un quart d'entre elles avaient vu leur fille ou leur fils partir en Syrie, soit comme jihadiste, soit en mission humanitaire. Les autres sont restés en France mais enfermés dans une forme de repli sectaire violent. A partir des entretiens qu'elle a menés avec ces familles, l'anthropologue a com-

mencé un travail sur le profil de ces jeunes et les raisons de leur basculement. Les premiers résultats sont assez surprenants, loin de l'image généralement véhiculée sur les jihadistes. Les deux tiers des jeunes sont en effet nés de familles athées et françaises. Ils sont moins d'une dizaine à avoir des parents musulmans, et encore, la majorité d'entre eux sont non pratiquants. Les parents sont fonctionnaires, médecins, travailleurs sociaux... Un nombre infime est issu des

Parmi les personnes ayant alerté Dounia Bouzar, les deux tiers des jeunes partis ou tentés de partir en Syrie sont nés de familles athées et françaises.

classes populaires. Les parents sont mariés pour une petite moitié, divorcés pour une courte majorité. Rien de remarquable familialement donc. « Il ne faut pas surinterpréter ces chiffres, car ils correspondent aux familles qui m'ont contactée. Celles qui ont eu accès à ce que je disais. Mais cela montre que ces profils existent et que ces jeunes endoctrinés ont bien des profils multiples. »

Un élément intéressant : le nombre croissant de filles concernées (40% des cas pour lesquelles elle a été sollicitée). « Beaucoup se font enrôler par le

biais de l'humanitaire. Elles sont influencées par des vidéos atroces d'enfants blessés et veulent partir en Syrie pour les aider », explique-t-elle.

Memento. Pour les filles, comme pour les garçons, le vecteur Internet joue un rôle clé dans leur basculement. Selon elle, ces familles confrontées à un jeune, même mineur, « endoctriné » se voient souvent répondre qu'il s'agit de conversions simples, « que l'islam, c'est comme ça, qu'on ne peut rien faire ». « Je crois réellement que les préjugés négatifs véhiculés en France sur les musulmans en général ont nui à la prévention contre ces dérives. Car on estime par exemple qu'il n'y a rien d'anormal à ce qu'une jeune fille se couvre soudainement intégralement. » Il y a quelques semaines, Dounia Bouzar lançait une pétition

demandant aux autorités françaises de réagir face à ces « endoctrinements » et aux départs de jeunes Français (empruntant volontiers au champ lexical antisecte, elle parle de « rapt »). Il y a deux ans, elle avait déjà déposé un memento sur le bureau de Manuel Valls, alors ministre de l'Intérieur, avec des préconisations ressemblant fort à celles qui doivent être présentées ce jour, en Conseil des ministres. Mais personne n'avait alors donné suite.

ALICE GÉRAUD

(1) Ed. de l'Atelier, 20 €.

CARNET

DÉCÈS

Ses ami(e)s et ses camarades
Ses compagnons de
toutes les luttes
ont la tristesse de vous
faire part du décès de

Maguy GUILLIEN

survenu à MONTREUIL,
à l'âge de 90 ans.

Un hommage lui sera
rendu au crématorium
du Père Lachaise
le mercredi 23 avril à
15 heures 30.

Sans fleurs ni couronnes.

CONFÉRENCES



**La Fédération Française
de l'Ordre Maçonnique
Mixte International
« Le Droit Humain »,**
organise
une Rencontre
avec le public :

« La Franc-Maçonnerie en questions.
Tout ce que vous avez toujours voulu
savoir sur la Franc-Maçonnerie sans
jamais oser le demander »

le samedi 26 avril 2014

A 14h00, 9 rue Pinel 75013 PARIS

Inscription par courriel :

contact@apfdh.org

Informations :

www.droithumain-france.org



**Vous organisez
un colloque,
un séminaire,
une conférence...**

Contactez-nous

**Réservations et insertions
la veille de 9h à 11h
pour une parution le lendemain**

Tarifs 2014 : 16,30 € TTC la ligne

Forfait 10 lignes 153 € TTC

pour une parution

(15,30 € TTC la ligne supplémentaire)

Abonnés et associations : -10%

Tél. 01 40 10 52 45

Fax. 01 40 10 52 35

Vous pouvez nous faire parvenir

vos textes par e-mail :

carnet-libe@amaurymedias.fr

La reproduction
de nos petites annonces
est interdite

Le Carnet
Emilie Rigaudias
01 40 10 52 45

carnet-libe@amaurymedias.fr



Rohff, en 2010. Il a été placé en garde à vue pour tentative d'homicide. PHOTO EDOUARD CAUPEIL, PASCO

Entre Booba et Rohff, des flows de haine

La guerre des mots entre les deux stars du rap français a franchi un palier avec la bagarre sanglante à Paris lundi.

Par RACHID LAÏRECHE

La cloche tinte. Les rappers Booba et Rohff montent à nouveau sur le ring. Mais cette fois, la chamaillerie entre les deux tenanciers du rap français quitte les réseaux sociaux pour le macadam. Lundi, fin d'après-midi, une baston éclate dans la boutique Ünkut, la marque de fringues de Booba, dans le premier arrondissement de Paris. Un employé de 19 ans reste au sol. Depuis, il a été hospitalisé en urgence après avoir été sérieusement blessé «à coups de pieds et de poings» : ses jours ne sont plus en danger. Et, selon les premiers éléments d'enquête, Rohff a été reconnu parmi les bagarreurs. Accompagné de trois proches, il se serait rendu dans la boutique de son ennemi pour «s'expliquer» après une nouvelle engueulade sur les réseaux sociaux. Dimanche soir, sur Instagram, Booba (37 ans) a défié Rohff (36 ans) après que ce dernier

l'a enquisiné sur Facebook : «Il est où le gangster qui ne règle pas ses comptes sur le Net ? Trouve-moi à Paname, sale pédale.» Quelques heures après la baston, Rohff s'est rendu avec son avocat au commissariat de police situé près de la boutique. Il a été placé en garde à vue pour tentative d'homicide.

RÉCIT

«FAKE». On remonte le temps. A l'aube des années 2000, Rohff (Housni Mkouboi) cartonne. Son rap berce les banlieues de l'Hexagone. Les textes sont forts et puissants. De l'autre côté, Booba (Elie Yaffa), star de l'underground, est en solo après avoir quitté son groupe, Lunatic. Les deux hommes se rencontrent. Un featurage est dans les tuyaux avant que l'argent ne s'en mêle. La romance laisse place à la concurrence. Ils se balancent des piques dans les morceaux sans jamais se nommer. Ils se guettent de loin jusqu'au 6 septembre 2012 : Booba sort un nouveau morceau,

Wesh Morray, avant la sortie de *Futur*, son sixième album. Un titre aux lyrics vengeurs («Tu prends tes cliques, tu niques ta mère/ Tu fermes ta gueule, tu dis de la merde»). Il s'y définit comme le maître du rap français sans jamais nommer le raper de Vitry.

Rohff le prend pour lui et réplique trois jours plus tard avec le morceau *Wesh Zoulette* : «Tu seras jamais comme nous, n'en fais pas un complexe», «Puisque t'ouvres tes fesses qui n'est pas tenté de t'sodomiser ?» et «Fake, des orteils à la calvitie/ C'est pas New York ici c'est Paris/ T'es pas Nas et j'suis pas Jay-Z» font partie des attaques contre le raper de Boulogne. La vidéo fait un carton. Depuis, les morceaux «gras» et les menaces se multiplient. Les radios jouent un jeu dangereux en relayant les punchlines, ces phrases qui font mal. Lundi soir, le clash a atteint une nouvelle étape pour les deux hommes, qui ont déjà côtoyé la prison. Pour Karim Hammou, socio- ●●●

●●● logue et auteur d'*Une histoire du rap en France* (1), la guerre entre les rappers n'est pas nouvelle : «Les rivalités et les conflits entre rappers ont toujours été présents, mais moins médiatisés.» L'animateur du blog Surunsonderap ajoute : «Au début des années 90, une bagarre autour d'un concert de rap ou le dispositif policier mobilisé avaient plus de chances d'être relayé dans la presse que l'événement musical. De même pour les comportements violents d'un Joey Starr à la fin de ces années-là. Mais les rivalités entre artistes ne dépassaient qu'exceptionnellement le cercle des initiés.»

«Booba était en quête d'un adversaire. Il a essayé avec Sinik mais ça n'a pas marché.»

Rohff à Libération, cet automne

Puis : «Depuis le début des années 2000 et jusqu'à nos jours, les invectives impliquant des personnalités du monde du rap sont plus que jamais soumises à un régime d'hyper-visibilité médiatique. Elles exacerbent leur dimension marketing et accentuent les risques d'escalade.»

«FRUSTRÉ». L'automne dernier, on a croisé Rohff en promo pour son sixième album *PDRG* (*Pouvoir, Danger, Respect & Game*). Le dossier Booba ne devait pas atterrir sur la table. Il n'a pas pu résister, con-

trairement à Booba qui avait botté en touche quelques mois plus tôt. Fatigué de l'ampleur des clashes, le père de quatre enfants s'était confié. Le Net d'abord : «Je n'étais pas prêt à faire la guerre sur les réseaux sociaux. Du coup, j'étais frustré parce qu'on m'a pris en traître. Sur le Net, on écrase les gens pour réussir. Et, perso, je n'ai pas appris à régler mes problèmes sur Internet, lorsque j'ai un problème avec une personne je vais la voir en face. J'ai été obligé de m'adapter pour ne pas être largué par ce nouveau monde.»

Le rap game ensuite : «La guerre a commencé lorsque Booba a voulu sortir son album le même jour que moi en 2008... Ce gars était en quête d'un adversaire. Avant moi, il a essayé avec Sinik mais ça n'a pas marché, donc il s'est attaqué à moi parce que je suis

aimé dans les quartiers. J'étais le concurrent idéal pour créer le buzz. Il a voulu faire comme aux Etats-Unis et ça a marché. Je n'ai rien demandé... Aujourd'hui ça me soûle, lorsque je croise des gens ils ne parlent presque que de ça.»

Puis, l'homme réputé pour ses coups de sang et l'esprit de la rue qui l'habite, avec ce que ça implique (réputation, fierté, honneur...), avait lâché : «Je n'ai pas envie de perdre mon sang-froid mais, des fois, c'est vraiment dur de résister.» ♦

(1) La Découverte, 2012, 22€.



Booba (en 2013), adepte de la provoc sur le Net. PHOTO E. CAUPEIL, PASCO

REPÈRES

DEUX ENNEMIS

Housni Mkouboi, alias Rohff, est né le 15 décembre 1977 à Madagascar avant de s'installer à Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne). En 1999, premier album : le *Code de l'honneur*. Elie Yaffa, alias Booba, est né le 9 décembre 1976 à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine). En 2002, premier album solo : *Temps mort*.

UNE GUERRE «MADE IN USA»

Aux Etats-Unis, la rivalité entre les deux anciens amis Tupac Shakur (alias 2Pac) et Christopher Wallace (aka Notorious B.I.G) reste dans les mémoires. Le 7 septembre 1996, à Las Vegas, 2Pac est abattu, à 25 ans, à la sortie d'un combat de Mike Tyson. The Notorious B.I.G est tué le 9 mars suivant, à 24 ans.

Mariage pour tous: un an et un grand «oui»

SOCIÉTÉ Quelque 7000 couples gays ont pu s'unir légalement, seuls 14 maires font de la résistance.



Célébration du vote sur le mariage pour tous, à Paris, le 23 avril 2013. PHOTO V. NGUYEN, RIVA PRESS

C'était le 23 avril 2013. Il y a tout juste un an. Au terme de 5000 amendements et de 136 heures de débats enflammés à l'Assemblée, la loi sur le mariage pour tous était enfin votée par 331 députés. 10 s'étaient abstenus. Et 225 avaient voté contre. Sans Henri Guainon qui, pourtant furieusement opposé au mariage homo, s'était trompé de bouton, appuyant sur le «oui» dans un sublime acte manqué... Ça, on ne pourra jamais l'oublier.

Un an plus tard, les jeunes mariés n'en sont pas encore à fêter leurs noces de coton, mais ils s'y préparent: ce sera fin mai. On se souvient de la très médiatique cérémonie de Vincent Autin et Bruno Boileau, le 29 mai à Montpellier. Premier couple d'hommes à s'unir devant madame la maire, et à le faire savoir haut et fort, à peine la loi promulguée. Après eux, quelque 7000 couples de même sexe ont convolé. Davantage dans l'ombre certes, mais toujours avec le sentiment de poser un acte d'amour en même temps qu'un acte politique. Et voulant compter parmi les premiers à se saisir d'un droit chèrement acquis.

Fervent. Qui sont ces mariés de l'An I? Dans trois cas sur cinq, détaille l'Insee, des hommes. Ce que confirme Patrick Bloche, maire PS, jusqu'en avril, du XI^e arrondissement de Paris. Fervent défenseur des unions de même sexe, Bloche s'était

fixé comme défi personnel d'en célébrer «le plus possible». Il a tenu une bonne cadence, mariant 122 couples entre le 10 juin et le 12 avril, date à laquelle il a cédé son écharpe à un autre élu PS. «J'ai finalement marié peu de petits jeunes», raconte-t-il. Souvent, ces couples avaient dix, vingt, trente-cinq ans de vie commune! Oui, j'ai marié beaucoup de retraités.»

Des célébrations pour vieux

«J'ai marié peu de petits jeunes. Souvent, ces couples avaient jusqu'à trente-cinq ans de vie commune!»

Patrick Bloche ex-maire du XI^e à Paris

militants? Plutôt l'engagement attendu par quelques-uns depuis très, très longtemps. Comme Jacques et Pierre Michaut-Le Corre, bientôt quarante ans de vie commune, et fervents catholiques. Jacques, 69 ans, raconte: «En mars, mon mari et moi sommes partis avec un petit groupe en pèlerinage en Israël. Cela n'a posé de problème à personne qu'on vienne tous les deux, qu'on prenne une chambre pour deux. On est acceptés tels que nous sommes. Il y a un hiatus entre les chrétiens bien plus ouverts et tolérants que les hauts responsables de l'Eglise catholique.» Il garde un souvenir amer des débats de l'an passé alors que, dans sa vie quotidienne, il constate que «le bon sens l'emporte sur les cris de guerre. Et c'est réconfortant».

Christophe Martet ne le contredirait pas. A 55 ans, le cofondateur du site Yagg a épousé en juillet Mayenja, un Ougandais de 42 ans qu'il avait rencontré quasiment quinze ans plus tôt à un congrès mondial contre le sida, en Afrique du Sud. Christophe s'amuse à donner du «mon mari» à la moindre occasion. Chez un commerçant, à la mairie ou à la préfecture... «Par exemple, quand on me dit "alors pour votre femme..."», je corrige: «Non, non, pour mon mari»... Et, en général, «les gens réagissent bien».

Comme si ces unions devenaient déjà banales.

Etroits. Jacques, le retraité jeune marié, en est persuadé: «On célèbre ces jours-ci les 70 ans du droit de vote des femmes et personne ne le remettrait en cause, on s'étonne même que cela n'ait pas toujours été ainsi. Ce sera vite pareil pour le mariage pour les couples du même sexe.» Que le ciel l'entende! Pour l'instant, quelques esprits étroits grincent encore: quatorze maires anti-mariage gay ont saisi la Cour européenne des droits de l'homme (CEDH), s'estimant lésés par le Conseil constitutionnel qui a refusé de leur reconnaître une «clause de conscience». Quatorze maires sur 36000... Tout ça pour ça?

MARIE-JOËLLE GROS et MARIE PIQUEMAL

LES GENS



UNE ENQUÊTE PRÉLIMINAIRE VISE AQUILINO MORELLE

Le parquet national financier a ouvert vendredi une enquête préliminaire visant Aquilino Morelle pour conflit d'intérêts, a-t-on appris hier. Ce même jour, le conseiller politique de François Hollande avait annoncé sa démission à la suite des révélations de Mediapart. En 2007, celui qui travaillait alors pour l'Inspection générale des affaires sociales (Igas) avait été rémunéré 12500 euros par un laboratoire danois, Lundbeck. «Je veux redire que je n'ai jamais été en situation de conflit d'intérêts», assurait-il vendredi. «Néanmoins, j'ai décidé de mettre fin à mes fonctions de conseiller à la présidence de la République», poursuivait-il, pour pouvoir être «entièrement libre de répondre à ces attaques». Le chef de l'Etat nommera cette semaine un nouveau conseiller et directeur de la communication. PHOTO

REUTERS



SUR LIBÉ.FR

Zapping vidéo La peine de mort divise le Front national: Le Pen, Philippot, Collard, pas tous d'accord.

VU DE LYON

Par CATHERINE COROLLER

Rythmes scolaires: les élus de droite menacent

La menace est à peine voilée. Si le gouvernement ne recule pas sur la réforme des rythmes scolaires, certains maires UMP et DVD du Rhône ont annoncé hier qu'ils pourraient boycotter les activités périscolaires à la rentrée 2014. En clair, «on arrête les cours à 15h45 et les parents viennent récupérer leurs enfants», précise Elisabeth Lamure, sénatrice-maire de Gleizé. Objectif: mettre les familles dans l'embarras et les amener à se retourner contre l'exécutif à l'origine de cette loi. «Il faut que les parents réagissent», insiste Elisabeth Lamure. Il faut qu'on y aille tous et les parents en premier lieu.»

Si l'UMP du Rhône a clairement lancé l'offensive contre la modification des rythmes scolaires, elle a prévu une gradation dans les pressions. Vendredi, un «Appel des maires et des élus locaux pour le retrait du décret de janvier 2013 imposant aux communes, aux enseignants et aux familles la mise en œuvre d'une demi-journée supplémentaire de classe» a été publié. Il aurait déjà été signé par près de 300 élus dont une soixan-

taine de maires. «Nous voulons marquer notre désaccord avec cette réforme coûteuse pour les collectivités et les contribuables, et qui creuse les inégalités entre territoires», explique Renaud Pfeffer, maire de Mornant, évoquant aussi «l'inquiétude des enseignants et des professionnels de l'enfance» et «l'incapacité totale» pour «certaines communes rurales de mettre en place la réforme». «Je suis le maire de l'une des communes les plus défavorisées de France, je n'ai pas les moyens de l'appliquer et je préfère mettre le paquet sur la réinsertion et l'emploi», déclare Alexandre Vincendet, maire de Rillieux-la-Pape, qui évalue à 450 000 euros le coût de cette «réforme idéologique».

Seconde étape prévue: «S'il n'y a pas d'écoute de la part du gouvernement, on engagera la semaine prochaine des démarches contentieuses», prévient Damien Combet, maire de Chaponost. D'abord un recours auprès du ministre de l'Education, puis si ce dernier ne répond pas, devant le Conseil d'Etat. Le boycott intervenant en dernier recours. ◆

17

C'est le nombre de listes aux élections provinciales du 11 mai en Nouvelle-Calédonie.

Ce scrutin ouvre le dernier mandat de l'accord de Nouméa (1998), qui a mis en place un processus de décolonisation progressif dans cet archipel français du Pacifique Sud. Un référendum d'autodétermination doit être organisé d'ici à 2018.

CHARLIE HEBDO

LES FRANÇAIS PRIS EN OTAGES

DÉBARQUEMENT
Les Roms à Saint-Germain-des-Prés

JUSTICE
Guétant trébuches sur le dictaphone de Buisson

MAROC
Les islamistes font les lois

MODIFICATIONS GÉNÉTIQUES
Frankenstein s'attaque aux moustiques

Tous les mercredis 3 €

Seules parmi les mecs, dur apprentissage

Plongée dans deux ateliers de chaudronnerie où des jeunes filles doivent se faire une place.

Par **MARIE-JOËLLE GROS**
Photos **JEAN-MICHEL SICOT**

Être la seule fille dans une classe de garçons, c'est tout un art. Celles qui, vers 16 ans, font le choix d'une filière très masculine, connaissent cette complexité. Il faut savoir exister sans se renier. Sans donner, non plus, l'impression de provoquer. Elles réfléchissent beaucoup à leurs tenues vestimentaires, à leur coiffure, au maquillage, bref, à tout ce qui «fait fille». Parfois, des garçons se muent en garde du corps, d'autres leur lancent des «tais-toi, sale femelle».

Elles doivent faire leur place. Soutenues, souvent, par des enseignants et des directions qui cherchent à recruter des filles et vont parfois jusqu'à faire campagne pour y parvenir (1). C'est le cas pour l'Aforp (Association pour la formation et le per-

fectionnement des personnels des entreprises de la région parisienne), un organisme de formation aux métiers de la métallurgie, avec ce slogan : «Les filles aiment l'industrie».

Marie, inscrite au centre de formation des appren-

«Une fille qui veut devenir maçon, ça fait bonhomme.»

Un exemple de réflexion masculine

tis (CFA) d'Asnières, a posé pour les affiches. Forte tête, elle ne se dégonfle pas quand un garçon de sa promo assure qu'«une fille qui veut devenir maçon ou charpentier, ça fait bonhomme». Elle plante ses yeux dans les siens, bras croisés : «Ah oui ? Tu serais étonné si t'en rencontrais.» La sociologue Julie Thomas (1) a passé une année à observer des jeunes filles inscrites dans des filières masculines et dégagé trois attitudes. Quand elles se

prennent pour un garçon dans l'idée de se fondre dans le moule, les garçons se sentent défiés sur leur propre terrain et le leur font payer. Celles qui, au contraire, jouent l'hyperféminité et prennent le risque d'être décrédibilisées, seulement

résumées à leur sexe, même par les enseignants. Enfin, celles qui neutralisent toute dimension sexuée

et deviennent comme invisibles parviennent à tirer leur épingle du jeu.

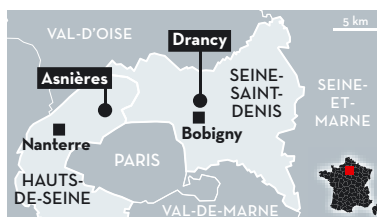
Désespérant ? Pour entendre ce qui motive des jeunes filles à s'embarquer dans un parcours aussi miné, nous sommes allés à la rencontre de Marie, mais aussi de Margaux, toutes deux apprenties en chaudronnerie en région parisienne. ◆

(1) «Le corps des filles à l'épreuve des filières scolaires masculines», Presses de Sciences-po, février 2013.



Après cinq ans d'études au milieu des garçons, Marie (ici, en mars, dans un atelier de chaudronnerie à Asnières) fait toujours attention à ne pas étaler ses fragilités.

REPÈRES



32%

de filles parmi les apprentis en formation en France toutes filières confondues, d'après les chiffres du ministère de l'Éducation nationale.

«Je ne serai pas célèbre ou grande. Je continuerai à être aventureuse, à changer, à suivre mon esprit et mes yeux, refusant d'être étiquetée, et stéréotypée. L'affaire est de se libérer soi-même : trouver ses vraies dimensions, ne pas se laisser gêner.»

Virginia Woolf dans le *Journal d'un écrivain*, édité en 1953

Margaux assume son côté androgyne et refuse de se fondre dans les stéréotypes attendus, sans chercher à plaire.

«La société a tendance à dicter ce qu'on doit faire»

Margaux, 22 ans, en bac pro chaudronnerie à l'Aforp de Drancy, coupe courte façon Jean Seberg, aucun bijou, silhouette androgyne, jeans et pull.

«Le machisme est partout, pas plus en chaudronnerie qu'ailleurs. Depuis que je suis petite, on me dit "garçon manqué sur les bords". Elle vient des autres, cette réflexion. Je suis comme j'ai envie d'être et comme je me sens bien. Ma grande sœur est très féminine, ma mère voudrait que je me maquille un peu, mais je n'en ai aucune envie, ça serait

TÉMOIGNAGE

comme un déguisement. Dans la rue, les filles très féminines se font siffler. Moi, je ne me fais pas emmerder. C'est rare que je me fasse draguer, et c'est le plus souvent par des filles. Parfois, j'entends des choses dites pour me blesser, on m'appelle "jeune homme". J'assume mon petit côté masculin. Les filles qui sont trop féminines sont cataloguées,

celles qui sont trop masculines passent pour des lesbiennes... J'ai ma vie, mon copain et ça ne regarde personne. Mais j'assume aussi d'être une fille, c'est mon côté féministe, je veux prôner l'égalité. Dans ma formation, je suis la seule fille. Ça ne me dérange pas. Les garçons ont tendance à beaucoup parler de sexe ou à voir des allusions là où il n'y en a pas, ça rend les situations un peu comiques. Ici, j'ai mon vestiaire à moi. C'est là que je passe mon bleu de travail. Je flotte dedans à cause de mon gabarit de crevette. J'ai toujours eu un

look un peu androgyne. A 12 ans, je me suis fait percer les oreilles mais j'avais des rangiers aux pieds.

«Enfant, je voulais être paléontologue, puis astrophysicienne, puis anatomopathologiste. J'ai fait deux premières S, une terminale L et, finalement, une mise à niveau en arts appliqués, car j'ai eu envie de créer, de faire un travail ma-

nuel. Avant de venir ici, j'ai fait un BTS de communication visuelle où il n'y avait que des filles et aucun débouché, ça ne m'a pas convenu : trop statique. «Comme j'avais besoin de gagner ma vie, je suis allée vers l'alternance. J'ai découvert ce bac pro de chaudronnerie et je ne le regrette pas. Dans la tête des profs de ma génération, les bacs pros c'étaient pour les nuls : c'est fou comme la société a tendance à dicter ce qu'on doit faire. Mon projet, c'est d'ouvrir mon propre atelier et de créer du mobilier. J'aime les odeurs de l'atelier, le contact avec le métal. J'ai travaillé chez un designer sculpteur pendant quatre semaines. Je l'ai aidé à faire des sertissures autour d'améthystes. J'ai aussi participé au prototypage d'une table, j'ai tracé, découpé, meulé pour ajuster au trait... Je crois qu'il était content de mon travail. Je voudrais qu'on donne sa chance à tous, qu'on ne recrute pas les gens en fonction de leur sexe.»



A gauche, les mains manucurées de Marie. Après un BTS communication visuelle très féminisé et «trop statique», Margaux (à droite, ici à Drancy en mars) s'est lancée dans la chaudronnerie.

Perçue comme trop masculine au départ par les garçons de sa formation, Marie s'est finalement trouvée.

«Comme un poulet vivant dans un KFC»

Marie, 20 ans en bac pro à Asnières, pantalon noir, chemise blanche et minicravate, bottines cloutées, cheveux blonds mi-longs : un look à la fois fille et viril.

«Une fille, c'est appliqué, soigneux... Combien de fois on m'a sorti ce genre de trucs ? Ça m'énervait vite. Il y a des filles crades et des garçons très soignés. J'aime quand on casse les images. Je suis entrée à 15 ans dans un CFA. Quelques mois plus tôt, j'avais les cheveux longs, j'ai fait ma rébellion : je

les ai coupés pour m'affirmer. Les cheveux longs, ça fait introvertie, fragile, classique, la fille qui prend soin d'elle mais qui se cache. De toute façon, si j'étais arrivée là-bas trop en fille, on m'aurait prise pour une secrétaire. A un moment, je suis devenue trop garçon, j'ai eu du mal à me situer, ça m'a pris quelques mois. Et puis, peu à peu, je me suis rhabillée en fille. Je porte des bottines à talons, mais plats. «Dans les classes de garçons, c'est simple, au début ils se disent que

TÉMOIGNAGE

les filles c'est joli, c'est mignon. Puis quand ils comprennent qu'on peut faire aussi bien qu'eux, on devient une rivale. A un moment, ça a été le no man's land autour de moi. J'étais à l'isolement.

«Ici, on ne peut pas vanner comme à l'extérieur. Par exemple, je ne fais aucune blague sur les blondes, ce serait mal compris. Je ne joue pas avec mon image, je suis l'élève sérieuse, sûre d'elle, qui va réussir. Si je suis triste ou déprimée, si je me mets en position de faiblesse, on va

m'enfermer, me casser. C'est un peu comme être un poulet vivant dans un KFC : t'as aucune chance de survie, tu vas finir en nuggets. Des "tais-toi, sale femelle", j'en ai entendu. Je ne mange pas au réfectoire, il y a trop de garçons.

«J'ai toujours été un peu décalée. Ado, je lisais et j'écrivais beaucoup. Mes parents écoutaient du jazz, du rock ancien - pas du hip-hop ou du r'n'b. Je me suis fait mon propre style, en piochant des trucs à droite à gauche. J'ai eu une chambre rose et des Barbie, mais je préférerais les

Lego de mon frère. Longtemps, je n'ai rien dit à mes parents, je faisais tout dans mon coin. Comme aller faire des sculptures sur des terrains vagues. Mon grand-père fabriquait des grandes pièces de bois, il avait une scie à ruban, j'aimais l'odeur du bois, de son établi. J'ai participé à la rénovation de la porte de l'église de Vaucresson [dans les Hauts-de-Seine, ndlr]. Alors pour mon dossier d'orientation, j'ai enlevé tous les lycées que mes parents avaient choisis et j'ai décidé de faire un CFA.»

Ecosse, le génie du malt



Les ventes de scotch à l'international ont dépassé les 5,2 milliards d'euros, soit 80% des exportations agroalimentaires de l'Ecosse et un quart de celles du Royaume-Uni. DAVID MOIR. REUTERS

Londres met en place un dispositif d'appellation contrôlée salué par l'industrie du scotch, qui ne s'est jamais aussi bien portée.

Par **OLIVIER HENSGEN**
Correspondance à Edimbourg

À près l'acte d'Union de 1707 qui a associé les Parlements anglais et écossais, les producteurs de scotch ont massivement basculé dans la clandestinité afin d'éviter les agents anglais chargés de collecter les taxes réclamées par la nouvelle Assemblée. Mais le temps de la contrebande généralisée est bel et bien révolu pour l'industrie écossaise du whisky. L'association des producteurs a plaudu aujourd'hui des deux mains un nouveau mécanisme de protection contre la contrefaçon, lancé par le gouvernement. Les douanes britanniques pourront désormais contrôler toutes les entreprises impliquées dans la fabrication de scotch pour s'assurer

qu'elles respectent strictement les obligations liées à «l'indication géographique» définie en droit européen. Soit l'équivalent de nos appellations d'origine contrôlée (AOC) : pour qu'un whisky puisse revendiquer l'appellation de scotch, il devra avoir été produit et vieilli en Ecosse, en fût de chêne pendant au moins trois ans. Le syndicat des producteurs souligne que «ce nouveau schéma améliorera grandement la capacité de l'industrie à enrayer la vente de bouteilles de scotch frelaté à l'étranger».

Pour Londres, hostile à l'indépendance écossaise, cette annonce a été l'occasion de répéter son discours sur les vertus de l'union : «L'industrie du scotch, en plein boom, est d'une valeur considérable pour l'Ecosse et le Royaume-Uni, et bénéficie de son appartenance au Royaume-Uni et au marché européen», a ainsi affirmé Danny Alexander, secrétaire en chef au Trésor, en visite à Benromach, l'une des 109 distilleries de whisky écossaises.

ÂGE D'OR. Le scotch est un business florissant. L'industrie, qui vit actuellement un deuxième âge d'or, n'avait pas connu de période aussi faste depuis les années 70. Les ventes à l'international ont atteint 4,3 milliards de livres en 2013 (5,2 milliards d'euros), représentant 80% des exportations agroalimentaires de l'Ecosse et un quart de celles du Royaume-Uni. Elles ont presque

doublé en dix ans, portées «par l'accès aux marchés émergents et un marketing efficace des producteurs, qui a notamment permis de rajeunir l'image du produit et l'âge des consommateurs», résume Rosemary Gallagher, porte-parole de l'association des producteurs. Les petits producteurs ont probablement bénéficié des efforts des grands groupes comme Diageo ou Pernod Ricard. L'ouverture ou la réouverture de six distilleries a été annoncée. La filière est d'autant plus importante qu'elle représente 36 000 emplois directs et indirects en Ecosse.

REPÈRES

«Rome was built on seven hills, Dufftown was built on seven stills.»

«Rome fut bâtie sur sept collines, Dufftown sur sept alambics» devise de la capitale du whisky écossais

Avec plus de 109 distilleries de malt en activité, l'Ecosse concentre aussi le plus grand nombre de distilleries au monde. Le mot anglais whisky vient du gaélique écossais *uisge*. *Uisge beatha* (ou *uisce beatha* en irlandais) signifie «eau-de-vie».

Le marché augmente en valeur, mais aussi en qualité. Les alcools les plus haut de gamme, les *single malt* – obtenus à partir d'orge et provenant d'une distillerie unique, à distinguer des *blend*, mélanges d'alcools issus de plusieurs céréales ou distilleries – représentent une proportion croissante des ventes. Leur exportation a presque triplé ces dix dernières années, atteignant 944 millions d'euros en 2012.

ALCOOLISME. L'initiative du gouvernement britannique découle d'une contrainte européenne, mais

vient à point nommé pour reconforter une industrie furieuse contre un projet du gouvernement écossais. Edimbourg s'est en effet mis en tête d'imposer un prix minimum de 50 pence (soit 60 centimes d'euros) par «unité d'alcool» (un verre standard de whisky à 43% équivaut ainsi à 1,4 unité) pour tenter de limiter les problèmes d'alcoolisme. Un Ecossais consomme environ 25% de plus d'alcool par an qu'un Anglais. Cette habitude représente, en hospitalisations, violences, délits et accidents divers, un coût estimé à 1 000 euros par citoyen chaque année. La mesure a beau cibler essentiellement les alcools les moins chers, les producteurs de scotch n'apprécient pas, et multiplient les appels, suspendant son application.

Londres, de son côté, avait eu le bon goût de renvoyer aux calendes grecques un projet similaire en 2013, décision saluée comme il se doit par l'industrie du whisky. Celle-ci peste en revanche contre les taxes élevées du Royaume-Uni, qui représentent 79% du prix d'une bouteille dans le pays. Les Ecossais ne cachent plus leurs distilleries dans les recoins déserts des Highlands pour échapper aux collecteurs d'impôts, mais, parce que deux précautions valent mieux qu'une, la loi britannique impose toujours (sauf dérogation) une taille minimum de 1 800 litres aux alambics. Difficile, dès lors, de passer inaperçu. ♦

L'INDÉPENDANCE

L'Ecosse se prononcera le 18 septembre sur son indépendance vis-à-vis du Royaume-Uni. La Scotch Whisky Association (SWA) craint de perdre l'appui des 270 ambassades du réseau britannique.

176

milliards d'euros, c'est le PIB de l'Ecosse. Son produit intérieur brut par habitant est supérieur à celui de la France.

CINEMA



LIBÉRATION
MERCREDI 23 AVRIL 2014

HÉRISSON Rencontre avec l'Américain à l'affiche de «Night Moves», de Kelly Reichardt, acteur revêche, mais très sollicité.

**EISENBERG,
LA PARTIE
IMMERGÉE**



EISENBERG, LA PARTIE IMMERGÉE

Il n'y a rien d'étonnant à ce que Jesse Eisenberg ait trouvé le rôle le plus marquant à ce jour de sa (jeune) carrière dans son interprétation du créateur de Facebook, Mark Zuckerberg, pour le compte du *Social Network* (2010), de David Fincher. Parano, *control freak*, flippé, perclus de névroses sociales et vaguement cassant, Eisenberg laisse deviner qu'il pourrait l'être presque autant que son avatar à l'écran, tout du moins dès lors qu'il se retrouve en promo. Au point, l'an dernier, d'avoir fait pleurer une blogueuse qui repartit traumatisée de leur entretien, à la grande consternation des internautes – et Eisenberg ne sut peut-être rien de ce barouf indigné, lui qui revendique sa profonde défiance vis-à-vis des réseaux sociaux. Mais ce ne serait pas rendre justice à un talent d'acteur qui se dévoile film après film comme immense que d'attribuer tous les mérites de son interprétation à une supposée ressemblance avec la figure qu'il incarne. Dans *Ni-*

ght Moves, de Kelly Reichardt (*lire ci-dessus*), il apparaît presque aussi muet qu'il était bavard dans le film de Fincher. Sans prononcer mot ou presque, il impose son corps par les saccades quasi au ralenti de ses bras et enrubanne, par ses moues impassibles, son personnage d'activiste écologiste radical d'une présence résolument anxieuse. À échanger avec lui, tandis que se craquellent les remparts de froideur dont il se hérise et ses réponses sèches, se révèle peu à peu une passion quasi névrotique et assez geek pour le jeu, cette propension à puiser dans les plis de soi le masque dévorant d'un autre.

Votre image a beaucoup circulé sur le Net ces dernières semaines sur une photo de tournage qui a fuité, où vous figurez face à l'acteur Jason Segel grîmé en David Foster Wallace...

Je ne sais pas de quoi vous parlez et, à vrai dire, je n'ai aucune envie d'en discuter. Je me tiens à l'écart des réseaux sociaux, et tout ce qui m'intéresse, c'est le film.

Vous pouvez en dire plus ?

Ça s'appelle *The End of the Tour*, et j'y joue l'écrivain David Lipsky, biographe de Foster Wallace. Le film dresse un portrait de l'écri-

vain à travers l'amitié et la rivalité des deux hommes. Nous finissons de tourner demain, et je dois filer dans trois jours à La Nouvelle-Orléans pour enchaîner sur le tournage d'une comédie d'action, *American Ultra*. Je n'ai jamais eu si peu de temps entre deux films.

Et ça vous convient ?

Ça va, j'imagine. Pour jouer, il faut parvenir à construire un élan, en un sens surfer sur une sorte de confort de jeu, qui permet d'avancer sans se remettre en permanence en question. Et enchaîner ainsi peut se révéler plus commode que de marquer une pause et d'avoir plusieurs mois entre deux projets pour ensuite recommencer à travailler, tennillé par l'angoisse de ne plus savoir jouer. Parce que tous les acteurs passent par là et que ça peut être terrifiant.

Vous sauriez dire quand et comment vous vous êtes senti devenir véritablement acteur ?
J'ai commencé par faire du théâtre, à New York. Une pièce comme celles où j'ai pu faire mes armes, ou celles que j'écris désormais, dans lesquelles je joue aussi, cela représente énormément de travail pour très peu

de public et d'impact. Le ratio labeur-glamour est assez vertigineux. Alors que, quand vous faites un film, vous allez tourner vingt-cinq jours avant qu'il ne soit visible partout dans le monde pendant des mois et par des millions de gens. Mais la vertu du théâtre est de nous faire développer un outillage durable de compétences, qui permet de transcender divers types de rôles. Ça a été mon école, je crois. Sur un tournage, on passe des heures à attendre pour quelques minutes de jeu à proprement parler. Je sais qu'en ce

qui me concerne, ces quelques minutes sont la seule portion un peu plaisante de cette expérience. Ce qui me suggère que j'aime profondément ça, et pour les bonnes raisons, pas pour la chambre d'hôtel ou tout ce qu'il y a autour.

Comment définiriez-vous ce qui vous fait choisir un rôle ?

Ce que je recherche au fond, c'est toujours l'opportunité d'interpréter quelque chose de fort, une forme d'intensité émotionnelle qui me donne l'occasion de mettre en œuvre ce que je sais faire. On espère que l'histoire va être bien, que le réalisateur, l'équipe et les

INTERVIEW

JESSE EISENBERG EN QUATRE FILMS



«LES BERKMAN SE SÉPARENT»

2005 Coproduite par Wes Anderson, cette comédie new-yorkaise d'explosion familiale de Noah Baumbach (*Frances Ha*) donne à Jesse Eisenberg l'occasion de faire l'ado l'argué à guitare folk, son premier rôle notable.



«ADVENTURELAND»

2009 Dans cette comédie de Greg Mottola, chef-d'œuvre d'humour pincésans-rire *bullshit*, Eisenberg interprète un étudiant qui prend un job à la noix dans un parc d'attractions pendant l'été. Plus woody-allenien que jamais.

VOYAGE AU CENTRE DE L'ALTER

BARRAGE Avec «Night Moves», Kelly Reichardt continue son œuvre de démystification de l'Amérique.

NIGHT MOVES
de **KELLY REICHARDT**
avec Jesse Eisenberg, Dakota Fanning, Peter Sarsgaard... 1h 47.

Longtemps, Kelly Reichardt a construit tout son cinéma sur une entreprise de démolition aussi douce qu'implacable de toutes les illusions d'une époque dont elle s'estime l'héritière. Dans *Old Joy* (2006), deux vieux amis célèbrent leurs retrouvailles en s'enfonçant au cœur de l'Oregon sauvage pour découvrir que la frontière qu'ils recherchent est celle, banalement sociale, qui les a séparés il y a longtemps. Dans *Wendy and Lucy* (2008), road-movie frappé de catatonie, une descendante de Kerouac comprend que la fameuse «route» ne mène plus, au mieux, qu'au parking sale d'un supermarché.

Engrais. Dans *Night Moves*, la cinéaste américaine poursuit son exploration du désenchantement, mais quitte les sentiers délicats d'une affaire intime pour s'attaquer à une grosse histoire,

un de ces faits divers tragiques qui font généralement la matière première des thrillers échevelés. Autrement dit, ce que *Night Moves* n'est pas. Trois activistes écologistes décident de «réveiller les gens» en faisant sauter un barrage sur une rivière jadis sauvage. Après une longue mise en place, les trois compères vont au bout de leur projet, provoquant une catastrophe dont ils

Le cinéma de Kelly Reichardt semble se durcir, dominé par l'amertume, l'impuissance et la conviction que tout est foutu.

n'avaient jamais imaginé l'ampleur. Commence alors un autre film, intimiste cette fois, où submergé par un mélange de panique égoïste et de culpabilité l'un des membres du trio (Jesse Eisenberg, petite boule d'angoisse permanente, lire ci-dessous) bascule dans une folie dépressive. Sans se défilier, la cinéaste américaine accomplit ses gammes,

imposant au film les contraintes inhérentes au genre : la conception méticuleuse de l'acte terroriste, la tension paranoïaque des préparatifs (il semble plus simple, aux États-Unis, de se procurer une arme automatique que quelques sacs d'engrais), sans oublier le suspense assez cliché provoqué par le surgissement d'un élément imprévisible au moment le plus délicat. Elle ne se défile pas, mais elle ne renonce pas davantage aux fondementaux de son style, accordant toujours plus de confiance à ses personnages (et à

ses acteurs) qu'au déroulement de son histoire. A cet égard, le choix, en plus de Jesse Eisenberg, de Dakota Fanning, adolescente angoissante après avoir été une enfant un brin monstrueuse (la blondinette dans *Man on Fire* ou la *Guerre des mondes*, c'est elle), et du formidable Peter Sarsgaard (l'allégorie de la fauité dans *Blue Jasmine*, c'est lui),

ici en rebelle paresseux, lui donne raison.

Matamore. Dans le droit fil de ses précédents films, la cinéaste fait donc le triste constat que le désir de révolution est, comme tous les autres mythes auxquels elle a voulu croire, méchamment faisané. Et si la foireuse opération commando ne réveille personne, c'est que personne ne veut se réveiller. Comme cet éleveur bio, matamore pathétique, qui commet l'acte le plus subversif dont il est capable : brûler publiquement son contrat d'agrément avec le gouvernement américain.

Film après film, le cinéma de Kelly Reichardt semble ainsi se durcir, dominé par l'amertume, l'impuissance et la conviction que tout est foutu. Il est difficile de ne pas accorder du crédit à cette vision, mais on peut aussi regretter qu'au passage elle y ait perdu la mélancolie romanesque d'une génération qui arrive à maturité en ayant la certitude d'avoir manqué le meilleur.

BRUNO ICHER

autres acteurs vont se montrer talentueux, mais tout cela échappe complètement à votre contrôle. J'ai déjà été dans des projets que je trouvais merveilleux, dont j'adorais le scénario et le personnage, mais intervenaient ensuite d'autres facteurs qui faisaient perdre tout sens au projet. Vous pouvez donner le meilleur de vous-même, si les autres acteurs ou le réalisateur ne sont pas à la hauteur, ça peut devenir affreux. C'est aussi pour ça que je cherche plus la satisfaction dans la pratique que dans le produit fini. Sans cela, ce serait parfois trop frustrant...

Est-ce pour ça que vous vous êtes mis ces dernières années à signer des pièces de théâtre ? J'écris de plus en plus, en effet, des pièces, mais aussi pour le *New Yorker*, et un livre qui doit paraître cette année. Ce sont des choses sur lesquelles j'ai effectivement plus de contrôle. Au théâtre, les acteurs ne se mettent pas à changer vos dialogues, comme ils peuvent le faire au cinéma, une pièce reste une traduction assez directe de ce que vous avez voulu exprimer, et j'apprécie ça. Je ne sais pas si je voudrais réaliser un film, en revanche. Mais, même lorsque je suis l'auteur et

l'interprète d'une pièce, il y a des paramètres que je ne peux pas maîtriser.

Votre carrière semble se construire dans un balancement entre gros projets commerciaux comme *Insaisissables* et d'autres beaucoup plus légers, portés par des auteurs reconnus comme *Night Moves*. C'est un équilibre que vous recherchez ?

Je ne vois pas les choses sous cet angle. L'ironie, en fait, c'est qu'un film à gros budget comme *Insaisissables* offre à mes yeux plus de possibilités à un acteur, simplement parce qu'il y a plus de temps pour expérimenter. Aussi intéressant et merveilleux que puisse être un film plus léger, a priori plus axé sur ses personnages que sur l'action, la durée de tournage est trop courte. Le film que je termine en ce moment se sera tourné sur vingt-sept jours. Sur *Insaisissables*, on en avait soixante-quinze, on pouvait ne faire qu'une scène par jour et multiplier les prises. Sur un film comme *Night Moves*, il n'y a qu'une ou deux prises, et on passe au plan suivant, alors que vous étiez peut-être venu avec un million d'idées. Ne vous racontez pas que ce sont sur ces films-là que se trouvent

pour nous, acteurs, les challenges artistiques, alors que le blockbuster ne serait qu'une futilité destinée à se remplir les poches. Ce n'est tout simplement pas comme cela que ça marche. Ce qui me guide au fond, c'est le souci d'expérimentations. Jason Segel, qui joue Foster Wallace dans le film que nous tournons, est abonné aux rôles de comédies grand public, mais je découvre que c'est un acteur fabuleux, dans toutes sortes de registres, ce que personne ne semble vouloir voir. C'est l'inconvénient de travailler pour une industrie à ce point tournée vers les attentes du public : il suffit de faire un film qui marche un peu pour que l'on ne nous considère plus capable de jouer autre chose. Même si je ne suis pas enfermé dans un rôle type, comme Jason, je suis toujours surpris, quand on m'envoie des scénarios, par les genres de personnages qu'on m'imagine incarner.

Vous avez des acteurs préférés ?

J'ai adoré passer du temps avec Vanessa Redgrave, avec qui j'ai joué dans une de mes pièces, et pouvoir ainsi observer son éthique de travail d'aussi près. Nous avons joué 80 représentations, mais jusqu'à la fin elle venait

avec quatre heures d'avance pour travailler son accent et son rôle. Je n'ai jamais rien vu de tel. C'est quelque chose que j'apprécie et surtout qui m'inspire. Sinon, je vois peu de choses, donc je ne suis jamais très au courant.

Comment cela ?

Je ne regarde pas vraiment de films, ni la télé, donc je ne suis pas très informé en dehors des projets dans lesquels je tourne. Et j'aime participer à des films, mais je ne les regarde jamais. C'est une expérience qui ne m'intéresse pas tellement au-delà du processus de fabrication, d'autant que le résultat peut souvent être assez déconcertant.

Et les autres films ?

A vrai dire, je n'en regarde pas tellement non plus, puisque cela ne m'aide pas dans mon travail. Quand on joue, on s'appuie sur soi, sur son expérience émotionnelle propre, on ne peut pas puiser dans celle d'un autre acteur ou d'un réalisateur et la rendre réelle.

Cela fait de vous une sorte de boucher végétarien...

On peut dire ça. Mais je suis sûr que je ne suis pas si seul dans ce cas.

Recueilli par JULIEN GESTER



«THE SOCIAL NETWORK»

2010 Pour le scénariste Aaron Sorkin, le fondateur de Facebook est «la face noire du geek : une frustration sexuelle et sentimentale insurmontable. Un complexe d'infériorité monté en complexe de supériorité». Soit Jesse Eisenberg.



«THE DOUBLE»

2014 Dans ce film de Richard Ayoade (sortie française en juin), Jesse Eisenberg incarne un fonctionnaire anxieux, confronté à un homme qui est son exacte réplique et qui l'expulse de sa propre existence. D'après le roman de Dostoïevski.



Oleg Kupchik et Catherine Deneuve: un esprit chien dans un corps sain. PHOTO ROGER ARPAJOU

CORPS À COUR

CAME Pierre Salvadori poursuit ses variations tragicomiques existentielles.

DANS LA COUR
de **PIERRE SALVADORI**
avec Catherine Deneuve,
Gustave Kervern,
Féodor Atkine... 1h37.

Les cours, en dépit de leur réputation légèrement surestimée, n'appellent pas toujours les miracles. Voilà la morale mélancolique du huitième film de Pierre Salvadori (*lire page VIII*) qui ne cesse, depuis ses débuts, de chercher le délicat équilibre entre comique et tragique,

l'éclat de rire restant souvent coincé dans le larynx par une furtive bouffée d'angoisse. Avec *Dans la cour*, il parvient à ce balancement gracieux avec une fluidité qui tranche singulièrement dans le paysage à demi-sinistré de la comédie à la française.

Cafard. La cour d'immeuble où se déroule la quasi-totalité de cette histoire n'est ni pittoresque ni charmante. Elle est même franchement lugubre, avec ses pavés doux et ses plantes d'ornement que personne n'a jugé

bon de maintenir en vie. Elle est, comme toutes les parties communes des vieux immeubles parisiens, l'agora dérisoire des rancœurs et

La cour d'immeuble est l'agora dérisoire des rancœurs et autres croche-pattes des résidents.

autres croche-pattes réciprocques des résidents, tous ou presque enhardis par ce patrimoine immobilier qui a métamorphosé n'importe

quel propriétaire d'un petit trois pièces-cuisine en millionnaire arrogant.

Pourtant, ici, personne n'est foncièrement odieux. Ni l'emmerdeur patenté qui voit le mal partout (Nicolas Bouchaud), ni le squatteur membre d'une secte (Oleg Kupchik), ni l'ancien syndicaliste aux réflexes stalinien (Féodor Atkine) et encore moins le dealer (Pio Marmai, très perché), qui partage

volontiers son fonds de commerce.

Pourtant, quelque chose d'autre se joue dans ce mini-théâtre à la Péric. Deux individus, l'un et l'autre au bord du gouffre, unissent leur désarroi par le seul sortilège du voisinage. Le premier, Antoine (Gustave Kervern, plus plantigrade que jamais), est un ancien musicien frappé par la crise de la quarantaine avec la violence d'une tornade, et qui, par la combinaison de plusieurs malentendus, décroche un boulot

de concierge dans l'immeuble. Pour lui qui passait ses journées à observer la vie des autres depuis un banc des Buttes-Chaumont, il s'agit d'une relative amélioration sociale qui, néanmoins, ne le débarrasse ni de son tenace cafard ni de son penchant à sniffer une sorte de cassonade aux propriétés euphorisantes. L'autre membre du curieux duo, c'est Mathilde (Catherine Deneuve, dans un très grand numéro fébrile), retraitée qui remplit son emploi du temps en s'occupant des autres par le truchement d'associations. Or son activité débordante n'est pas, seulement, le fruit d'une aimable excentricité bourgeoise. Mathilde devient complètement folle.

Poison. La cour se transforme en terrain accidenté d'une rencontre qui, pour une fois au cinéma, n'a rien à voir avec l'amour, la séduction ou le désir. Ces deux naufragés, qui dérivent inexorablement, finissent par partager leur angoisse existentielle parce qu'ils sont les seuls à entendre le signal de détresse de l'autre. Mais, à l'image de la drogue que le concierge s'envoie dans les narines, la relation est autant un poison qu'un remède. Comme si leurs efforts désordonnés pour s'éviter la noyade n'avaient pour effet que de les envoyer par le fond. Dans une scène, Antoine lit à un locataire aveugle un poème de Raymond Carver. Le texte parle d'un homme qui, épuisé d'une vie d'errance, trouve enfin le repos une fois sous terre. «*Il dort comme un vieux roi*», dit le poème. Dans le même recueil, intitulé *la Vitesse foudroyante du passé*, le dernier vers d'un autre poème convient au moins aussi bien au film: «*On disparaît bien assez tôt. Bien assez tôt. Rongés.*»

BRUNO ICHER

«APRÈS LA NUIT», LA CERISE SUR LE GHETTO

CRÉOLE Basil Da Cunha investit le quartier lisboète de Reboleira, foyer d'immigration cap-verdienne.

APRÈS LA NUIT
de **BASIL DA CUNHA**

avec Pedro Ferreira, Joao Veiga, Nelson Da Cruz Duarte Rodrigues... 1h35.

Le Portugal a connu de plus flamboyantes heures, et l'économie de son cinéma s'en ressent, ainsi qu'en témoignent ses comptes depuis plusieurs années en délicatesse. Mais en dépit des indénombrables crises essuyées, Lisbonne demeure le creuset d'une telle vitalité esthétique – sous l'effet de

l'émergence depuis une décennie d'une nouvelle garde de cinéastes – que la capitale magnétise plus que jamais les ambitions de «lusodescendants» éclosés loin au dehors des frontières du pays.

Ainsi de Basil Da Cunha, 29 ans, né en Suisse romande, mais venu jeune homme s'installer dans le ghetto lisboète de Reboleira pour y établir la fabrique de son cinéma. Une manière de Cinecittà personnelle et loquace, grande ouverte à toutes les interférences du local, où il a tourné *Après la nuit*, un premier

long métrage découvert à la Quinzaine des réalisateurs cannoise l'an dernier et qui bénéficie aujourd'hui d'une sortie expérimentale, entre salles traditionnelles et VOD. Sur la vie même de Reboleira et sa population majoritairement issue de l'immigration cap-verdienne, Basil Da Cunha a prélevé non seulement décors et personnages, mais aussi ses acteurs, ses collaborateurs de tournage et un récit aux développements recomposés au jour le jour, en collectif. En l'occurrence, une histoire branlante d'errance noc-

turne circonscrite au quartier, ses codes et sa langue créole, dans les pas de Sombra, clochard magnifique et lunaire à dreadlocks, épuisé de fuir sans cesse gangsters petits bras et créanciers.

Le geste d'*Après la nuit* se veut doucement politique: partager les rênes du film avec ceux que toutes les autres formes de pouvoir refusent de considérer et renverser ainsi un régime d'invisibilité – c'est le quartier de Reboleira et ses habitants qui s'accaparent ici l'écorce et la sève des plans, tandis que la Lisbonne

sempiternellement filmée par d'autres est contenue hors-champ, à l'état d'un indiscernable et lointain ailleurs. Inégale, cette maraude nerveuse éclairée seulement à la lueur mystique des lampes torches parvient certes rarement à se hisser au niveau de ses trop hautes visées, qui consisteraient, en somme, à marier le cinéma de Pedro Costa à la série américaine *The Wire*. Il y a toutefois là matière à être séduit par l'ampleur et la vigueur vorace d'une telle ambition.

J.G.



A la recherche des dernières moules perlières. PHOTO DR

L'EAU, Y ES-TU ?

ÉCOSYSTÈME Un documentaire sur les menaces d'uniformisation des paysages français.

LA LIGNE DE PARTAGE DES EAUX documentaire de **DOMINIQUE MARCHAIS** 1h48.

«Aujourd'hui, il n'y a plus d'aménagement du territoire, il est fait par les grandes entreprises privées telles que Veolia ou Vinci...» lâche un géographe dans la première partie de *La ligne de partage des eaux*. Plus tard, à Châteauroux (Indre), à propos de la création de 500 hectares d'une zone industrielle pris sur des terres agricoles de bonne qualité, une responsable essaie d'amadouer les critiques dans un sabir terrifiant, où il est question de «haute performance» et surtout de «marketing territorial».

On connaît les traces chaque jour plus visibles dans les moindres recoins de France de ces ronds-points qui desservent aux abords des villes des dizaines de hangars commerciaux et d'infrastructures logistiques. La laideur des *suburbs* américaines est exportée et implantée chez nous, juste légèrement colorée aux couleurs discutables de la «haute qualité environnementale».

Déjà à l'époque du *Temps des grâces*, en 2010, son film sur la disparition du monde agricole, Dominique Marchais évoquait dans *Libération* l'articulation plurielle du binôme «paysage-rentabilité».

Mosaïque. Si le *Temps des grâces* était une enquête historique sur l'évaporation des savoirs, usages, utopies, discours (et chansons) liant les Français à leur terre, à son exploitation et son embellissement, ce nouveau film nous fait parcourir un espace géographique irrigué aussi bien par l'eau que par des pratiques, des politiques, des économies mutantes, des flux. Le sujet du film s'élabore, à la fois de manière rêveuse et très rationnelle, au fil de l'eau, dans le périmètre du bassin versant de la Loire, de la source de la Vienne sur le plateau de Millevaches jusqu'à l'estuaire à Saint-Nazaire. On rencontre au gré du cours de la Vienne, sur les routes de la Creuse, aux abords de Guéret ou de Faux-la-Montagne, dans le parc naturel régional de la Brenne (Indre), aussi bien des policiers de l'eau, des élus, des paysagistes, des géographes, des représentants

d'associations, des éleveurs... On comprend que les écosystèmes sont de plus en plus fragmentés depuis le début du XX^e siècle par la construction des barrages, des lignes électriques, des routes, des voies ferrées, des éoliennes, mais aussi par l'utilisation des pesticides, détruisant des espèces d'eau douce autrefois abondantes, telles que les moules perlières, les saumons, les truites...

On découvre aussi comment la mosaïque irriguée du bocage creusoise, avec ses petits cours d'eau, ses prai-

Freynet, on a tout arraché, on a remblayé et après on a creusé quelques vagues trous en y mettant de la terre végétale et en plantant des arbres qui sont tous en train de crever. Il y a cette idée qu'il faut propre, on veut carré, mais le territoire n'est pas une page blanche...»

Vestiges. D'un pessimisme encore plus mordant, Dominique Marchais, dans l'entretien que l'on peut lire dans le dossier de presse, dit : «Aujourd'hui, ce n'est plus du passé dont on fait table rase, mais du futur ! [...] Parce qu'on est dans une civilisation qui ne répare plus. [...] Un objet réparé garde la mémoire de sa cassure, mais il redevient fonctionnel ou il trouve un nouvel usage.» La pulsion d'éradication et de renouvellement com-

mence à montrer ses limites. Même si le film n'en parle évidemment pas directement, on peut se demander dans quelle mesure la défiance grandissante à l'égard des politiques, et notamment le taux d'abstention record aux dernières

municipales, n'est pas à mettre sur le compte d'une population qui ne comprend plus où elle vit, poussée à travailler dans des espaces lugubres sans rapport avec la spécificité d'un lieu, sa mémoire, ou convié à en célébrer les vestiges sous la forme artificielle de la consommation touristique. Un ancien corps de ferme s'effondre, mais il sera jugé plus simple, plus désirable de le supprimer et le reparer en petites maisons individuelles plutôt que de le réhabiliter en un ensemble rassemblant une communauté de riverains.

Rien n'est simple, tout se discute, et l'on voit ici ce qui n'est jamais filmé, des réunions publiques, des conseils communautaires, des commissions locales où les intérêts contradictoires apparaissent clairement, entre les dernières marches du monde rural et l'urbanisation extensive. Le film parfois boulesverse en ce qu'il déplie l'ample nuancier des problématiques, mais dans un mouvement sinueux qui a la douceur de l'eau et l'invisibilité du vent.

DIDIER PÉRON

«Aujourd'hui, ce n'est plus du passé dont on fait table rase, mais du futur !»

Dominique Marchais déjà réalisateur du *Temps des grâces* sur le monde agricole

ries et sous-bois, peut être brutalement uniformisée pour tracer des routes, dégager de l'espace pour des zones pavillonnaires ou implanter une station d'épuration. «Au lieu de prêter attention à ce bocage, explique le paysagiste moustachu Alain

LA CARPE ET LE TERRITOIRE

JUNGLE Tragédie familiale lovée dans un voluptueux Chili, aux confins de mondes imaginaires.



La jeune Manena (Francisca Walker) à longueur de journée. PHOTO DR

L'ÉTÉ DES POISSONS VOLANTS

de **MARCELA SAID**

avec Gregory Cohen, Francisca Walker... 1h35.

Jusqu'ici documentariste (avec notamment *I Love Pinochet* et *Opus Dei, une croisade silencieuse*), la Chilienne Marcela Said réussit un étonnant passage vers la fiction avec *L'été des poissons volants*. Cette impression de passage est à prendre au sens figuré comme propre : la cinéaste donne réellement le sentiment d'avoir d'abord campé dans une épaisse forêt du sud du Chili, observé la nature réelle et communiqué avec elle jusqu'à l'intimité, dans un processus d'appropriation profond, avant d'en tailler la végétation, de creuser dans sa touffeur le chemin qui conduit directement vers le caractère fantastique de cette nature. Marcela Said a ensuite placé sur son théâtre de verdure des hommes, femmes et adolescents, lésés de leur inévitable absurdité tragique, et a tissé entre ces êtres et leur

grandiose décor les liens d'une histoire forte, à la fois familiale, politique, sentimentale et initiatique.

Petit tyran. Nous sommes donc au cœur d'une jungle inconnue, dans le domaine du riche propriétaire terrien Pancho, qui présente un versant débonnaire mais aussi celui d'un authentique petit tyran domestique. La famille passe là de longues vacances d'été,

Un lac vaporeux, presque immatériel, sorti du conte inédit d'un Hoffmann tropical, donne tout son pendule au film.

dans une longueur que l'on aimerait partager. Manena (Francisca Walker), brune d'une quinzaine d'années, jolie, mutique et taciturne, est la véritable héroïne du film, celle dont les yeux langoureux nous transmettent les corps, les paysages et les affects. Entre l'appel de la chair qui commence à papillon-

ner dans son ventre, la neurasthénie de sa mère à moitié piquée, les conflits qu'elle cultive avec son père et ceux qu'elle perçoit obscurément dans la communauté des Indiens Mapuche dont cette région est la terre native, la jeune Manena va faire à peu près tous les apprentissages en même temps.

La propriété est lovée au cœur des arbres, à proximité de sources chaudes, en bordure d'un lac privé. Ce lac vaporeux, presque immatériel, sorti du conte inédit d'un Hoffmann tropical, donne tout son pendule à *L'été des poissons volants* : c'est son plexus mystérieux, voluptueux et inquiétant, au bord duquel la caméra, particulièrement inspirée, presque engourdie de sensations, vient régulièrement vaquer.

L'impatient Pancho, très peu sentimental vis-à-vis de la nature, voudrait éliminer les carpes qui colonisent son lac et choisit pour cela la méthode de l'explosif, scandalisant sa fille. «*Le domaine est à moi*, lui assène-t-il.

N'oublie pas que t'es une privilégiée.» Traduction : «*Tu la boucles.*»

Volatil. A tous égards, Marcela Said a réalisé un film de matières et d'essences, dont la consistance varie du très dense au très volatil. Elle s'absorbe avec grâce dans un paysage si étrange et beau qu'il nous porte aux confins de mondes imaginaires. Puis elle fait sourdre autour de son paradis brumeux les rumeurs amères d'un univers qui se disloque. Car dès qu'ils posent le pied hors du périmètre du domaine, ses hôtes sont confrontés au danger : la brutalité policière exercée contre les Indiens ou les gigantesques convois de camions d'une industrie forestière débridée, filant la nuit sur des routes effondrées.

Au milieu d'adultes déléterés, seuls les ados semblent disposer d'antennes vitales encore sensibles à l'extraordinaire majesté de l'environnement. Peut-être est-ce aussi en vertu de ce pouvoir ambivalent que Manena court, sans le savoir, au-devant du drame...

OLIVIER SÉGURET

VITE VU

STATES OF GRACE

de **DESTIN CRETTON** (1h36)
La jeune Grace semble à peine sortie de l'enfance qu'elle pilote pourtant une petite équipe d'éducateurs dans un foyer pour ados en difficulté. Les «états» de Grace sont les stations successives de son initiation à la vie adulte et sans facilité qu'elle s'est choisie. L'intégration délicate d'une jeune fille à problèmes va notamment produire chez l'héroïne (attachante Brie Larson, photo) un effet miroir



Brie Larson dans *States of Grace*.

PHOTO DR

inattendu et dessiner pour Grace un chemin vers sa propre connaissance... Coulés dans une bienveillance inaltérable, le regard et le propos de l'Américain Destin Cretton portent davantage à l'émotion qu'à la réflexion, les origines profondes des comportements dysfonctionnels des pensionnaires (ou celles de l'intérêt qu'y portent les adultes qui les encadrent) n'étant qu'à peine articulées. Parce qu'il est tendre, gentil et relativement optimiste, *States of Grace*

(second long métrage de Destin Cretton, né à Hawaï, après *I Am Not a Hipster* en 2012) a su cueillir l'émotion d'innombrables festivaliers consentants, son réalisateur étant un pur produit de cette cinéphilie universitaire américaine abonnée à Sundance et à ses épigones. Mais cette tendresse du film est aussi une partie de son problème, elle est le révélateur d'une immaturité contaminant jusqu'à la mise en scène, qui manque de sûreté et de carrure. **O.St**

À VOUS DE VOIR

LES AMANTS ÉLECTRIQUES

de **BILL PLYMPTON**
L'histoire de Jake et Ella, qui s'aiment tellement qu'ils ne rêvent que d'une chose : s'entre-tuer.

GIRAFADA de **RANI MASSALHA**
Le combat d'un vétérinaire palestinien pour faire venir une girafe dans son zoo de Cisjordanie.

96 HEURES

de **FRÉDÉRIC SCHOENDOERFFER**
Un truand enlève un commissaire de police pour connaître l'identité de celui qui l'a dénoncé.

«NOOR» DÉSIR AU PAKISTAN

CAMIONS Road-movie dans le sillage d'un «khusra», caste transgenre mythique.

NOOR de ÇAGLA ZENCIRCI et GUILLAUME GIOVANETTI

avec Noor, Uzma Ali, Baba Muhammad... 1h18.

Noor n'a rien d'un homme. Il a la démarche chaloupée, les cheveux longs, un visage fin sur lequel ne poussent ni barbe ni moustache. Sauf qu'il ne veut qu'une chose : être un homme. Ou plutôt, infléchir le destin qui l'a fait, alors qu'il était petit garçon, rejoindre les *khusras*. Au Pakistan, le mot désigne le troisième sexe, les transgenres qui vivent habillés en femmes, dansent dans les fêtes locales, survivent de pourboires ou de prostitution, et sont à la fois honnis et respectés. Noor a passé son adolescence avec les *khusras* et, aujourd'hui, il ne veut plus en faire partie. Il travaille dans un centre de décoration de camions, sert le thé, aime une fille qu'il ne voit jamais. Noor est un banni, membre d'aucun genre, plus vraiment *khusra*, mais pas non plus homme comme les autres.

Le Français Guillaume Giovanetti et la Turque Çagla Zencirci ont tourné ensemble une série de courts métrages et de documentaires. Leur cinéma est voyageur (Japon, Iran, Allemagne...) et, avec *Noor*, docu-fiction filmé au Pendjab, le duo ne se départit pas de son approche humaniste, respectueuse et immersive. Dans le dossier de presse, les



Un *khusra*, le troisième sexe au Pakistan. PHOTO DR

deux réalisateurs expliquent avoir découvert ce Noor-là dans un bazar de Lahore : «*Même si c'était la première fois de sa vie qu'il rencontrait des personnes venant d'un autre pays, il [...] nous a raconté le jour même son histoire.*»

Giovanetti et Zencirci entrecroisent le vécu de leur acteur amateur-héros avec une dimension épique. *Noor* vole un camion peinturluré et surdécoré (signe, au Pakistan, de virilité) et part à la recherche d'un lac magique, où des fées exauceraient les vœux. Il

conduit en direction du nord du pays, cette zone montagneuse où les frontières s'estompent et les humains sont si rares qu'ils passent pour des rencontres mythologiques. De ce road-trip, *Noor* ne voit pas ses rêves se réaliser. Mais il en revient après avoir appris des gestes de danse. Une manière gracieuse, d'une douceur comparable à celle de ce petit film, de se mouvoir et d'onduler dans le grand ballet des genres et des identités sexuelles.

CLÉMENT GHYS

AGNÈS B. FILME UN MAUVAIS COTON

SOLDES La styliste millionnaire découvre la pauvreté. Gênant.

JE M'APPELLE HMMM... d'AGNÈS TROUBLÉ

avec Lou-Lélia Demerliac, Sylvie Testud, Jacques Bonnaffé... 2h01.

Pour paraphraser le titre d'un fameux livre au vitriol d'Alain Badiou sur Nicolas Sarkozy, on a envie de demander : de quoi *Hmmm* est-il le nom ? Agnès Troublé, 72 ans, a fait fortune dans le prêt-à-porter ligne claire, en créant sa marque, agnès b., en 1973. Aujourd'hui avec des boutiques dans le monde entier, elle pèse un chiffre d'affaire annuel de 300 mil-

lions d'euros. On ne sait trop pourquoi elle s'est accrochée depuis plusieurs années à ce projet de long métrage, qu'elle a écrit, cadré, décoré, produit et signé à la fois de son nom d'état civil et de son sigle.

Le film est embarrassant de bout en bout, pas seulement par ses partis pris formels poussiéreux ou en raison d'un casting de stars intellos jouant des lumpen-prolétaires (l'artiste britannique Douglas Gordon en chauffeur routier, le philosophe italien Toni Negri en clodo...), mais parce que la styliste, née à Versailles, semble vouloir porter un regard sur les couches popu-

lares. La fillette, héroïne du film, est abusée par son chômeur de père dans un quartier de pavillons de banlieue. Agnès b. filme la laideur de l'intérieur familial et la veulerie du

Agnès b. exhibe la veulerie du violeur comme on met en scène une série-mode-qui-dérange.

violeur comme on met en scène une série-mode-qui-dérange. Quand la fillette doit partir en sortie scolaire à la mer, les parents lui achètent vite fait des habits dans un hall de fringues

cheap – plus tard, Douglas Gordon ira dans un hypermarché lui acheter des petites culottes.

Qu'Agnès Troublé ne sache ni diriger les acteurs ni monter correctement une séquence, ce n'est pas très grave.

En revanche, son naturalisme glauque couplé à une sorte d'esthétisation des lieux nuls passe vraiment mal de la part

de quelqu'un qui vend des petits costumes comme il faut et des sweats à rayures bohèmes dans les beaux quartiers depuis plus de quarante ans.

D.P.

PITIÉ!

L'étoile de Johnny Depp serait-elle définitivement en train de pâlir ? La critique américaine a crié haro sur le baudet, éviscérant *Transcendence*, (dans les salles françaises le 25 juin) un blockbuster techno-SF sur les dangers d'Internet et du *data control*, qui est aussi le premier film réalisé par le chef opérateur de tous les films de Christopher Nolan, Wally Pfister. Le film aurait coûté 100 millions de dollars (72 millions d'euros) et pointait péniblement à 11,2 millions de dollars de recettes pour son premier week-end d'exploitation. Le site The Daily Beast a publié un article vipérin sur les flops successifs de Depp depuis plusieurs saisons : *Lone Ranger* de Gore Verbinski l'été dernier, *Dark Shadows* de Tim Burton en 2012 ou encore l'échec *Rhum Express* de Bruce Robinson en 2011. La star, 50 ans, reste l'un des acteurs les mieux payés au monde et une des personnalités les plus riches et puissantes d'Hollywood. *Transcendence* a été vendu par le comédien à longueur d'interview comme son premier rôle depuis longtemps



Johnny Depp, dans *Transcendence*. PHOTO PETER MOUNTAIN

où il apparaissait tel qu'en lui-même, et non grîmé et affublé de perruques. Si le film avait valeur de test pour Depp de sa capacité à attirer le public dès lors qu'il ne s'adonne plus à un numéro transformiste échevelé entre le Jack Sparrow de la franchise *Pirates des Caraïbes* et le chapelier fou d'*Alice*, le résultat est franchement cuisant. Le site de *Forbes* ose une question insolente : «*Se pourrait-il que Depp n'ait jamais été une véritable star de cinéma à lui seul, mais plutôt la plus forte valeur ajoutée autorisée à devenir totalement zinzin dans un aspirant blockbuster préfabriqué ?*» Bon, pour notre part, on crie : «*Pitié pour Johnny D.!*» Certes notre chauvinisme aurait préféré qu'il ne laisse pas tomber Vanessa Paradis, mais si les Américains l'embêtent trop, il peut revenir payer des impôts de dingue en France sans problème.

DIDIER PÉRON

ESRA II^{ème} cycle

Production / Distribution

Scénario : Fiction / Documentaire
Série Télé

ESRA
ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR TECHNIQUE PRIVÉ
ÉTABLISSEMENT RECONNU PAR L'ÉTAT

www.esra.edu

PARIS 15^{ème} - 135, ave Félix Faure
01 44 25 25 25 - M 8 Lourmel - T 2 3 Balard

Formation Bac +5
(accessible après Bac +3)

Admission : Bac +3,
Concours et dossier personnel

Quel spectateur êtes-vous ? Un invité nous répond du tac au tac.



SÉANCE TENANTE

PIERRE SALVADORI

Réalisateur et scénariste français, il est né le 8 novembre 1964, en Tunisie. Depuis son premier long métrage en 1993, *Cible émue*, Pierre Salvadori est l'auteur de huit films, dont *Dans la cour*, qui sort en salles cette semaine. (lire page IV).

PHOTO AFP

«QUAND J'ÉTAIS ENFANT, LE RECTANGLE BLANC, C'ÉTAIT SUREXCITANT»

La première image ?

Hellzapoppin, avec mon père. Il était mort de rire. Je ne comprenais pas pourquoi, et je me forçais à rire pour lui faire plaisir. Et, maintenant, je me force à faire rire.

Dernier film vu ? Avec qui ? C'était comment ?

The Grand Budapest Hotel. Tout seul. Il y a quelque chose d'irréprochable. Formellement et moralement. Un mélange de hauteur, de dandysme et de cool qui tient un peu à distance. On se sent vite un peu pouilleux, c'était surexcitant. Ça m'est resté. Même un sucre me fait de l'effet.

Le film que vos parents vous ont empêché de voir ?

Les Chemins de Katmandou. Un film avec Jane Birkin et le rectangle blanc. Quand j'étais enfant le rectangle blanc, c'était surexcitant. Ça m'est resté. Même un sucre me fait de l'effet.

Qu'est-ce qui vous fait détourner les yeux de l'écran ?

Les scènes d'impro avec des comédiens poussés à bout. Quand la fiction disparaît. Que la mise en scène ressemble à une traque. Pas d'ellipse, pas de hors-champ. Les trucs véristes. Je déteste.

Le monstre ou le psychopathe de cinéma dont vous vous sentez le plus proche ?

King Kong. Je me suis très souvent senti comme lui : trop gros, pas à ma place et amoureux de la mauvaise personne. Et je n'aime pas les avions non plus.

Le film ou la scène qui a inter-

rompu un flirt avec votre voisin(e) ?

Je n'ai jamais flirté au cinéma. Si tu prends une tôle, après il faut rester une heure et demie à côté de la personne.

Que faites-vous pendant les bandes-annonces ?

Honnêtement, en ce moment, je m'énervais de pas voir la mienne.

Dans la salle, une place favorite ? Un rituel ?

Au milieu, l'après-midi.

Avec quel personnage aimeriez-vous coucher (ou pire) ?

Avec la fée Clochette, elle me tiendrait éveillé toute la nuit.

Pour ou contre la 3D ?

Je n'aime pas. Plus de sensation que d'émotion.

Le hors-champ, ça vous travaille ?

Beaucoup. Et au cinéma, ça me donne envie de plonger dans le plan.

Le gag ultime ?

Tous ceux de *Deux en un*, des frères Farrelly. L'histoire de deux frères siamois, dont l'un veut se lancer comme acteur à Hollywood. Très drôle, très beau.

Ce film que personne n'a vu et que vous tenez pour un chef-d'œuvre ?

La Chevauchée des bannis, d'André De Toth. Je pense que Robert Ryan est l'acteur américain qui a joué dans le plus de chefs-d'œuvre.

Le cinéaste dont vous n'oserez jamais dire du mal ?

Tous les critiques passés cinéastes. C'est trop dangereux.

Le cinéaste dont vous osez dire du bien ?

James L. Brooks. J'ai adoré *Comment savoir*. Mais depuis que Judd Apatow ressasse qu'il l'adore, c'est moins héroïque de le dire.

Le cinéma disparaît à tout jamais. Une épitaphe ?

«Ça vous apprendra à mater des séries du matin au soir.»

La dernière image ?

Je ne sais pas. Le plus tard possible.

Recueilli par BRUNO ICHER



REPRISE «OTHELLO», MAURE À CRÉDIT

Orson Welles débarque en 1949 à Essaouira, au Maroc, à la tête d'une équipe d'une cinquantaine de personnes pour y tourner la plus grande partie de son *Othello*. Les préparatifs du tournage ne sont pas sitôt commencés que le génie au cigare reçoit un télégramme lui annonçant que son producteur, alors propriétaire du plus grand studio italien, est complètement ruiné. Les costumes sont bloqués à Rome. La légende du film commence là, dans ce dépôt de bilan préalable et un tournage qui sépare

deux ans durant entre plusieurs villes d'Italie et du Maroc. La reconstitution de la Renaissance fastueuse vira aux ateliers bricolage fauchés, entre armures faites de boîtes de sardines clouées ensemble et suspendues au cou des soldats et meurtre de Rodrigo en serviette de bain. Une «aventure désespérée», de l'aveu même de Welles, qui passe beaucoup de temps à éluder du cognac au bar de l'Hôtel des îles. Le film est superbe. Une réédition numérique de la maison Carlotta. D.P. PHOTO WESTCHESTER FILMS

LES CHOIX DE «LIBÉ»



TOM À LA FERME

de Xavier Dolan (1h 42).

Le freluquet de Montréal produit, réalise, joue, monte et sous-titre cette adaptation d'une pièce de Michel Marc Bouchard, récit d'un pédé citadin qui vient aux funérailles de son amant dans la ferme familiale où vivent la mère et le frère aîné du défunt. C'est une histoire d'imprégnation névrotique et de séquestration consentie dans un lourd climat de mensonges et d'homophobie que Dolan parvient à transformer en thriller atmosphérique.



LES TROIS SŒURS DU YUNNAN

de Wang Bing (2h 33).

Le grand cinéaste chinois, rétrospectivement à Beaubourg, décrit ici le quotidien d'un trio d'enfants quasi livrés à eux-mêmes dans un village à plus de 3 000 mètres d'altitude. Yingying, 10 ans, Zhen-zhen, 6 ans, et Fenfen, 4 ans, évoluent dans la boue et la brume, au milieu des cochons. Wang Bing est fasciné par l'aînée, qui, seule, brave le mauvais sort avec un héroïsme silencieux parfaitement bouleversant.



MÉTABOLISME

de Corneliu Porumboiu (1h 29).

Le cinéaste roumain, révélé en 2006 avec le désopilant *12h08 à l'est de Bucarest*, fomenté cette fois la fiction d'un tournage sans rien laisser deviner du film qui se tourne. Une manière de satire sociale où la société roumaine post-totalitaire n'apparaît jamais qu'estompée ou surcadree au fond du plan, avec pour personnage principal un réalisateur en voie d'évaporation qui hésite sur la conduite à tenir et déserte avec son actrice.

TICKETS D'ENTRÉE (SOURCE «ÉCRAN TOTAL»)

Film	Semaine	Ecrans	Entrées	Moyenne/copie	Cumul
Qu'est-ce qu'on a fait au bon dieu...	1	621	1150 076	1852	1150 076
Babysitting	1	350	380 715	1088	380 715
Rio 2	2	797	424 217	532	424 217
Tom à la ferme	1	80	40 568	507	40 568
Need for Speed	1	402	189 791	472	189 791

En 2009, Philippe de Chauveron coécrit avec son frère Marc la comédie *Neuilly sa mère !* l'histoire d'un beur de cité qui se retrouve à vivre au côté d'une famille de grands bourgeois des Hauts-de-Seine dans un hôtel particulier. C'est lui qui signe le

gros carton de la semaine de Pâque, *Qu'est-ce qu'on a fait au bon dieu pour mériter ça ?* Reposant sur la mécanique détraquée d'une famille bon teint composée uniquement de mariages mixtes (les gendres chinois, arabes et juif se liguent contre l'arrivée d'un

nouveau venu africain), la réciprocité déchaînée des racismes interminorités semble de nature à détendre l'atmosphère dans une France multiculturelle. Un come-back en fanfare pour Christian Clavier et l'ex-Nuls Chantal Lauby.



SUR LIBÉ.FR

Tchat avec Sophie Audier, réalisatrice du documentaire *les Chèvres de ma mère*, aujourd'hui à 17h30.



COUP DE SANG DE MONTEBOURG ET SAPIN CONTRE LES BANQUES

La finance appelée à faire preuve de civisme

Piqûres de rappel. Les ministres de l'Economie et des Finances, Arnaud Montebourg et Michel Sapin, ont appelé hier, lors d'une visite d'entreprise près de Lyon, les banques à être «plus civiques» et à se mettre «au service de l'économie réelle». «Le système bancaire s'est un peu trop détourné des petites entreprises, il doit s'intéresser davantage à l'économie de nos PME et

pas seulement aux marchés mondiaux, notre travail est de l'y ramener, à lâché Montebourg. Dans la finance, comme le cholestérol, il y a la bonne et la mauvaise. La mauvaise est spéculative, la bonne s'intéresse aux placements à long terme, fait crédit aux PME et soutient les chefs d'entreprise.» Sapin a, de son côté, joué les profs d'histoire. Et rap-

time d'une finance qui était seulement virtuelle, cette finance doit se remettre au service de l'économie réelle». Et d'ajouter : «Ceux qui se sont trompés et ont perdu des plumes mais ont su trouver l'Etat pour sauver le système financier et bancaire doivent se dire que c'est le moment de rendre la monnaie de la pièce et de prendre des risques avec des entreprises innovantes.»

1er

Présent dans le top 100 depuis plus d'un mois aux Etats-Unis, *Capital in the Twenty-First Century* (le *Capital au XXI^e siècle*), de l'économiste Thomas Piketty (chroniqueur à Libération) est en tête des ventes depuis hier sur le site Amazon.com. Il devance des livres grand public comme *Frozen* ou *Game of Thrones*...

«Pour les touristes, il faut qu'il y ait une ouverture [le dimanche], compensée bien sûr pour les salariés.»

Laurent Fabius ministre des Affaires étrangères, du Commerce extérieur et du Tourisme, hier, qui fait de l'ouverture dominicale des commerces un point essentiel à la relance du tourisme en France

L'HISTOIRE

FOOT ET TRAVAIL S'ADAPTENT EN ALLEMAGNE

Travailler plus tard pour regarder plus de matchs. A quelques semaines de la Coupe du monde de foot, deux syndicats allemands, inquiets du sort des supporters, ont demandé hier, dans le journal *Bild*, une adaptation des horaires de travail pour permettre aux salariés de regarder les matchs disputés vers 22 heures, voire minuit, heure allemande. Une requête plutôt bien accueillie par le patronat qui pourrait envisager, comme le suggère la dirigeante de la Fédération des jeunes entrepreneurs, de démarrer plus tard les horaires de travail les lendemains de matchs.



A Brooklyn (New York), en 2009. PHOTO PATRICE TERRAZ. SIGNATURES

Menacé, Airbnb fait le ménage à New York

TOURISME Sous la pression de l'Etat, le site de location entre particuliers supprime 2 000 annonces.

Le site de location Airbnb prend les devants face aux menaces de l'Etat de New York. Le spécialiste de la location en ligne d'appartements entre particuliers a retiré autour de 2 000 annonces de sa plateforme d'échange. Airbnb prétend que ce ménage vise à écarter les logements qui ne correspondent pas aux normes de convivialité dont se rengorge la start-up. En réalité, c'est une requête de l'Attorney General de New York, Eric Schneiderman, parti en guerre contre les locations et sous-locations illégales, qui motive le nettoyage des fichiers. **Interdit.** Selon le *New York Post*, le procureur devait déposer hier une demande pour obtenir l'identité des loueurs auprès des tribunaux new-yorkais. Presque les deux tiers des 19 500 appartements proposés sur le site,

le sont en violation de la loi, selon l'analyse des autorités de l'Etat. Il s'agit d'appartements loués dans leur intégralité, ce qui est interdit. La loi impose, en effet, la présence du résident permanent pour les locations de moins de trente jours. Autre découverte des enquêteurs : plus de 200 offres seraient le fait de cinq «hôtes» seulement, ce qui suggère que des tiers en ont fait un business pour le compte de leurs propriétaires. La sous-location illégale devient une menace pour Airbnb sous toutes les latitudes, en particulier dans les lieux touristiques où l'affluence fait flamber les prix. Sur la déclinaison de son site pour la France, Airbnb prend soin de dégager sa responsabilité sur les hôtes qui s'inscrivent sur sa plateforme et les met en garde : «Merci de lire soigneusement ces

conditions d'utilisation [lesquelles s'étirent sur 53 pages, ndlr]. Les hôtes doivent notamment comprendre comment les lois s'appliquent dans leur ville.»

Vide. A Paris, la mairie est partie en guerre contre la multiplication de locations de meublés, qui soustrairaient 20 000 logements au marché locatif du logement vide. La location longue durée de la résidence principale est interdite, mais Paris l'autorise occasionnellement, dans la limite des vacances de l'occupant résident. C'est ce créneau que vise Airbnb sans pour autant exercer de contrôle. Créée en 2008 par trois jeunes américains, la start-up vient de lever 475 millions de dollars (344 millions d'euros). Et rejoint le cercle des valorisations à 10 milliards de dollars.

CATHERINE MAUSSION



BOURSE DE PARIS / CAC40
+1,18 % / 4 484,21 PTS

Transaction: 3 145 153 316€ +19,10%

Les 3 plus fortes

ALSTOM
RENAULT
MICHELIN

Les 3 plus basses

PUBLICIS GROUPE
DANONE
EDF

BOURSES DU MONDE

New York Dow Jones	16 543,65	+0,57 %
New York Nasdaq	4 161,40	+0,97 %
Londres Footsie 100	6 681,76	+0,85 %
Tokyo Nikkei	14 388,77	-0,85 %

EN HAUT DE LA PILE

Par FLORENT LATRIVE

Les discours de Roosevelt, antidépresseur vintage

Bonne idée que ce petit recueil de discours du président américain Franklin Delano Roosevelt pendant la Grande Dépression (1932-1938), publié alors que l'Europe et la France ne se sortent toujours pas de ce que l'on appelle parfois la «grande récession» depuis l'effondrement de 2008. Rôle de l'Etat, pouvoir de la finance et poids de la dette : on y retrouve tous les thèmes d'aujourd'hui, en version vintage.

Là où François Hollande avait fait vibrer les électeurs de gauche lors du discours du Bourget en faisant résonner «mon véritable adversaire, c'est la finance» avant de replier les gaules vers l'austérité et la politique de l'offre, c'est le parcours inverse que fait Roosevelt. Pendant sa campagne de 1932, il bat les estrades dans une Amérique ravagée par la crise de 29. Chômage massif, misère dans les campagnes, industrie en berne. Mais lui plaide l'équilibre budgétaire et se montre, dans ses premiers discours, sans rupture nette avec les thèmes de l'autorégulation des marchés. C'est tout juste s'il proclame, en 1932 à San Francisco, que «l'ère du gouvernement éclairé est venue».

A peine élu, il fera son grand discours du New Deal, «projet politique révolutionnaire», selon le commentaire de Christian Chavagneux, qui a sélectionné ces textes. Révolutionnaire car de causeries radiophoniques – un média qu'affectionnait Roosevelt – en discours de campagne se dessine une conception de l'Etat radicalement neuve pour l'époque. Où existe la responsabilité collective en-

vers les pauvres – Roosevelt va créer la sécurité sociale. Où l'Etat, pour parer à «l'urgence absolue de remettre les gens au travail», peut se permettre des «recrutements directs de fonctionnaires, avec les mêmes méthodes que si nous étions dans l'urgence d'une guerre». Où l'impôt vise autant à doter l'Etat de moyens qu'à rééquilibrer les différences de fortune : à la fin de ses douze ans de mandat, Roosevelt laissera un taux supérieur de l'impôt sur le revenu à plus de 90%.

Cette politique, à hauteur de l'histoire, a suscité l'opposition violentissime du patronat et des lobbys. Le ton de Roosevelt s'est durci en réponse. «Nous savons maintenant qu'il est tout aussi dangereux d'être gouverné par les puissances de l'argent que par le crime organisé», déclarait-il à New York en 1936, en campagne pour sa réélection. Violence du dénigrement de sa politique visant à redonner l'Etat au peuple contre l'oligarchie, avant que le monde ne bascule dans la violence de la guerre. Période où Roosevelt saura à la fois allier le souffle du verbe à la force des décisions. ♦



«Comment j'ai vaincu la crise», de Franklin D. Roosevelt, textes présentés par Christian Chavagneux, éd. Les Petits Matins - Alternatives économiques, 104 pp., 5€.

Joakim Noah tient le haut du pivot

Au terme d'une progression fulgurante, le joueur a été désigné meilleur défenseur de la NBA.



Joakim Noah, 29 ans, 2m11 et trois nationalités, ici en novembre face aux Pistons de Detroit. PHOTO CARLOS OSORIO, AP

Par **WILLY LE DEVIN**

C'est au moment où Joakim Noah atteint le sommet de son sport que celui qui lui a (presque) tout appris décède. Lundi, le charismatique pivot des Chicago Bulls a écrasé l'élection du meilleur défenseur de la NBA, en recueillant 555 points sur les 1125 possibles. A 29 ans, il est le premier Français (enfin Américano-Suëdo-Français) à inscrire son nom au palmarès de cette haute distinction décernée par les journalistes spécialisés. Samedi, Tyrone Green, le premier entraîneur de Noah, celui de l'adolescence new-yorkaise, le «deuxième papa», à qui le fils de Yannick avait dédié sa draft par un «je vous aime à en mourir», s'en est allé, à 63 ans. Seul jour sombre d'une saison jouée à un niveau stratosphérique.

CAMÉLÉON. Qui aurait cru il y a sept ans que ce post-adolescent frêle et maladroit, chevelu et complètement barré, allait devenir l'in-

térieur ultime ? Personne, si ce n'est le dernier des barjes. On entendait alors les pires quolibets au sujet de Joakim Noah : «*Ingérable*», «*immature*», «*indigent technique*». Sans compter son goût non dissimulé pour la cigarette qui fait rire, ce qui lui valut quelques démêlés avec la maréchaussée yankee, du temps où il était à l'université de Floride.

Oui, mais Joakim Noah est un caméléon dont le moteur est un mental atomique. «*Ce*

PROFIL *joueur veut tellement gagner qu'il s'élève en permanence.*

Il crève systématiquement le plafond de verre auquel on croit qu'il va se heurter. Ça le rend bluffant et singulier. Je n'ai jamais vu, je crois, une force pareille», disait de lui le sélectionneur de l'équipe de France, Vincent Collet, lors de l'Euro 2011 en Lituanie.

Lors de ses débuts dans la ligue nord-américaine, Joakim Noah était un intérieur cantonné exclusivement aux tâches défensives. Sa mobilité, pour un joueur de 2m11, ces fameux «7 pieds» dont les fran-

chises raffolent, faisait de lui un as du contre et du rebond. Toutefois, son poids plume posait problème au poste bas, face à des pivots plus râblés et plus puissants. Acte 1 de la métamorphose, donc : de la fonte, de la fonte et encore de la fonte. Dix kilos plus tard, les biceps ont gonflé – on voit désormais les veines (!) –, les épaules se sont étoffées, et Joakim Noah est devenu un solide point de fixation, ce qui lui permet de manœuvrer dos au panier.

L'acte 2 fut plus long à venir, mais Noah partait de si loin... Les spécialistes du tir des Bulls se sont échinés des séances entières à changer sa gestuelle de shoot. Il faut dire qu'avec Shawn Marion, l'ailier fort des Dallas Mavericks, Noah possédait la mécanique de tir la plus alambiquée de toute la NBA. Esthétiquement, c'était carrément hideux : ses coudes s'écartaient tellement qu'il finissait par balancer une vieille chaussette en direction du cercle. Son pourcentage au shoot sur la saison régulière, 47,5%, tient donc d'un lourd labeur. Aujourd'hui, il n'est pas

rare que Noah aille naviguer dans de nouvelles eaux. A mi-distance, voire en tête de raquette, il est capable de scorer, ce qui étend la menace pour l'adversaire.

Enfin, l'acte 3, peut-être le plus inattendu, est celui de la maturité. Depuis deux saisons, Chicago est privé de son *franchise player*, le meneur Derrick Rose, gravement blessé. En janvier, l'autre scoreur des Bulls, l'ailier anglo-soudanais Luol Deng, a fui à Cleveland, laissant Noah seul au monde. Outre le volet leadership qu'on lui connaissait déjà, le Français s'est emparé de façon surprenante de... l'organisation du jeu des Bulls.

ATYPIQUE. Avec 5,5 passes décisives par match, le pivot dévoile des qualités de vision insoupçonnées. Au point que son entraîneur, le tacticien Tom Thibodeau, le charge de mettre en musique la partition des Bulls. «*Noah est avec Kevin Durant et LeBron James le joueur qui impacte le plus le jeu de son équipe. Il m'apparaît totalement légitime qu'il figure dans la sélection au titre de*

REPÈRES

Les play-offs NBA ont débuté ce week-end. Au premier tour, Chicago est opposé aux Wizards de Washington d'un autre pivot français, Kevin Séraphin. Si les Bulls devraient logiquement se qualifier, ils ne partent pas favoris dans la conférence Est, où Miami et Indiana semblent plusieurs tons au dessus. Dans la conférence Ouest, les Spurs de Tony Parker et Oklahoma City sont archifavoris.

4

C'est le nombre de «triple-double» réalisés par Noah cette saison avec les Chicago Bulls (au moins 10 points, 10 rebonds et 10 passes sur un match).

«Même si la NBA était le rêve de Joakim, je ne pensais pas qu'il pouvait y arriver. On le disait trop frêle. [...] Il nous a impressionnés.»

Yannick Noah
dans le *Chicago Tribune*

MVP [«most valuable player», ndlr] de la saison régulière», s'enthousiasmait cette semaine Charles Barkley, commentateur délégué d'ESPN et ex-star de la NBA. La ligne de stats de Noah dresse, en effet, le portrait-robot d'un joueur multidimensionnel : 12,6 points, 11,3 rebonds, 5,5 passes, 1,5 contre et 1,4 interception. Et rappelle celle de l'immense pivot serbe des Lakers des années 90, Vlade Divac.

Une telle aura aiguise les appétits du côté de la Fédération française de basket, où l'on ne se résout pas à laisser filer la bête. Certains aimeraient profiter à nouveau de la force de frappe de ce pivot atypique, d'autant plus que la Coupe du monde se profile à la fin de l'été en Espagne. Mais Noah déclinera. Il se peut que le public français, vachard, lui fasse payer une fois de plus ses atermoiements. Pas assez cocorico, le gaillard. Mais c'est oublier ces données : il a grandi aux Etats-Unis, dont il a la culture et les codes, il s'y sent mieux qu'en Europe. Et cet homme ne fait jamais allégeance à quoi ou qui que ce soit. ♦

ABONNEZ-VOUS

à l'offre INTÉGRALE

Libération



Chaque jour

le quotidien, livré chez vous avant 7h30 par porteur spécial* du lundi au vendredi

Chaque samedi

le «quotidien magazine» 64 pages d'information, de réflexion, de découverte et de plaisir.



24h/24 et 7j/7

tous les services et contenus numériques en accès libre



Les appli iPhone & iPad

(compatibles Android) Libé en format numérique + de nombreux contenus enrichis (vidéo, galerie photo, info en temps réel)



Chaque mois

Next, le mensuel Cinéma, musique, mode, arts, design & archi...

SANS
ENGAGEMENT
DE DURÉE= 23€ par mois*
au lieu de 48€

Abonnez-vous



À découper et renvoyer sous enveloppe affranchie à Libération, service abonnement, 11 rue Béranger, 75003 Paris. Offre réservée aux particuliers, si vous souhaitez vous abonner en tant qu'entreprise merci de nous contacter.

Oui, je m'abonne à l'offre intégrale Libération. Mon abonnement intégral comprend la livraison de Libération chaque jour par porteur** + tous les suppléments + l'accès permanent aux services numériques payants de Libération.fr + le journal complet sur iPhone et iPad (formule « web première » incluse).

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Téléphone _____ E-mail _____ @ _____

☐ Règlement par carte bancaire. Je serais prélevé de 23€ par mois (au lieu de 48€, prix au numéro). Je ne m'engage sur aucune durée, je peux stopper mon service à tout moment.Carte bancaire N° _____
Expire le _____ mois _____ année _____ Cryptogramme _____ Date _____

Signature obligatoire :

AP0035

☐ Règlement par chèque. Je paye en une seule fois par chèque de 276€ pour un an d'abonnement (au lieu de 586,20€, prix au numéro).Vous pouvez aussi vous abonner très simplement sur : <http://abo.liberation.fr>* Tarif garanti la première année d'abonnement. ** Cette offre est valable jusqu'au 31/12/2014 exclusivement pour un nouvel abonnement en France métropolitaine. La livraison du quotidien est assurée par porteur avant 7h30 dans plus de 500 villes, les autres communes sont livrées par voie postale. Les informations recueillies sont destinées au service de votre abonnement et, le cas échéant, à certaines publications partenaires. Si vous ne souhaitez pas recevoir de propositions de ces publications cochez cette case ☐

Conception : Octuorconseil

ENTRE
NOUSentrenous-libe@amaurymedias.fr
Contact: Tél: 01 40 10 51 66JOUR
DE FÊTE

Si mon aïe, mon printemps, ct Toi, un automne, oui, envoi... Amoureuse, suis heureuse... ton hirondelle.

Frédo mon Crapo, pour ce grand jour, au grand jour des vers en forme d'anniversaire. Je t'aime

MESSAGES
PERSONNELS

De vivre ma tête et mon cœur se sont arrêtés. Pour que tu aies une vie heureuse je m'efface. Mon Amour, je t'Aime pour toujours. 17-04

Quelque part, en mai, un jardin, la terrasse d'un café... hier en septembre, ici ou là-bas... dis-moi... A.

Svetlana, c'est bien connu que la route de la soie passe par Petra. Tu dis oui ? Z

REPERTOIRE

repertoire-libe@amaurymedias.fr Contact: Tél: 01 40 10 51 66

TRANSPORTS
AMOUREUX

Devant ce théâtre, ou Othello mourait, c'était nuit noire, vous repreniez votre vélo... par sms au 06 37 22 16 52.

A VOTRE SERVICE

DIVERS RÉPERTOIRE

Disquaire sérieux
achète 33 T & 45 T
moyenne et grande
quantité
+ Platinos vinyles
Réponse assurée
06 08 78 13 60

LIVRES - REVUES

LIBRAIRE ACHÈTE :
Livres modernes,
anciens, Bibliothèques,
service de presse.
me contacter :
06 40 15 33 23

CARNET DE DÉCORATION

ANTIQUITÉS/BROCANTES

Achète
tableaux
anciensXIX^e et Moderne
avant 1960

Tous sujets, école de Barbizon, orientaliste, vue de Venise, marine, chasse, peintures de genre, peintres français & étrangers (russe, grec, américains...), ancien atelier de peintre décédé, bronzes...

Estimation gratuite

EXPERT MEMBRE DE LA CECOA
V.MARILLIER@WANADOO.FR
06 07 03 23 16

IMMOBILIER

immo-libe@amaurymedias.fr Contact: Tél: 01 40 10 51 66

RECHERCHE

JF, employée, cherche location appartement dans Paris. Surface : minimum 20m². Budget : maximum 800 euros. Me contacter : charlotte.reguis@gmail.comPour vos annonces
immobilières dansProfessionnels,
contactez-nous
au 01 40 10 52 70,
Particuliers
au 01 40 10 51 66
immo-libe@amaurymedias.fr

2 PIÈCES

2 PIÈCES Paris 20^e,
M^{re} Saint Fargeau
et Télégraphe,
vue imprenable Square
de Belleville, dans cité
d'ateliers d'artistes arborée
et fleurie, 2 pièces 39m²
refait à neuf en totalité
par architecte en 2014. 2^{ème}
étage, clair et calme,
matériaux nobles. Entrée,
séjour, cuisine équipée,
chambre, salle d'eau WC,
dressing. Gardien.
Prix : 329 000 €
Tél : 01 43 29 51 21La reproduction
de nos petites annonces
est interdite

PROVINCE

POSS. PAIEMENT A TERME
AVEC APPORT
Belle maison de pierre
avec confort sur 400 m²
DPE F
Prix : 80 000 €
TRANSAXIA BOURGES
02 48 23 09 33
www.transaxia.fr
DOCUMENTATION
GRATUITE

FORMATION

mouamrane@amaurymedias.fr Contact: Tél: 01 41 04 97 68

emi
Construire votre parcours de formationLa coopérative de formation
aux nouveaux métiers de l'informationRentrée 2014
Journalisme
Communication
Multimédia
Photo
Vidéo
Graphisme
Édition7, rue des Petites Écuries Paris 10^e
01 53 24 68 68 - www.emi-cfd.comemi
Construire votre parcours de formationPortes Ouvertes
Lundi 28 avril
de 18 h 30 à 20 h 30Comment financer
votre projet
de formation ?Découvrez les dispositifs salariés,
demandeurs d'emplois (CIF, DIF,
plans formation, pigistes
et auteurs, financements
régionaux, CSP...)7, rue des Petites Écuries Paris 10^e
01 53 24 68 68 - www.emi-cfd.comemi
Construire votre parcours de formationLundi 28 avril
à 18 h 30Portes
OuvertesVenez rencontrer nos formateurs
et vous renseigner sur toute l'offre
de formation aux nouveaux métiers
de l'information.7, rue des Petites Écuries Paris 10^e
01 53 24 68 68 - www.emi-cfd.com



LIBÉRATION
www.libération.fr
11, rue Béranger 75154 Paris
cédex 05
Tél.: 01 42 76 17 89
Edité par la SARL
Libération
SARL au capital
de 8 726 182 €
11, rue Béranger,
75003 Paris
RCS Paris : 382 028 199
Durée : 50 ans
à compter
du 3 juin 1991.
Associée unique
SA Investissements Presse
au capital de 18 098 355 €.

Directoire
François Moulais
Gérant
François Moulais
Directeur de la publication
François Moulais
Directeur de la rédaction
Fabrice Rousselot
**Directeurs adjoints
de la rédaction**

Stéphanie Aubert
Eric Decouty
François Sargent
Alexandra Schwartzbrod

**Directrice adjointe
de la rédaction,
chargée des N° spéciaux**
Béatrice Vallaeys
Rédacteurs en chef
Christophe Boulard (tech)
Olivier Costemalle
Gérard Lefort
F. Marie Santucci (Next)
Directeurs artistiques
Alain Blaise
Martin Le Chevallier
**Rédacteurs en chef
adjoints**
Bayon (culture)
Michel Becquembois (édition)
Jacky Durand (société)
Matthieu Ecoiffier
(politique)
Jean-Christophe Féraud
(éco-futur)
Elisabeth Franck-Dumas
(culture)
Florent Latrive (éditions
électroniques)
Luc Peillon (économie)

Mina Rouabah (photo)
Marc Semo (monde)
Richard Poirat
(éditions électroniques)
Sibylle Vincendon et
Fabrice Drouzy (spéciaux)
Fabrice Tassel (société)
Gérard Thomas (monde)

**Directeur administratif
et financier**
Chloé Nicolas
**Directrice de la
communication**
Elisabeth Laborde
Directeur commercial
Philippe Vergnaud
diffusion@liberation.fr
**Directeur du
développement**
Pierre Hivernat

ABONNEMENTS
Marie-Pierre Lamotte
03 44 62 52 08
sceaob@liberation.fr
abonnements.libération.fr
Tarif abonnement 1 an
France métropolitaine : 371€.

PUBLICITÉ
Directeur général de

Libération Médias
Jean-Michel Lopes
Tél.: 01 44 78 30 18
Libération Medias, 11, rue
Béranger, 75003 Paris.
Tél.: 01 44 78 30 67

Amaury médias
25, avenue Michelet
93405 Saint-Ouen Cedex
Tél. 01 40 10 53 04
hpiat@manchettepub.fr
Petites annonces.Carnet.

IMPRESSION
Cila (Héric), Cimp
(Escalquens), Midi-print
(Gallargues), Nancy Print
(Nancy), POP (La Courmeuve)

Imprimé en France
Tirage du 22/04/14:
126 103 exemplaires.
Membre OJD.
Diffusion Contrôlée.
CPPP: 115C80064.
ISSN 0335-7795.
La responsabilité du
journal ne saurait être
engagée en cas de non-
restitution de documents.
Pour joindre un journaliste
par mail : initiale du
prénom.nom@liberation.fr

■ SUDOKU 2415 SUPÉRIEUR

4							1
	9		8		2		
		2	4		6	5	7
	7	9	1				
				4			5
			8		7		
	8	1			9		2
		5				4	
9	4		5		3		

SUDOKU 2414

6	7	2	3	5	1	4	9	8
9	1	8	4	7	9	2	6	5
5	9	4	2	8	6	7	1	3
8	4	3	5	9	7	1	2	6
1	5	7	6	2	4	8	3	9
9	2	6	1	3	8	5	4	7
2	8	5	9	4	3	6	7	1
7	6	9	8	1	2	3	5	4
4	3	1	7	6	5	9	8	2

MOT CARRÉ 2414

U	A	R	C	O	M	H	A
O	G	A	M	H	U	S	C
S	U	M	H	A	C	Q	O
G	O	A	E	U	C	H	M
M	H	C	O	S	A	U	E
A	M	H	C	E	G	O	U
H	G	O	A	U	E	C	M
E	C	U	O	G	M	S	A

■ MOT CARRÉ 2415

N				I			S	G
	R				U	I		B
			S		R			U
U		N		E				
G			U			A		E
		I	B	R	A	U		
		A			G	S		
	G					N	I	
	E	N						A

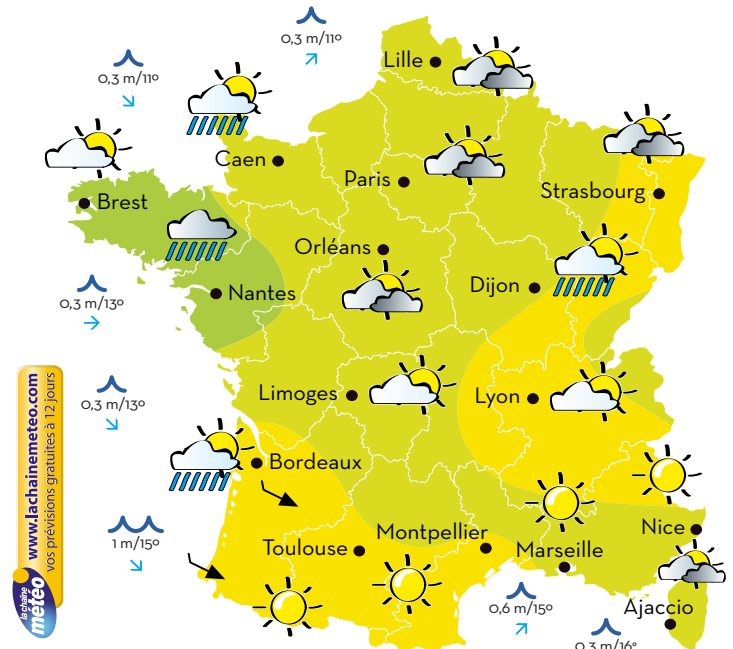
--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

■ Actions de graver.

MERCREDI 23

LE MATIN Dégradation pluvieuse par la Bretagne et averses résiduelles dans le centre-est et le nord-est. Temps plus calme ailleurs. Ciel plus ensoleillé autour du golfe de Lion.

L'APRÈS-MIDI Les averses reprennent dans l'est. Au nord-ouest aussi les pluies du matin laissent place à des averses, avec un risque orageux. Temps plus sec ailleurs avec nuages et éclaircies.



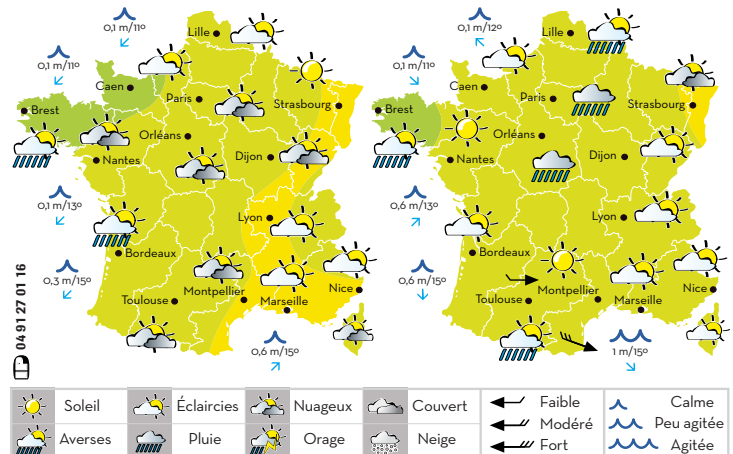
FRANCE	MIN/MAX	FRANCE	MIN/MAX	SÉLECTION	MIN/MAX
Lille	8/18	Dijon	10/20	Alger	12/19
Caen	6/16	Lyon	10/22	Bruxelles	9/18
Brest	10/15	Bordeaux	7/24	Jérusalem	14/32
Nantes	6/14	Ajaccio	12/20	Londres	8/18
Paris	8/20	Toulouse	10/23	Berlin	12/22
Nice	13/19	Montpellier	10/24	Madrid	7/19
Strasbourg	11/22	Marseille	13/20	New York	3/13

JEUDI 24

Le temps se dégrade dans le Sud-Ouest alors qu'une faible instabilité se maintient dans le Nord-Est. Les températures restent au-dessus des moyennes de saison.

VENDREDI 25

Pluies et averses orageuses fréquentes du sud-ouest au nord-est jusqu'en Méditerranée avec de la neige sur les Alpes vers 1500 m. Plus calme ailleurs.



Soleil	Éclaircies	Nuageux	Couvert	Faible	Calme
Averses	Pluie	Orage	Neige	Modéré	Peu agitée
				Fort	Agitée

-10°/0°	1°/5°	6°/10°	11°/15°	16°/20°	21°/25°	26°/30°	31°/35°	36°/40°
---------	-------	--------	---------	---------	---------	---------	---------	---------



**BIOGRAPHIE,
ENTRETIENS,
ARTICLES
INTROUVABLES**

DANS LE MIROIR DU JOURNAL

À DÉCOUVRIR DANS LA BIBLIOTHÈQUE NUMÉRIQUE DE LIBÉRATION.FR

Ce projet a reçu le soutien du Fonds Google AIPG pour l'Innovation Numérique de la Presse

REGARDS DE MARCHANDS DE PRESSE (2)

PATRICE, KIOSQUIER RUE DE CRIMÉE, XIX^E ARRONDISSEMENT DE PARIS:

«Mettez plus de pages Sport»

La crise de *Libération*, c'est, au-delà de ses spécificités, aussi la crise de la presse en général. Pour tous les titres, les ventes en kiosques dégringolent, alors que longtemps, celles-ci ont représenté la principale source de revenus des journaux. Du coup, cette crise affecte aussi celles et ceux qui, à l'autre bout de la chaîne, vendent les titres: kiosquiers, maisons de la presse... Les salariés de *Libération* sont allés leur demander de raconter leur métier, leurs difficultés, leur vision de la crise de la presse et de celle de *Libé*. Aujourd'hui, Patrice, kiosquier rue de Crimée, dans le XIX^e arrondissement de Paris.

Recueilli par **LES SALARIÉS DE «LIBÉRATION»**

«Ici, je vends surtout le *Parisien* et l'*Equipe*. Ensuite, le *Figaro*, *Libé*. Enfin, plus de *Libé* que de *Figaro*: ici c'est un quartier populaire, le *Figaro* c'est pour les gens un peu bourgeois. En presse magazine, je vends toutes ces cochonneries, les people, les féminins, ça, ça marche bien. Avant j'avais une boutique de presse à Porte Dorée. Je l'ai vendue et je suis devenu kiosquier en 1993, rue de Crimée.

PLUS SOUPLE. «Je trouve que le *Libé* du week-end coûte cher. D'ailleurs je le vends moins qu'en semaine, à cause du prix. C'est encore pire quand il y a Next ! Moi, ce qui m'intéresse, c'est l'actualité. Je ne m'y retrouve pas quand ça ressemble trop à un magazine. J'ai une vingtaine d'acheteurs réguliers

de *Libé* à mon kiosque. La crise de la presse, c'est une question de génération. Moi, j'ai trois gosses, ils ne lisent pas du tout. A l'école, on ne leur apprend pas trop à lire des livres ou des journaux. Les gens se tournent vers Internet pour suivre l'actualité. Jamais je ne lirai un journal sur

Internet, ou un livre sur tablette ! Ça ne m'intéresse pas du tout. Le papier, c'est plus souple, plus pratique. Vous le lisez, vous le posez, vous le rangez, vous le rouvrez... Et ça fait moins mal aux yeux.

«*Libé* est en situation difficile depuis longtemps. Je ne sais pas comment vous pourriez vous en sortir. Peut-être en mettant plus de pages Sport ? Les gens sont intéressés par le sport. Je vous

demande pas non plus de mettre du tiercé, c'est pas le genre de *Libé* ! Mais peut-être plus d'articles de fond.

«FOUILLIS». «Pour *Libération*, le service n'est pas adapté. Aujourd'hui, j'en ai reçu 13, ils sont déjà tous partis. Du coup,

j'oriente les lecteurs vers le kiosque un peu plus bas. Et le réassort marche très mal. Les volumes qu'on nous envoie

ne sont pas les mêmes en période scolaire qu'en période normale, ce n'est pas bien réglé. Presstalis [qui pilote la distribution des journaux, ndlr], c'est le fouillis complet ! Tous les ans mon chiffre d'affaires baisse un peu, de 5 ou 6 % à peu près. M'enfin dans cinq mois, je suis à la retraite.»

Libération
NOUS SOMMES UN JOURNAL

PATRICK DRAHI
VA-T-IL INVESTIR
DANS «LIBÉRATION» ?

Le bruit a commencé à courir sur les téléphones portables des salariés de *Libération* dès lundi: Patrick Drahi, le patron du groupe Altice qui détient Numericable et va racheter SFR pour 13,5 milliards d'euros, pourrait investir dans *Libération*. Contacté par un élu du personnel, le représentant de l'actionnaire Bruno Ledoux et président du directoire du journal, François Moulias, se fait prudent: «Vos sources extrapolent un peu. Nous avons des discussions.»

Selon l'AFP, qui cite des «sources concordantes», Bruno Ledoux se serait «mis en contact» avec Patrick Drahi. Interrogé par l'AFP, l'entourage du «millionnaire franco-israélien» indique: «Patrick Drahi a été sollicité pour *Libération* comme d'autres investisseurs potentiels, mais il a d'autres priorités pour l'instant.» Réponse, peut-être, vendredi. Ce jour-là, le tribunal de commerce doit en effet se prononcer sur le plan de financement de Bruno Ledoux: il s'est engagé à apporter 18 millions d'euros au capital de *Libération*, dont 4 millions ont été déposés sur un compte placé sous séquestre. Cette somme ne sera versée à *Libé* que si Bruno Ledoux prouve au tribunal qu'il est en mesure de débloquer les 14 millions en mai. L'ensemble de l'opération doit être validé par le tribunal à l'issue de l'audience de vendredi.



SUR LES INTERNETS

- Twitter @nousjournal
- Facebook facebook.com/noussommesunjournal
- Tumblr noussommesunjournal.tumblr.com
- Mail noussommesunjournal@gmail.com

NOUS SOMMES
DES PHOTOGRAPHESPar **THIERRY PASQUET**

C'était le 10 mars 1989, la photo de une de *Libération* représentait un tracteur rutilant et trois hommes costumés devisant en arrière-plan. La légende interrogeait: «Y a-t-il encore un paysan au Salon de l'agriculture ?» Cette même année, avec la chute du Mur, le monde a basculé. En écho aujourd'hui, y aura-t-il encore des journalistes à *Libération* ? Première commande, première publication, pour un jeune photographe, une confiance accordée, une grande fierté et un espace de liberté qui ne se démentira pas.

Artistes ou la peur de faire peur

Par **MICHEL SIMONOT**
Ecrivain et sociologue

La montée de la droite dure et de l'extrême droite aux dernières élections municipales se traduit, déjà, par des intentions de retraits de subventions, des projets de suppressions d'événements culturels, des menaces de censure. Ces actes et intentions sont graves et inacceptables, mais ne sont ni nouveaux ni surprenants tant ils sont cohérents avec les courants politiques en question. Mais une menace sérieuse, inquiétante, risque de provenir de régions, de municipalités «de gauche» et va réclamer toute notre vigilance. Une tendance que l'on a déjà ressentie bien avant les élections et qui pourrait se généraliser : «la peur de faire peur».

Cela fait maintenant deux décennies que l'on assiste à une inflexion des politiques culturelles publiques. Dans la période précédente, elles considéraient l'art comme une production de biens symboliques nécessaires à la société en général et l'art devait être «démocratisé» (quel que soit le sens que l'on ait donné à ce mot). La subvention, alors, accompagnait et encourageait une certaine (et relative) autonomie des artistes et de leurs démarches créatrices, liée à une responsabilité à l'égard des popula-

tions. Aujourd'hui, à l'inverse, la politique publique tend à faire dépendre la valeur de l'art et de l'artiste, de son efficacité immédiate éducative, sociale, politique, économique, touristique. On accorde de moins en moins d'intérêt à une proposition artistique et de plus en plus à sa capacité à remplir instantanément des salles, à «intégrer» des populations «à problème», etc. Du coup, la subvention, qui correspondait à l'attribution d'une «mission d'intérêt général», se transforme en «appels d'offres», en «commandes» au sens restreint du terme.

Ceci est d'autant plus efficace que les moyens financiers baissent dramatiquement : les équipes artistiques, culturelles sont contraintes, pour survivre, de multiplier les réponses aux appels d'offres des collectivités afin de tenter d'obtenir, par le cumul de «commandes», un minimum de moyens de survie. Du coup, leur temps d'activité artistique et culturelle devient second par rapport à celui consacré à la chasse aux subventions, de plus en plus fragmentées. La recherche de moyens de survie devient, par contrainte, l'objectif principal de plus en plus d'acteurs de la vie artistique et culturelle.

Autrement dit, nous sommes parvenus

à un moment où ces derniers ont de moins en moins la maîtrise de leurs démarches, sauf à renoncer à l'aide publique. Par ailleurs, la pression des collectivités publiques au remplissage instantané des salles a, d'ores et déjà, fragilisé les recherches, les explorations artistiques – c'est-à-dire la création – perçues comme non immédiatement accessibles, donc «condescendantes» et de plus en plus souvent accusées «d'élitisme». Seules certaines propositions «provocantes» peuvent être admises, pourvu qu'elles attirent

groupes sociaux. L'art sera enjolivement. La culture sera communion. Comme me l'écrivait un ami, responsable d'un organisme culturel dans une ville touchée par la crise : l'art, la culture, c'est aussi rendre la vie supportable à ceux qui souffrent, vivent mal. Oui, c'est important, vital : empêcher que le malheur ne submerge, ne paralyse. Mais rendre «supportable», n'est pas équivalent à rendre «acceptable». C'est quand les deux se confondent, dans le sérieux ou dans la fête, que s'insinue la soumission à l'ordre établi.

Insidieusement. Comme les politiques culturelles à venir vont s'y employer trop souvent. Par peur de faire peur. Dans le cadre des politiques publiques, les

On assigne aux artistes culturels une mission prioritaire d'efficacité sociale. L'attribution de subventions correspond à des sortes «d'appels d'offres» plus qu'à un soutien de démarches culturelles.

un public pour le frisson sans lendemain qu'elles promettent. Cette tendance lourde (qui a heureusement ses exceptions, bien entendu) a créé une situation de dépendance artistique et culturelle à l'égard des attentes politiques. Dans ce contexte, l'inflexion à venir va pouvoir facilement s'imposer. Si, dans l'objectif de remplir les salles, il est exigé de «répondre aux attentes de publics», il va falloir, maintenant, éviter de créer un climat de défiance, écarter tout sentiment que le «peuple» serait méprisé par des artistes et intellectuels surplombants, c'est-à-dire méprisants. Il va falloir produire des œuvres, mettre en œuvre des démarches, organiser des événements fédérateurs, consensuels. Il va falloir célébrer «l'être ensemble», dans une vaste entreprise de moralisation de l'art et de la culture. Le «populaire» devient une catégorie morale, sans vision sociale ou politique.

Le glissement d'une conception de l'activité créatrice, artistique et intellectuelle, ouvrant les voies de représentation, de conception du monde incertaines, inconnues, tâtonnantes, vers une conception de rentabilité politique (avant même d'être économique) est en voie d'achèvement.

L'art, la culture devront célébrer un commun qui évite de mettre en travail les représentations de chaque citoyen, des groupes sociaux car cela pourrait produire de la différenciation entre individus, groupes, collectifs. Il va falloir éviter de créer des débats, de la confrontation par crainte d'engendrer du conflit, par crainte que les démunis se sentent dominés par d'autres, et de donner, ainsi, du grain à moudre au Front national. L'art et la culture sont, ainsi, assimilés à une arme de domination par nature : un raisonnement populiste.

Le commun comme célébration de lui-même ne sera, donc, ni social ni politique. L'art et la pensée devront être rassembleurs et s'opposeront à l'autonomisation, donc à la responsabilisation émancipatrice des individus comme des

élus de gauche (voire, plus largement, démocrates et républicains) sont face à une lourde responsabilité. Il leur faut affirmer que, c'est dans la démarche artistique, dans la création, qu'un artiste puise sa richesse, donc, sa légitimité. Et non l'inverse, comme c'est le cas aujourd'hui. Il n'y a pas d'artistes sans art.

Il faut penser l'art et sa production (la création) dans un projet de société et non comme des pratiques localisées et circonstanciées variant au gré des enjeux. Il faut passer d'une vision d'une activité utilitaire à celle d'une production symbolique utile pour et dans la société. Il faut penser l'art, dans la culture, comme une activité où chaque être humain, c'est-à-dire social, peut mettre à distance, mettre en question, soumettre à la question les règles, formes, normes afin d'explorer ses propres représentations du monde, et les confronter. Proposer l'art comme outil de mise à l'épreuve de l'ordre du monde, donc comme outil d'émancipation, d'autonomie, de responsabilité individuelle et collective. Un domaine et une démarche démocratiques.

Si ce renversement n'est pas opéré dans les politiques publiques, ceux-là même qui ont pensé le travail de l'art comme déformatage, le retourneront en formatage, et ceux qui l'ont pensé comme émancipation, le retourneront en asservissement. La peur de faire peur en sera le premier pas. Et, au lieu de protéger des totalitarismes en général, du FN en particulier, cela leur ouvrira la porte. Largement.

La priorité, au plan local comme au plan national, doit être, non seulement, d'accompagner, mais, surtout, de susciter l'exploration, la création artistique, de même que l'ensemble de la vie intellectuelle. C'est sur cette base qu'il faut, quels que soient les moyens disponibles, penser – ou repenser – les politiques culturelles pour construire les fondements et conditions d'une action éducative, culturelle démocratique.

Dernier ouvrage paru : «le But de Roberto Carlos», éditions Quartett, 2013.

L'ŒIL DE WILLEM



Aux Batignolles, pour que vive la cinémathèque pour enfants

Par RACHEL ZVIR Auteure

J'ai habité, pendant seize ans, au cœur des Batignolles sans savoir qu'à quelques pas de chez moi, rue Jacques-Bingen, un lieu magique recelait des trésors. J'étais passée des centaines de fois devant la cinémathèque Robert-Lynen, sans y entrer, sans en pousser la porte. Ce bel immeuble 1925, fut cédé à la Ville de Paris, par un mécène, collectionneur d'art, Charles-Vincent Ocampo, à condition – car condition, il y avait – qu'il soit consacré à l'éducation artistique.

Fermée au public depuis 1992, pour cause de mise aux normes, la belle salle de 200 places ne peut accueillir, depuis plus de vingt ans, que les 19 spectateurs réglementaires, pour

Il s'agit de sauver la cinémathèque Robert-Lynen de la destruction, de la vente, éviter la dispersion d'un fonds de 4 000 films, d'autochromes, de photos, de livres.

des projections privées, 16 mm et 35 mm, vidéo. Tout fonctionne. La sécurité exige juste une ou deux issues de secours à inventer, plus quelques aménagements et rafraîchissements.

Après une pétition lancée par la Scam (1) et sa présidente, Julie Bertuccelli, puis une conférence de presse, donnée le 6 mars, des politiques de tous bords, découvriront la mobilisation des auteurs, réalisateurs, des professionnels du cinéma, mais aussi de gens du quartier, qui répondaient, en signant des deux mains, à cette initiative, et s'associaient à ce combat : sauver cette cinémathèque, et pas n'importe laquelle, la cinémathèque des enfants. La sauver de la destruction, de la vente, éviter la dispersion d'un fonds important de 4 000 films, d'autochromes, de photos, de livres. Un fonds ou une collection dispersés peuvent-ils encore avoir un sens ? «Ce n'est ni Chaillot ni Bercy, mais le fonds est important, et certains films ne sont pas numérisables», dit la directrice, Emmanuelle Devos [homonyme de la comédienne, ndlr]. Les boîtes métalliques de films prennent de la place, leur conservation nécessite des conditions de température et d'humidité maîtrisées.

Dans les messages qui accompagnent la pétition, on peut souvent lire cette phrase : «Je ne serais pas le réalisateur que je suis si je n'avais pas été au cinéma très jeune.» Aller au cinéma, sortir, choisir son fauteuil, éteindre son portable, attendre l'obscurité, seul ou avec un ami, voir un film sur grand écran, tout cela façonne l'être profond. La mémoire du film, des images, de la musique, de la salle, des gens qui étaient autour de vous est plus vive, les sensations,

les images s'inscrivent plus profondément. Le cœur battant de cette cinémathèque endormie palpite ailleurs, hors les murs : dans les écoles. De nombreuses activités sont préparées, orchestrées par une équipe d'une vingtaine de personnes, sous la direction d'Emmanuelle Devos. Sauver ce lieu, c'est sauver l'extraordinaire travail entrepris depuis des années par des cinéastes généreux de leur temps pour sensibiliser des gamins, plongés dans l'ère numérique, au cinéma, dans toute sa matérialité.

Ainsi, un film a été entièrement réalisé par des enfants de 10 ans, *Mon cinéma d'hier et d'aujourd'hui*. Et si le montage final a été assuré par un monteur professionnel, on voit dans certains plans la griffe de jeunes réalisateurs en herbe. On est saisi par leur engagement, leur désir de sauver ce lieu.

Enfin, il suffit d'aller sur certains sites de passionnés ou d'historiens qui recensent, photos à l'appui, les salles disparues pour être pris de vertige devant un spectacle absurde et désolant : détruites, toutes ces salles sont inmanquablement remplacées par d'immenses supermarchés, garages de béton, chaînes de fast-food.

La cinémathèque Robert-Lynen porte le nom d'un enfant, d'un jeune acteur – *Poil de carotte*, c'est lui. Engagé très jeune dans la Résistance, il meurt à 24 ans. Arrêté par la Gestapo, condamné à mort et fusillé à Karlsruhe en 1944. En haut des quelques marches qui mènent à la salle, un montage photo : sur fond d'une scène de tournage d'un film de René Clair, en noir et blanc, jaillit une autre photo, en couleur. On y voit un très jeune homme à la tignasse flamboyante, rejetée en arrière, comme les zazous des années 40, le visage fin, pâle, affûté – un renard ! qui vous fixe sans sourire, à la fois léger et grave. Il porte une veste vert pomme, une chemise blanche, et un foulard rouge à pois blancs autour du cou. Il a les mains croisées derrière la nuque.

La salle, comme éteinte depuis plus de vingt ans, attend. Ses fauteuils de velours s'ennuient ferme et commencent à trouver le temps long. Les places du «meilleur rang», réservées aux critiques, sont même dotées d'une tablette rabattable de bois vernis, fixée au dos du fauteuil de devant – un détail ingénieux, mais qui n'a pas servi depuis longtemps. Des architectes cinéphiles seraient bien inspirés de trouver une solution élégante pour percer dans la bâtisse, une ou deux issues de secours. Cela devrait être possible.

(1) Pétition de la Société civile des auteurs multimédia (Scam): Sauvons la cinémathèque des enfants!

<http://www.scam.fr/fr/Accueil/tabid/363222/cell/E dit/mid/3829/tabid/363252/articleType/ArticleView/articleId/8207/Sauvons-la-Cine-mathèque-des-enfants.aspx>

Les trois enjeux du 25 mai



Par BERNARD GUETTA

Les europhobes feront exception. Entre les simples souverainistes et les divers courants d'extrême droite, ils sont bien trop différents pour s'être donné une tête de liste commune quand toutes les autres familles politiques en ont

maintenant une, champion transnational qu'elles entendent bien imposer à la présidence de la Commission.

Ce sera le grand enjeu de ces élections européennes, car aucun des 28 Etats de l'Union ne souhaite voir émerger un nouveau pouvoir européen, procédant du suffrage universel paneuropéen. Que leur majorité du moment soit à gauche ou à droite, tous veulent que les politiques européennes restent de leur seul ressort et que la seule institution qui compte demeure le Conseil européen, l'assemblée de

leurs 28 chefs d'Etat et de gouvernement où tout se décide, aujourd'hui. Or, ce ne serait plus le cas si la majorité, parti ou coalition, que les électeurs européens auront envoyé siéger à Strasbourg avait, demain, la possibilité de faire de son chef de file le président de la Commission. Une autre légitimité viendrait concurrencer celle des Etats et de leurs dirigeants. La Commission pourrait alors reprendre les pouvoirs que lui confèrent les traités et ne plus être le simple organe d'exécution des décisions du Conseil qu'elle a fini par devenir.

Parce qu'elle procéderait, alors, d'une majorité parlementaire désignée par le suffrage universel, elle pourrait proposer des politiques correspondant au programme sur lequel cette majorité aura été élue. Il y aurait, d'un côté, la légitimité des Etats et, de l'autre, celle de l'Union. Comme le Sénat l'est aux Etats-Unis, le Conseil ne serait plus que l'une des deux Chambres, celle des nations, tandis que le Parlement deviendrait réellement celle de l'Union, comme l'est la Chambre des représentants à Washington.

Les institutions européennes deviendraient lisibles. On verrait, enfin, qui représente quoi, et les institutions communautaires, le Parlement et la Commission, pourraient se prévaloir d'un mandat populaire pour faire de l'Union ce que les Européens auront voulu, et non plus ce qu'elle est aujourd'hui – le plus petit commun dénominateur de ses 28 Etats.

L'Union serait, alors, une seule et même démocratie et non plus la confuse addition de 28 démocraties obligées à de permanents compromis. Ses citoyens

pourraient ainsi se reconnaître en elle et savoir qui sanctionner ou reconduire aux élections suivantes. Cela donnerait forcément lieu à un permanent bras de fer entre les Etats et l'Union mais, outre que ce sont les opinions qui l'arbitreraient, c'est de cette confrontation que naîtrait, peu à peu, l'équilibre des pouvoirs entre l'Europe fédérale et l'Europe des nations.

Les Etats feront, autrement dit, tout ce qu'ils pourront pour que la présidence de la Commission revienne au candidat sur lequel ils se seront mis d'accord mais ce candidat, que les traités leur donnent le pouvoir de désigner, doit obtenir l'investiture du Parlement. S'il n'y a pas de majorité nette, le choix des Etats finira, sans doute, par prévaloir. Si la majorité sortie des urnes est, au contraire, assez claire pour pouvoir refuser tout autre président de la Commission que son chef de file, une nouvelle page s'ouvrira dans l'histoire de l'Union.

Le deuxième enjeu de ces élections est, ainsi, de savoir si le Parlement et une nouvelle Commission, procédant

de lui, pourront s'opposer à la majorité libérale conservatrice qui domine aujourd'hui le Conseil. Cet enjeu-là est politique et non plus seulement institutionnel. Si la gauche et ses alliés des Verts, du centre et de la gauche de la gauche l'emportent, les politiques de désendettement des Etats pourront être accompagnées de politique de relance par l'Union. Si c'est à la droite que les citoyens donnent la majorité le 25 mai, rien ne changera, ni dans les politiques ni dans les institutions de l'Union. C'est aux électeurs de choisir. C'est le taux d'abstention des électeurs de gauche qui fera la différence et le troisième enjeu de ce scrutin n'est rien moins qu'existential.

C'est aussi la pérennité de l'Union qui va se jouer là, car, si le *statu quo* venait s'ajouter à la percée attendue des europhobes, c'est l'idée même d'unité européenne qui serait vite menacée. Faute d'une clarification institutionnelle, les Européens continueraient à se croire gouvernés par la Commission sur laquelle les Etats rejettent la responsabilité des politiques dont la majorité de leurs gouvernants décident au Conseil. Faute d'un changement de politiques, l'Union serait irrémédiablement assomée à l'austérité.

Institutions illisibles et politiques indigestes, le divorce s'approfondirait encore entre les Européens et l'Europe, les rangs des europhobes s'en élargiraient d'autant, à gauche comme à droite, et les élections, nationales et européennes, des prochaines années pourraient bien vite défaire un demi-siècle d'unification, beaucoup plus vite qu'on ne l'imagine.

DIPLOMATIQUES

CULTURE

ROCK Vingt-trois ans après «Trompe le monde», le groupe culte américain Pixies sort «Indie Cindy», son cinquième album, qu'il présentera en France au mois de juillet. Rencontre californienne.

Pixies: «Le refus d'avoir des règles, ou alors...»

Par **GILLES RENAULT**
Envoyé spécial
à Los Angeles

Sonnez guitares, résonnez batterie : Pixies est de retour. C'est du moins sur ce registre inflationniste qu'est organisée la communication autour d'*Indie Cindy*, annoncé comme «le nouvel album depuis plus de vingt ans» du groupe culte de Boston (lire ci-contre). Fleuron ultime et bizarre du rock indé, chauffé à l'incandescence par un carré magique (*Surfer Rosa*, *Doolittle*, *Bossanova* et *Trompe le monde*) abattu en seulement quatre ans, de 1988 à 1991, Pixies est mort une première fois en 1993, terrassé par les dissensions et la personnalité réputée tyrannique de son leader, Frank Black. Passé une carrière solo en demi-teinte, le gourou dodu relance la turbine sur scène en 2004, où l'enthousiasme du public ne fléchit pas.

Diverses tournées continuent d'entretenir le mythe (et d'alimenter le compte en banque), jusqu'à ce que Frank Black entreprenne d'enregistrer de nouveaux titres, initiative qui, après deux ou trois tentatives avortées, aboutit à *Indie Cindy* et au départ de la bassiste Kim Deal, dont les relations exécrables avec le taulier ne se sont guère améliorées entre-temps. Fin novembre, le public parisien de l'Olympia découvre sa remplaçante, Kim Shattuck, qui a à peine le temps de goûter aux joies de la renommée qu'elle est débarquée, au profit de Paz Lenchantin (A Perfect Circle, Zwan), fraîchement promue au siège éjectable de bassiste à jupette.

Entre Arcade Fire, Pharrell Williams, Jagwar Ma et Lana Del Rey, Pixies – qui reste une référence indé aux États-Unis – était mi-avril une des attractions du festival de Coachella, la Mecque des hipsters californiens, où le groupe avait déjà joué en 2004. Sur le chemin du retour, le 14 avril, le groupe faisait une halte à Los Angeles. Le temps d'enre-

gistrer un show radio (une demi-heure énergique, autour de huit ou neuf standards et nouveautés équitablement alignés) au Village, un studio de Santa Monica aux murs constellés de disques d'or et de platine. Et, pour Frank Black (guitare, chant), Joey Santiago (guitare) et David Lovering (batterie) de sceller les retrouvailles.

Pixies a-t-il pour vous la même signification en 2014 qu'à vos débuts, voici plus de vingt-cinq ans ?

Frank Black : J'imagine que la question induit l'hypothèse que nous aurions théorisé notre approche dès 1987, ce qui bien sûr n'est pas le cas. Pixies, c'est...

Pixies : quatre personnes qui jouent ensemble et trouvent un point d'équilibre. Toute conceptualisation aurait quelque chose de trop restrictif pour un groupe qui s'est précisément défini sur le refus d'avoir des règles – ou alors, de faire en sorte que celles-ci ne sortent pas de la sphère privée.

Joey Santiago : Et comme pour tout groupe qui décide un jour de se créer,

c'est l'idée de se faire entendre, à la fois aux sens propre et figuré, qui prédomine. Ça n'est pas un hasard si nous avons choisi ce type d'instruments et de musique plutôt bruyante. Une autre caractéristique étant que nous sommes et restons de vrais bosseurs.

Donc, la flamme ne vous a jamais quittés.

David Lovering : Il y aurait quelque chose de présomptueux à affirmer que nous avons toujours été au top. Mais sur le fond, oui, la passion perdure. Après, pas mal de paramètres interviennent, la fatigue physique, le contexte, les éléments psychologiques. Fatalement, certains soirs sont plus excitants que d'autres, mais on tâche de toujours garder une certaine réactivité, sur scène notamment. C'est la raison pour laquelle la set list n'est pas figée et qu'on s'autorise des imprévus, avec parfois un code entre nous : un signe particulier de la main, par exemple, suffit pour qu'on parte à l'improviste sur *Planet of Sound*, *Monkey Gone to Heaven*, etc. Le but étant de trouver le juste équilibre en of-

ENTRE FUREUR ROCK ET LATENCE SÉRAPHIQUE

Comme on le sait désormais, il aura fallu sept semaines d'immersion en studio pour que l'automne gallois 2012 permette à Pixies d'accoucher enfin de nouveaux morceaux, censés prolonger la légende des «Gouge Away», «Where is my Mind?» et autre «Velouria». Sur la vingtaine de titres enregistrés, *Indie Cindy* en contient douze, tous déjà identifiés, puisque préalablement segmentés en trois EP, respectivement parus début septembre, début janvier et fin mars. «Concept album» dans une acception strictement mercantile, l'affaire éventée permet de renouer avec ce qui a rendu la formation si spécifique – et essentielle –, entre éclats de fureur rock et latence séraphique qui ne trompe personne (sinon le monde, jadis). Très inégal, l'ensemble fonctionne cependant par intermittence, la pertinence musclée de «What Goes Boom» ou «Bagboy» contrastant avec l'insigne faiblesse de titres comme «Andro Queen», «Snakes», «Ring the Bell» ou «Blue Eyed Hexen», plus proches de l'autoplastie que de la revigoration. G.R.





Le groupe Pixies (Joey Santiago, Frank Black et David Lovering), en février. PHOTO JAY BLAKESBERG

frant au public ce qu'il est venu chercher avec d'autres moments où il se sentira un peu déstabilisé.

F.B. : Et, au final, comme l'a dit un jour Iggy Pop, «*It's all disco*» [«*Ça n'est que du disco*», ndlr].

Présenté comme votre «nouvel album depuis plus de vingt ans», Indie Cindy est en réalité la compilation de trois EP enregistrés en 2012.

F.B. : Oui, c'est un choix stratégique que nous avons prédefini avant même d'entrer en studio, en 2012 au pays de Galles, car il correspond à l'évolution du marché. Depuis l'essor d'Internet, la durée de vie de tout projet se trouve singulièrement raccourcie. Tout monte très vite et disparaît aussi rapidement. Regardez comment les médias se déchainent un jour sur un sujet d'actualité, avant de passer complètement à autre chose le lendemain. Or, comme nous tournons beaucoup, nous voulions que cela soit accompagné d'un fil conducteur discographique étalé dans le temps, deux ans en l'occurrence. Le format album garde à nos yeux une forte valeur affective. Mais il faut se souvenir que, au début du vinyle, il ne s'agissait déjà que de compilations de singles et je crois que c'est Frank Sinatra, en 1948, qui a le premier enregistré un album pensé comme tel, et non comme une addition de chansons disparates. En outre, le single est longtemps resté comme le format dominant du marché. Par la suite, on sait que les choses ont évolué, mais de nos jours la façon de consommer la musique, notamment chez les jeunes à travers les usages liés au numérique, tend à nouveau à désintégrer la notion même d'album. En ce sens, l'option retenue pour *Indie Cindy* nous a paru le compromis le mieux adapté.

Travailler à nouveau avec Gil Norton (production) et Vaughn Oliver (design) apparaît pour le moins... convenu.

D.L. : Mais c'était pour nous de l'ordre de l'évidence. Nous avons atteint un tel degré de familiarité avec Gil Norton que nous nous sentions en totale confiance et, outre son talent de producteur, c'est aussi un très bon psy et ambassadeur, autres qualités qui, dans le cas de Pixies, ont aussi leur importance.

F.B. : Quant à Vaughn Oliver, c'est lui qui, depuis le début, symbolise notre identité visuelle. Chercher quelqu'un d'autre n'aurait guère eu de sens. D'autant que nous n'avons jamais coupé les ponts. Il a toujours continué de nous suivre, est régulièrement venu nous voir sur scène et, quand nous avons travaillé voici deux ans sur notre coffret, c'est encore lui qui était notre interlocuteur.

Pixies sans Kim Deal est-il vraiment Pixies ?

D.L. : L'essentiel est qu'elle ait dit : «*Je quitte le groupe pour des raisons personnelles, continuez sans moi*», plutôt que, «*puisque je quitte le groupe, vous devriez aussi arrêter*». Ce sont avant tout les fans de la première heure qui sont sensibles à son absence, mais cela ne nous pose aucun problème.

F.B. : Son départ ne nous a ni surpris, ni

choqués, ni abattus. La tournure prise par les événements a fait qu'elle n'a pas souhaité rester, point. Décider d'enregistrer de nouveaux titres est un paradigme qui ne lui a pas convenu. Tant qu'il s'agissait de rejouer les vieux titres, ça allait, mais se remettre à bosser ensemble induit une forme d'intimité qui ne correspondait pas à ses envies. **Frank Black, votre carrière solo n'a jamais connu un écho comparable à celui du groupe. En avez-vous parfois conçu du dépit ?**

F.B. : J'ai toujours veillé à garder un pied dans l'art, un autre dans le business. Ces deux notions sont pour moi intimement liées et je ne m'en cache pas. J'ai ainsi développé un certain franc-parler qui a pu donner de moi une image dévalorisante et erronée. On m'a dit affairiste, doté d'un fort ego. Le truc, c'est juste que je n'aime pas mentir. Mais croyez-moi, je n'ai jamais cherché à comparer ma carrière solo à celle de Pixies. Je reste avant tout un musicien qui, chaque fois qu'il joue ou compose, espère donner le meilleur de lui-même et ne veut se poser que les bonnes questions, liées au son, à l'atmosphère, à l'inspiration du moment. **Vingt ans plus tard, vous avez retrouvé un marché du disque totalement transfiguré...**

J.S. : Déjà, il faut noter que nous avons la chance de ne pas être un groupe débutant. Nous étions même plutôt en position de force pour ce retour, ce qui simplifiait la tâche. Et puis nous n'avons jamais coupé les ponts avec l'évolution technologique, ce qui nous permet d'envisager notre site web, par exemple, comme un outil de travail essentiel. Le plus important restait de garder le contrôle sur tout ce que nous entreprenons, avec un label, 4AD, qui nous a toujours permis de nous exprimer en totale liberté. Après, il faut s'efforcer de ne pas éprouver trop de nostalgie, bien qu'elle demeure compréhensible, pour ces magasins de disques disparus que nous fréquentions autrefois, et se féliciter du fait que tout est aujourd'hui accessible différemment.

A quoi ressemble votre quotidien en dehors du groupe ?

F.B. : Nous communiquons assez peu entre nous. Des SMS, de temps en temps. Je vis à Amherst, une petite ville du Massachusetts [berceau du groupe *Dinosaur Jr.*, ndlr], Joey et David étant à Los Angeles. Levé tôt, vers 6 heures, je m'occupe des enfants, 6, 8, 9, 13 et 16 ans, que j'emmène à l'école. Puis je passe du temps avec ma femme, je bricole – toujours quelque chose à réparer –, je peins beaucoup aussi, dans un atelier prévu à cet effet. Peu de musique, en vérité. En revanche, avec le retour des beaux jours, je m'apprete à ressortir les vélos. Même si, en la matière, personne ne pourra rivaliser avec Joey. ♦

PIXIES CD : INDIE CINDY (4AD/Pias)

En concert le 2 juillet à Lyon (Nuits de Fourvière), le 4 à Belfort (Eurockéennes) et le 6 à Hérouville-Saint-Clair (festival Beauregard). Rens. : www.pixies.com

THÉÂTRE A l'Odéon, Joël Pommerat met en scène la pièce qui a révélé Catherine Anne.

«Une année sans été» surannée



Pommerat, entouré de comédiens avec lesquels il n'a pas l'habitude de travailler, met ici en scène un texte qu'il n'a pas écrit. Une première. PHOTO E. CARECCHIO

UNE ANNÉE SANS ÉTÉ de CATHERINE ANNE m.s. Joël Pommerat, à l'Odéon-théâtre de l'Europe (Ateliers Berthier), jusqu'au 3 mai. Rens.: www.theatre-odeon.eu

Rien à dire question emballage. Joël Pommerat n'a pas son pareil pour sculpter espace et temps. Courtes scènes coupées au noir, éléments de

décor minimum, amplifications sonores – via notamment des micros HF –, utilisation de la musique comme contrepoint dramatique, le metteur en scène de la compagnie Louis Brouillard a le sens du rythme et de l'ellipse. Toutes qualités que, pour la première fois de sa carrière, il met au service d'un texte qu'il n'a pas écrit, en l'occurrence *Une année*

sans été (Actes Sud Papiers), la pièce qui en 1987 révéla l'auteure et metteuse en scène Catherine Anne. **Enamouré.** Autre particularité : délaissant pour une fois le noyau de comédiens qui l'accompagnent depuis vingt ans, Pommerat a choisi de travailler avec des acteurs qui ont l'âge, ou peu s'en faut, des personnages de la pièce. Laquelle met en scène

cinq jeunes gens dont on suit l'itinéraire durant quelques mois de leur vie, de l'automne au printemps. Le «*sans été*» du titre renvoyant à un moment historique précis : l'été 1914, celui du déclenchement de la Première Guerre mondiale. Pour écrire sa pièce, Catherine Anne dit s'être inspirée de la vie du poète allemand Rainer Maria Rilke. Fils d'un

industriel, Gérard est un poète de 19 ans qui veut quitter sa province pour Paris. Le jour du départ, il a une aventure avec Anna, une Allemande qui travaille comme secrétaire dans l'entreprise paternelle, en compagnie de Mademoiselle Point, qui est à peine plus âgée. A Paris, Gérard tire le diable par la queue, sous l'œil enamouré de Louise, la fille de sa lo-

geuse, et noue une amitié passionnée avec un garçon de bonne famille, lui aussi écrivain. Cinq destins à l'orée de la vie et de l'amour, que la Grande Guerre – on ne le comprend qu'à la fin – va briser.

Ingénuité. A l'époque de sa création, *Une année sans été* tranchait avec une partie de la production théâtrale des années 70 et 80, marquée par le réalisme et le théâtre du quotidien. L'irrévérence, notamment dans l'emploi des jeux de mots et des allitérations, enrobait un propos dont l'ingénuité, vingt-cinq ans plus tard, passe moins bien. On a alors du mal à se passionner pour les illusions et les amourettes de personnages convenus qui manquent de corps. Défauts que l'interprétation des comédiens ne parvient logiquement pas à gommer.

Joël Pommerat, dans un entretien réalisé pour l'Odéon, parle pourtant bien de ce qui l'a attiré dans *Une année sans été* : «*C'est une pièce très pertinente sur la jeunesse. L'entrée dans l'âge adulte, le passage entre enfance et âge adulte. Le bousclement des questions propre à cette période de la vie, l'enchevêtrement des désirs et des peurs, la révolte contre l'ordre établi, les parents et le besoin de créer de nouveaux repères, la tension entre utopie et recherche d'authenticité.*» Toutes choses qui figurent en effet dans la pièce, mais à l'état de bonnes intentions.

RENÉ SOLIS

RAP Le leader versaillais du Klub des loosers et Orgasmic livrent un album aux textes sombres.

Chronique ironique du «Grand Siècle»

FUZATI et ORGASMIC CD : **GRAND SIÈCLE**

(Les disques du manoir). En concert le 27 juin à la Gaîté lyrique.

«**T**oujours aucun plan de carrière, à part peut-être m'acheter six bières.» Dans *Grand Siècle*, Fuzati ne change pas : il a soif, très soif, et sa misanthropie semble tout aussi inextinguible, cf le refrain de «Monogramme» : «*Faut que je raconte des trucs plus simples, les gens sont de plus en plus cons.*» Deux ans après la *Fin de l'espèce*, où il recommandait un mal-thusianisme strict, le rappeur versaillais raconte son époque dans un

album ironiquement titré *Grand Siècle*, une société où «*à défaut d'argent les corps se jettent par les fenêtres*», une «*génération d'illettrés voulant se convaincre que rien n'est écrit*».

«**Deadline.**» Pour ce nouveau disque, Fuzati retrouve un vieux complice, Orgasmic, qui faisait partie de son groupe Klub des loosers, il y a plus de dix ans, notamment lors de la sortie de «Baise les gens» (2003). Le DJ avait ensuite rejoint TTC pour les albums *Batards sensibles* et *3615 TTC*. Comme les autres non-rappeurs du groupe, Tacteel et Para One, il glisse alors du hip-hop à l'électro, participe à l'aventure du label Institutubes et dirige aujourd'hui avec Teki Latex le label club Sound Pellegrino. Le rappeur et le DJ se sont recroisés il y a quelques mois : «*On est allés boire un verre, on s'est fait écouter ce qu'on faisait, et on s'est dit "tiens si on faisait un*

but c'était de faire l'album assez vite, explique Fuzati. Dans les années 70, quand les musiciens arrivaient en studio, tout était souvent plié en une journée. Aujourd'hui, avec les nouvelles technologies, on a tellement de possibilités qu'on peut s'y perdre. Se fixer une deadline, c'est aussi une façon de lâcher prise.» Alors que la *Fin de l'espèce* avait une teinte jazz-pop française des années 70 prononcée, Orgasmic alterne dans *Grand Siècle* les ambiances : cuivres puissants à la Kanye West («Sinok»), piano dépressif («le Fluide»), electro bien carénée

«Faut que je raconte des trucs plus simples, les gens sont de plus en plus cons.»

Fuzati dans la chanson «Monogramme»

«*morceau*», puis deux, puis trois, puis tout un album», raconte Fuzati. Commencés en novembre, les douze titres de *Grand siècle* auront été bouclés en quelques mois : «*Le*

«*Nulla part*») et bossa nova lancinante («Corbillards»). **«Déchus.**» Dans des textes toujours aussi sombres, Fuzati explore, lui, de nouvelles thématiques : la vacuité des réseaux sociaux, le marché de la musique («*Rien ne sert de faire des tubes si derrière t'as pas les thunes pour te payer des pages de pub*») et la violence économique : «*Pourquoi crois-tu qu'on les laisse aller, déchus à la vue de tous, si ce n'est pour montrer l'exemple : soit tu marches, soit tu rampes.*» Même l'avenir semble condamné : «*C'est foutu pour le futur, la preuve : des rappeurs animés des ateliers d'écriture.*»

FRANÇOIS-LUC DOYEZ



Aux Bernardins, beaucoup de mondes

«*Bien plus que de débattre, nous devons échanger nos poèmes et nos œuvres*», dit l'écrivain Edouard Glissant (1928-2011). Alain Berland s'en est inspiré pour monter au Collège des Bernardins «Des hommes, des mondes». Il a réuni les œuvres de dix-sept artistes, dont sept réalisées in situ, chacune des propositions (peinture, dessin, sculpture...) reliée à la mondialité ou à l'interpénétration des langages artistiques. Des tapis d'Achraf Touloub

aux tableaux de Romain Bernini, des totems en verre de Murano de Pascale Marthine Tayou à la mappemonde de vêtements du Chinois Chen Zen (mort en 2000) ou aux voix de migrants sonnant comme des murmures (*The Voice of Migrators*, 1995), tous sont préoccupés par le croisement des cultures. **D.Po.** PHOTO DOMITILLE CHAUDIEU. GALLERIA CONTINUA «Des hommes, des mondes». Rens.: 01 53 10 74 44 ou www.college-des-bernardins.fr jusqu'au 15 juin.

CHANTIER Soupçons de construction d'une extension avant l'obtention d'un permis, inauguration repoussée...

Terrain miné derrière les palissades de Picasso

Le musée Picasso, à Paris, a-t-il enfreint la loi en effectuant une partie de ses travaux sans attendre le permis de construire ? Dans la tourmente depuis des mois, il n'avait pas besoin de cette affaire, au moment où tout le monde s'active à une réouverture encore différée. Trois mois après la demande d'explication du ministère à la présidente du musée, Anne Baldassari, sur les retards du chantier (*lire Libération du 17 janvier*), l'inauguration est repoussée au mois de septembre par la rue de Valois. Non sans irritation perceptible au musée, où l'on souligne : «*Les bâtiments sont fin prêts.*»

«**Choc.**» En réalité, les recrutements et formations ne semblent toujours pas au point. En janvier, le cabinet excédé avait prié l'intéressée de se concentrer sur son «*rôle scientifique*», en laissant tranquilles architectes et médias. Ce qui ne l'a pas empêché d'inviter les journalistes sur le chantier en annonçant un «*choc esthétique*» en juin, à même de faire venir «un million de visiteurs» la

première année... Un entrefilet du *Figaro* selon lequel Laurence Engel, directrice de cabinet d'Aurélié Filippetti, voudrait profiter des ennuis de Baldassari pour la remplacer, ajoute à la paranoïa. Démentie officiellement, la rumeur est de fait bien fantaisiste : statutairement, ce poste est réservé à un conservateur. La patience du ministère est en tout cas mise à rude épreuve, sachant que les remous internes au musée ne se sont pas dissipés. Le directeur des travaux, dont l'Opérateur du patrimoine et des projets immobiliers de la culture avait dû pallier en urgence le congé maladie en fin d'année, a quitté les lieux il y a un mois, sans être remplacé. Entre temps, pressé d'ouvrir, l'établissement a poussé la construction. *Libération* a été alerté par un voisin, le cinéaste François Margolin, ayant constaté, derrière les palissades, une extension non prévue destinée à un auditorium, entreprise début janvier. Le dernier permis de construire, de février 2013, sur des plans paraphés par Anne Baldassari,

indiquait à cet endroit : «*extension future, hors PC, en attente révision du PSMV*» – entendre le plan de sauvegarde du Marais. La révision a bien été arrêtée en décembre, mais les travaux auraient démarré sans permis.

Affiche. Photos à l'appui, Margolin a alerté en vain le maire d'arrondissement et l'architecte des bâtiments de France. Résultat : un bâtiment technique franchement inesthétique a été prolongé jusqu'au plus bel hôtel particulier du XVII^e dans la capitale. Depuis une semaine, sur la façade, l'affiche réglementaire a été effacée et réécrite au feutre pour faire état d'un permis daté du 8 avril. En réalité, à cette date, le gros œuvre paraissait terminé. Interrogé, le musée assure «*n'avoir aucunement donné d'ordre de service qui aurait impliqué*» ces derniers travaux «*avant la délivrance du permis de construire*». Si elle était avérée, l'infraction serait passible du code pénal, quand bien même une régularisation a été opérée entre temps.

VINCENT NOCE

33

millions de dollars, c'est la somme qu'a rapportée à l'Espagnol José Carlos Bergantiños la vente de fausses toiles de Mark Rothko, Willem de Kooning, Jackson Pollock, etc. à des galeries de New York entre 1994 et 2005. C'est l'une des plus grosses affaires de faux tableaux jamais enregistrée. Sous le coup d'un mandat d'arrêt lancé par la justice américaine, José Carlos Bergantiños a été arrêté vendredi dans un hôtel de Séville.

«**Je ne sais pas si je devrais vous le dire, mais on a proposé aux Libertines de faire un concert à Hyde Park en juillet. Et j'ai dit oui.**»

Pete Doherty annonçant au site YNet une nouvelle reformation de son groupe, en vue de se refaire une santé financière

Découvertes archéologiques au Pérou

Des archéologues belges ont découvert au sud de Lima, sur le site de Pachacamac, un temple précolombien décoré de peintures murales polychromes et dont le sol était recouvert d'offrandes précieuses. Pachacamac est un complexe archéologique de 465 hectares qui fut occupé tour à tour par les civilisations lima, wari, ichma et inca.

Japon : la folie Murakami continue

Recueil de nouvelles, le nouveau livre du romancier japonais Haruki Murakami est sorti vendredi au Japon, bénéficiant d'un premier tirage de 300 000 exemplaires. Cette compilation d'histoires courtes, déjà publiées (sauf une) dans divers magazines, a été commercialisée dès minuit dans des librairies spécialement ouvertes pour l'occasion.

L'HISTOIRE

LA POLITIQUE CULTURELLE RUSSE PREND UN SALE TOURNANT

Les autorités russes travaillent sur une nouvelle politique culturelle fondée sur les valeurs démarquant la Russie de l'Occident. Ce projet, dont la rédaction revient au ministère de la Culture, se base sur la thèse que «*la Russie n'est pas l'Europe*» et s'appuie sur de nombreuses citations des discours de Vladimir Poutine, hérald d'un nouvel «homme russe». Les tensions autour de l'Ukraine (*lire aussi page 8*) ne sont évidemment pas étrangères à l'affaire. Dans une interview au journal *Kommersant*, le ministre Vladimir Medinsky a affirmé que son pays devait «protéger» sa culture des errements celle contemporaine européenne, ajoutant : «*La Russie sera peut-être l'un des derniers gardiens de la culture européenne, des valeurs chrétiennes et de la véritable civilisation européenne.*»

Libé

EN KIOSQUE

ET SUR LA BOUTIQUE LIBÉRATION (WWW.LIBERATION.FR)

HORS-SÉRIE

LE MONDE SELON BOB WILSON

Dessins inédits, photos, carnets, rencontres...
Un hors-série de 100 pages
7€



Charles Xue en septembre, un mois après son arrestation pour «fréquentation de prostituées».

PHOTO XU KANGPING.
IMAGINECHINA, AP

MASCARADE La télévision officielle chinoise a mis en scène la semaine dernière les aveux de Charles Xue, blogueur dissident.

«Je me prenais pour l'empereur de Chine»

Par **PHILIPPE GRANGERAU**
Correspondant à Pékin

La télévision officielle chinoise a diffusé la semaine dernière un glacial «reportage» tourné dans un centre de détention de Pékin. Il met en scène la «rééducation idéologique» de Charles Xue, un célèbre blogueur dont les écrits, suivis par ses 12 millions d'abonnés, froissaient les autorités. Xue a été arrêté en août sous prétexte qu'il «fréquentait une prostituée». C'est toutefois bel et bien ses activités sur la Toile qu'on lui reproche. Encadré par ses deux interrogateurs en uniforme qui le travaillent au corps depuis huit mois, le repent se livre, face aux caméras, à une humiliante «confession», suivie d'un non moins avilissant reniement. «Dès que j'ai ouvert mon compte sur Weibo [le plus gros réseau social chinois, à mi-chemin entre Twitter et Facebook, ndlr], l'orgueil s'est emparé de moi, dit-il. Le soir, en rédigeant mon blog, je me prenais pour l'empereur de Chine signant des

billets... et je recueillais plus 100 000 commentaires à chaque fois.» Le détenu s'exprime sur un ton presque candide. On devine que des répétitions ont été nécessaires pour atteindre ce degré de naturel. La caméra s'attarde sur les paquets d'innombrables confessions qu'il a écrites de sa main pour satisfaire le Département de la propagande du Parti communiste, qui est en coulisses le véritable instigateur de cette singulière mise en scène.

«**GOURDIN**». Homme d'affaires d'origine chinoise, naturalisé américain, Charles Xue fait partie de la centaine de «Da V» (littéralement : «gros comptes dont l'identité de l'auteur est vérifiée»), ces personnalités adeptes du Web – célébrités du monde du business, de l'art ou du cinéma – dont les microbillets sont suivis par 5, 10, voire 15 millions d'internautes. Alors que la crédibilité des sites et blogs officiels est proche de zéro, nombreux sont ceux, parmi les 618 millions d'internautes chinois en quête d'information, qui se tournent vers les

blogs de ces personnalités. Certains de ces «Da V» ont une influence telle qu'ils sont considérés par le Parti comme une menace.

La police d'Internet, qui compte environ 2 millions d'agents, supprime certes de manière routinière les posts et les blogs qui ne présentent pas le Parti sous un jour positif. Mais les Da V nécessitent plus de tact, car une censure trop abrupte pourrait soulever la colère de millions, voire de dizaines de millions de fans. Pékin a donc choisi «d'agi-

Xi Jinping a appelé en juillet les censeurs du Parti à «bâtir une armée forte» pour lancer une «campagne de purification idéologique».

ter le gourdin pour semer la terreur», explique la blogueuse Ye Haiyan, afin de dissuader les Da V de franchir la ligne rouge. Charles Xue n'a pas été choisi au hasard pour servir d'exemple. C'est le fils d'un vice-ministre chinois qui a été emprisonné au lancement de la Révolution culturelle, en 1966.

Persécuté lui aussi, il a rédigé dans sa jeunesse de nombreuses «auto-critiques». Exilé en 1968, à 15 ans, dans une commune de Mongolie intérieure, il est de retour à Pékin en 1976. Xue apprend l'anglais et finit par être envoyé étudier aux États-Unis, à Berkeley. De retour en Chine en 1991, il cofonde une entreprise d'électronique, puis se lance dans le commerce sur Internet, où il fait fortune.

Sur son microblog, Xue mobilise ses followers contre la pollution, contre l'inaction de la police dans les affaires de kidnappings d'enfants, et finance des repas gratuits dans les cantines des écoles rurales pauvres. Lorsque, en 2012, passe une loi autorisant la police à détenir un suspect sans mandat pendant six mois, il lance un sondage qui recueille 10 000 réponses – à 93% opposées à ce texte de loi. Paniquée, la police d'Internet suspend son blog. En mai 2012, il s'enthousiasme publiquement pour

«l'extraordinaire mobilisation citoyenne» que permet Weibo.

CONTRITION. L'orage point en juillet. Le numéro 1 chinois, Xi Jinping, appelle les censeurs du Parti à «bâtir une armée forte» pour lancer une «campagne de purification idéologique» contre les internautes et les médias qui «diffusent l'idéologie occidentale des valeurs universelles». Dans la foulée, Pékin annonce que les personnes qui «répandent des rumeurs» qui sont «vues plus de 5 000 fois» sur la Toile, ou bien qui sont «repostées plus de 500 fois», seront passibles de trois ans de prison... Le 10 août, le Bureau d'information de l'Etat convoque tout un groupe de Da V en leur demandant de s'engager par écrit à s'autocensurer. Charles Xue est l'un des rares à refuser. Il sera arrêté quelques jours plus tard...

Certaines séquences de son acte de contrition télévisé semblent sorties du *Zéro et l'Infini*, le roman d'Arthur Koestler sur les procès staliens. Un commissaire apparaît à l'écran en uniforme bleu marine, la cravate de travers. Tel un médecin face à son patient rétabli, il dit : «Xue pensait au début qu'il pouvait poster ce qu'il voulait, et que personne n'aurait l'en empêcher...» L'air contrit, Charles Xue enchaîne en reprenant une vieille expression de la Révolution culturelle : «J'espère que le gouvernement va me donner l'opportunité de laver mon cœur et changer mon visage», puis il «sollicite la clémence des autorités». Pour finir, une voix off annonce que le blogueur repent se libère sous caution. Interrogé pour savoir si sa contrition publique est le prix de sa libération, l'avocat de Charles Xue n'a pas souhaité commenter. ►

11,1%

C'est l'audience record d'Europe 1 en Ile-de-France pour la période de janvier à mars (calculée sur le nombre de personnes qui ont écouté la station au moins une fois dans une journée ouvrable). Avec plus d'un point gagné en un an, c'est la première fois que la radio du groupe Lagardère passe devant ses concurrentes habituelles sur ce bassin de 7,7 millions d'auditeurs : RTL, qui dévisse sévèrement en perdant 2 points sur un an pour atteindre 11%, juste devant France Inter, en baisse aussi, à 10,9%. Les deux stations gardent la main sur la durée d'écoute, où elles obtiennent de meilleurs chiffres qu'Europe 1. A 9,2 points d'audience cumulée, NRJ fait son deuxième meilleur score dans une vague globalement bénéfique pour les musicales. FIP atteint 2,5 points, au plus haut depuis neuf ans, tandis que Nova améliore sa durée d'écoute, avec 2,3% de parts d'audience. **S.Gin.**

«24», Canal + en direct des Etats-Unis

En attendant d'avoir en France les séries avant leur diffusion américaine, Canal + raccourcit encore un peu plus les délais à l'occasion de la suite de 24, alias *24 Heures chrono* en VF. La série, mettant en scène en temps réel la journée du flic Jack Bauer (Kiefer Sutherland), sera diffusée sur la Fox aux Etats-Unis à partir du 5 mai et simultanément sur Canal + à 2 h 40 du matin. Il y aura juste quarante minutes d'écart «pour, explique Canal +, des conditions de réception optimales pour les abonnés (avec sous-titres et sans coupures publicitaires)».



LA PIEUVRE PAR LE CLIC

Pas de bol ! Alors qu'il draguait les sirènes tranquilles, le capitaine du bateau s'est mangé une tempête comme il n'en avait jamais vue, et le terrible Comte Pieuvrosor (*Earl Octopus* en VO), tout vénère, l'a entraîné dans les profondeurs pour lui faire la leçon. C'est encore Mademoiselle Libellule, déjà héroïne de *la Reine des serpents*, premier opus de ce jeu point-and-click, qui va devoir voler à sa rescousse. Pas facile de trouver son chemin dans les profondeurs maritimes surchargées d'algues, de poissons et de ruines antiques multicolores. Mais, avec son regard de lynx, elle finira par dénicher quelques objets utiles à se mettre dans la poche pour ouvrir portes, cages et autres mécanismes secrets. **C.Gé.**
<http://www.jo99.fr/the-earl-octopus>

OSP

PUBLICATIONS JUDICIAIRES
01.49.04.01.85 - annonces@osp.fr

DÉCLARATION D'ABSENCE
Suivant jugement rendu le 5 Février 2014 par la Chambre du Conseil de la 1^{ère} Chambre (1^{ère} Section A) du Tribunal de Grande Instance, de Paris, le Tribunal :
Vu les Articles 122 et suivants du Code Civil ;
Constate que Monsieur Jean-Marc Olivier POPRAVKO, né le 17 Juin 1966 à Paris 15^{ème} arrondissement, fils de Claude, Yves, Jacques POPRAVKO et Nicole, Claire, Madeleine HANOCQ, ayant été domicilié 99 avenue de la Bourdonnais à Paris 7^{ème} arrondissement n'a plus reparu au lieu de son domicile ou de sa résidence, ni donné de ses nouvelles depuis le 3 Juin 1987 ;
Le déclare absent.
Cabinet de Maître Michel DESSERTENNE, Avocat à la Cour,
6 Avenue du Maine - 75015 PARIS

LES GENS



BYGMALION : BASTIEN MILLOT, DE FRANCE TÉLÉ, MIS EN EXAMEN

Bastien Millot, l'ex-dirigeant de la société Bygmalion, a été mis en examen dans l'enquête sur des soupçons de favoritisme en marge de contrats passés avec France Télévisions, indique l'AFP. Venu du cabinet de Copé, Bastien Millot est arrivé à France Télévisions à l'été 2005 dans les bagages de Patrick de Carolis, alors président du groupe public. Il y a occupé divers postes avant de quitter le groupe en 2010. Or la société Bygmalion, qu'il a fondée, a remporté plusieurs contrats avec France Télévisions. Une première enquête avait été classée sans suite par le parquet de Paris. «Toutes les prestations que j'ai effectuées pour France Télévisions l'ont été dans le strict respect du droit», a indiqué Millot à l'AFP. Bygmalion a été par ailleurs accusée, en février, d'avoir pratiqué des surfacturations auprès de l'UMP lors de la campagne de 2012 de Nicolas Sarkozy. **PHOTO AFP**

L'HISTOIRE

«LE PROGRÈS» : PLAINTÉ DE SOS RACISME

L'association SOS Racisme a annoncé mardi qu'elle déposait plainte contre X, notamment pour fichage ethno-racial, à la suite de la publication par *le Progrès* d'un dossier sur les nationalités impliquées dans la délinquance et la criminalité dans le Rhône. Dans un communiqué, l'association affirme qu'elle «ne saurait rester muette face à de telles dérives». Objet de toutes les critiques, une infographie intitulée «Délinquance, à chacun sa spécialité». Exemple avec les cambriolages : «Géorgiens, Albanais, Roms, gens du voyage, locaux (groupes des cités, toxicomanes, autres)». Xavier Antoyé, rédacteur en chef du *Progrès*, a reconnu «une maladresse rédactionnelle dans l'encadré».

A LA TÉLÉ CE SOIR

TF1

20h55. **Grey's anatomy.** Série américaine : *Tout ce qu'on a perdu*, *Souviens-toi*, *Les compromis de la vie*. Avec Ellen Pompeo. 23h25. **Revenge.** *Destins croisés*, *Résurrection*, *La conférence de presse*. Série. 1h55. **50 mn inside.** Magazine.

ARTE

20h45. **Vincent, François, Paul et les autres.** Comédie dramatique française de Claude Sautet, 113mn, 1974. Avec Yves Montand, Michel Piccoli. 22h40. **Nelson Mandela et moi.** Documentaire. 01h0. **Photographies contre l'apartheid.** *Le Bang Bang Club.* Documentaire.

FRANCE 2

20h50. **Des frères et des sœurs.** Téléfilm français. Avec Pascale Arbillot, Thierry Frémont. 22h20. **La parenthèse inattendue.** *Axel Kahn*, *Yvan Le Bolloc'h* & *Catherine Allégret*. Magazine présenté par Frédéric Lopez. 0h35. **Grand public.** 1h20. **Toute une histoire.**

M6

20h50. **Pékin express : à la découverte des mondes inconnus.** *Épisode 2 : À la découverte des secrets du lac Inle, le joyau de la Birmanie.* Jeu présenté par Stéphane Rotenberg. 23h00. **Pékin express : le tour du monde de l'inattendu.** Jeu. 1h00. **Cane : la vendetta.**

FRANCE 3

20h45. **Des racines & des ailes.** *Patrimoines d'exception.* Magazine présenté par Patrick De Carolis. 22h45. **Météo.** 22h50. **Grand Soir 3.** *Spécial pièces à conviction.* 23h20. **Pièces à conviction.** *Génocide rwandais : prêtres et criminels.* Documentaire.

FRANCE 4

20h45. **Le petit baigneur.** Comédie française de Robert Dhery, 96mn, 1968. Avec Louis De Funès, Andréa Parisy. 22h10. **Montreux 2013 : Carte blanche à Michaël Gregorio.** Spectacle présenté par Amanda Scott. 23h50. **Montreux Comedy Festival 2013.** Spectacle.

CANAL +

20h45. **Football : Real Madrid / Bayern Munich.** *Demi-finale aller de la Champions League.* Sport. 22h50. **Looking for Rio.** Documentaire. 23h55. **The call.** Film. 1h30. **Mafiosa, l'ultime saison** 2 épisodes. Série.

FRANCE 5

20h40. **La maison France 5.** Magazine présenté par Stéphane Thebaut. 21h40. **Silence, ça pousse !** Magazine présenté par Stéphane Marie et Noëlle Bréham. 22h35. **C dans l'air.** Magazine présenté par Yves Calvi. 23h40. **Dr CAC.** Magazine. 23h45. **Entrée libre.**

LES CHOIX



Plutôt oui
France 2, 20h45
Des frères et des sœurs, fiction familiale signée Anne Gafferri (*Fais pas ci, fais pas ça*) avec, entre autres, Julien Boisselier ? Oui.



Plutôt mouaif
TF1, 20h55
Grey's Anatomy en neuvième saison, Lexie zigouillée, Mark légumisé et la chouine hospitalière habituelle ? Mouaif.



Plutôt à fond
Arte, 22h40
Nelson Mandela et moi, documentaire sur Madiba et les nuances, voire les critiques, à apporter à son héritage ? A fond oui.

PARIS 1ERE

20h40. **Une femme piégée.** Téléfilm de Laurent Carcelles. Avec Marion Cotillard, Jean-Marie Winling. 22h20. **Jesse Stone : sans remords.** Téléfilm de Robert Harmon. Avec Tom Selleck, Stephanie March. 23h55. **Jesse Stone : l'enfant disparu.** Téléfilm.

NRJ12

20h50. **Knight Rider - Le retour de K2000.** Série américaine : *Étrange randonnée*, *La chasse aux mercenaires*, *Le robot tueur*, *La mallette*, *La mort au bout du canyon*. Avec Justin Bruening, Deanna Russo. 1h00. **La maison du bluff 4.**

TMC

20h50. **Hercule Poirot.** Téléfilm britannique : *Poirot joue le jeu*. Avec David Suchet, Tim Curry. 22h40. **Hercule Poirot.** Téléfilm britannique : *Rendez-vous avec la mort*. Avec David Suchet. 0h20. **90' Enquêtes.** Magazine. 2h10. **TMC Météo.** 2h20. **Perverse Léa : Visages dangereux.**

D8

20h50. **En quête d'actualité.** *Corse : paradis des touristes ou paradis des magouilles ?* Documentaire présenté par Guy Lagache. 22h35. **En quête d'actualité.** Documentaire. 0h15. **Football : Real Madrid / Bayern Munich.**

W9

20h50. **Enquêtes criminelles : Le magazine des faits divers.** Magazine présenté par Sidonie Bonnet et Paul Lefèvre. 22h55. **Enquêtes criminelles : Le magazine des faits divers.** 2 reportages. Magazine. 3h00. **Programmes de nuit.**

NT1

20h50. **Apocalypse revolution.** Téléfilm de Hansjörg Thurn. Avec Jannis Niewöhner, Christiane Paul. 23h05. **2012 - la prophétie.** Téléfilm de Nick Everhart. Avec Cliff De Young, Ami Dolenz. 0h30. **Alerte Planète Terre.**

GULLI

20h45. **L'institut.** Téléfilm français : *Le crime de Valentin*. Avec Gérard Klein. 22h25. **L'institut.** *Les choix de Théo.* Téléfilm. 0h00. **L'institut.** *Les chiens et les loups.* Téléfilm. 1h20. **G ciné.** Magazine. 1h30. **Kobushi.** 2 épisodes. Jeunesse.

D17

20h50. **Les démineurs.** Téléfilm de Darby Black. Avec Dolph Lundgren, Bruce Payne. 22h35. **Attack force.** Téléfilm de Michael Keusch. Avec Steven Seagal, David Kennedy. 0h15. **Programmes de nuit.**

Londres

Nouveau record olympique

Reconversion réussie pour le parc des JO 2012, qui vient d'ouvrir au public ses 250 hectares et la quasi-totalité de ses infrastructures.

Un pari dédié au sport et à la culture, qui surfe sur la dynamique des Jeux pour rénover une banlieue en déshérence.

Par **SONIA DELESALLE-STOLPER**
Correspondante à Londres

Forcément, il fallait qu'il gesticule, sous l'œil des caméras. La mère blonde en bataille, le costume dépenaillé, en équilibre instable sur un pont suspendu prévu pour des enfants de 8 ans, en un mot, ridicule.

Ce vendredi 4 avril, Boris Johnson, l'excentrique maire de Londres, avait endossé son rôle préféré, celui de l'auto-promotion. L'occasion était royale: célébrer l'ouverture de l'ancien parc olympique, désormais baptisé Queen Elizabeth Olympic Park, dix-huit mois après le triomphe de l'organisation des JO de Londres et au prix d'un investissement de 300 millions de livres (361 millions d'euros).

La partie nord, la plus sauvage avec ses grandes promenades et pelouses, un café-restaurant et la Copper Box Arena (centre multisports qui a accueilli les compétitions de basket), avait ouvert l'été dernier. Désormais, c'est l'ensemble du parc, vaste de 2,5 km², qui est accessible librement. Comme pour London 2012, les cyniques et sceptiques ont dû ravalier leur fiel. Donner une deuxième vie au site et à son environnement était un défi titanesque. Il est, à l'évidence, relevé. Malgré un temps pourri en ce premier week-end d'ouverture au public, plus de 50 000 visiteurs se sont pressés dans les allées de ce qui est sans conteste le plus grand parc urbain créé en Europe depuis cent cinquante ans: un nouvel espace de verdure, de sport et de culture à vingt-cinq minutes en métro du cœur de Londres, dans le quartier de Stratford (Est) qui était, avant les JO, l'un des plus défavorisés de la capitale britannique.

Success story officielle

Il fallait bien un prince, en ce vendredi historique, pour accompagner Boris Johnson, que le monde médiatico-politique britannique surnomme «le bouffon». Et

c'est le frère de l'héritier du trône William (après son père, Charles), qui s'y est collé. Allongé dans un panier-balançoire du nouveau terrain de jeu, le prince Harry s'est prêté de bonne grâce aux espiègleries des dizaines d'enfants des environs recrutés pour l'occasion. Le reste de la chorégraphie était également réglée au poil près. Xavier Lawrence, 21 ans, salopette et casque de chantier jaune de rigueur, a expliqué devant micros et caméras avoir été recruté en février 2013 grâce à son agence de chômage pour devenir apprenti ingénieur. Il a déroulé la rhétorique attendue: comment la réhabilitation de ce quartier de l'Est de Londres a fondamentalement changé la donne, comment le parc olympique rénové fournit des emplois à des floppés de jeunes du coin, comment toute

qui sont d'ailleurs venus visiter l'école, les jeunes s'entraînent avec les footballeurs de West Ham, l'équipe voisine.

C'est en effet le West Ham United Football Club qui occupera prochainement le stade olympique, comme décidé au terme d'une longue bagarre. Encore en travaux, l'installation ouvrira à l'automne 2015 pour accueillir certains matchs de la Coupe du monde de rugby, avant de devenir, en 2016, le stade officiel du club de football et le centre national des compétitions d'athlétisme.

65 000 nageurs en un mois

La candidature de London 2012 s'était appuyée avec force sur la promesse de faire fructifier l'«héritage» des JO. Il s'agissait de ne pas reproduire les échecs d'Athènes

notamment, où les équipements olympiques ne sont plus que des coquilles d'où la vie s'est éteinte en même temps que les derniers des médaillés et spectateurs. Certes, les 4 300 arbres plantés dans le Queen Elizabeth Olympic

La candidature de «London 2012» s'était appuyée sur la promesse de faire fructifier l'«héritage» des JO.

Il s'agissait de ne pas reproduire les échecs d'Athènes notamment, où les installations ne sont plus utilisées.

cette aventure est une formidable success story.

Pendant ce temps-là, des gamins donnaient un ballet hystérique dans les nouvelles Dancing Water Fountains, jets d'eau facétieux qui accueillent le visiteur à l'entrée du parc, jaillissant du sol à intervalles erratiques et provoquant les piailllements de joie des enfants rapidement trempés. Eux aussi ont bien appris leur leçon. Agés de dix ans, ils viennent tous de Chobham Academy, un établissement scolaire d'excellence construit sur le site de l'ancien village olympique et ouvert en septembre à 750 élèves. «C'est le meilleur parc d'Europe!» hurle D'Mar, alors que ses copains Ebrahim et Adam expliquent venir de «l'école olympique». Leur professeur, Ben Shepperd, renchérit: «Les équipements sont magnifiques, toutes les salles de classe portent les noms de champions olympiques,

le parc ne sont pas encore très hauts, les buissons et haies sont maigrichons, les bancs-balançoires en bois sont un peu trop propres, les allées trop nettes. Bref, ça sent le neuf. Mais il suffit de peu d'imagination pour deviner qu'à maturité, ce parc traversé par 6,5 kilomètres de canaux et rivières, et sur lequel règne l'ombre immense du stade olympique, sera magnifique. Rien d'ostentatoire ni de somptueux. Les concepteurs ont souhaité respecter l'esprit des Jeux, favoriser l'accès libre et facile à un maximum de visiteurs, et notamment à la population locale, plutôt défavorisée.

Dans l'héritage des JO, il y avait six équipements lourds: le stade olympique, bien sûr, mais aussi la Copper Box Arena, le centre aquatique, le vélodrome Lee Valley VeloPark, les centres de hockey et de tennis et, enfin, la tour d'observation d'Arce-

lorMittal. Tous, hormis le stade, ont repris du service après transformation. Notamment le centre aquatique, qui a ouvert début mars. La magnifique structure en forme de vague conçue par l'architecte Zaha Hadid avait été quelque peu défigurée par l'ajout de deux ailes destinées à abriter des spectateurs supplémentaires pendant les Jeux. Celles-ci ont été remplacées par des verrières qui laissent entrer la lumière à flot. Les deux bassins de 50 mètres et celui de 25 mètres de long sont désormais ouverts au public comme aux professionnels – dont l'idole des adolescentes britanniques, le plongeur Tom Daley, qui vient s'y entraîner deux fois par semaine. «En un mois, la piscine a accueilli 65 000 visiteurs», se félicite Dennis Hone, directeur de la London Legacy Development Corporation, l'organisation qui gère la transformation du parc olympique. Il est vrai qu'à 4 euros environ aux heures de pointe, le billet est au prix de celui d'une piscine de quartier.

C'est toutefois du sommet de la tour ArcelorMittal Orbit, haute de 100 mètres, que la transformation du site apparaît dans toute son ampleur. Cette «sculpture» en forme d'ellipse évoquant un manège de fête foraine, dessinée par Anish Kapoor et Cecil Balmond et financée presque totalement par Lakshmi Mittal, magnat indien de l'acier, offre un panorama contrasté. A ses pieds, le parc et ses installations; un peu plus loin, les immeubles du village olympique. Ces bâtiments, qui ont accueilli 17 000 athlètes lors des JO, ont été transformés en 2 800 appartements d'habitation, dont un tiers destinés aux revenus modestes. Les premiers occupants ont emménagé en novembre. Mais 10 000 logements supplémentaires sont en cours de construction. Cette extension était un élément crucial du projet de London 2012, tant la capitale britannique souffre d'un manque de logements.

A quelques pas de l'East Village s'élève le Westfield Shopping Center, immense centre commercial très aéré où alternent bou-



Du haut de la



tour ArcelorMittal Orbit, on peut voir l'ampleur des transformations du quartier. PHOTO L.NEAL, AFP

tiques chics, grands magasins à la mode et chaînes bon marché. Construit pour les Jeux olympiques, le centre attire des hordes de visiteurs venus de toute la ville, notamment les week-ends, grâce à des liaisons de transport public efficaces. Entre tous ces phares de modernité enserés dans un tissu incroyable de voies ferrées et routières, quelques terrains vagues et tours vétustes rappellent l'histoire de ce coin de Londres qui, il y a seulement dix ans, semblait être destiné à un irrésistible déclin. Il a fallu des années d'assèchement de marais, de terrassement, de décontamination d'anciens sites industriels, d'amélioration du réseau de transports, et

un budget de 9,3 milliards de livres (11,3 milliards d'euros) pour que Stratford accueille le parc.

Campus et espace numérique

«Nous avons toujours voulu capitaliser sur le succès des Jeux olympiques», explique le maire Boris Johnson. Humainement, en créant un maximum d'emplois pour la population locale, et aussi commercialement, en attirant des entreprises et des investissements supplémentaires. » Témoin, l'immense centre des médias, transformé en un nouvel «espace numérique». Baptisé Icity, il abrite des centres de formation aux métiers du numérique et il est supposé attirer start-up



Des terrains de jeu à deux pas du stade olympique. PHOTO NEIL HALL, REUTERS



Les Dancing Water Fountains, à l'entrée du parc. PHOTO NEIL HALL, REUTERS



Le prince Harry lors de l'inauguration du site, le 4 avril. PHOTO CHRIS HARRIS, REUTERS

et conférences internationales. A la clé, la création de 7500 emplois.

Le plan de restructuration du parc olympique et de ses environs court jusqu'en 2030. En 2018, Olympicopolis, projet conjoint du Victoria and Albert Museum (V&A) et de University College London (UCL), devrait voir le jour. L'université exportera sur le parc un campus et des centres de recherches tandis que le V&A y installera une partie de sa collection permanente et des centres artistiques et culturels. Olympicopolis est inspiré de l'Albertopolis créé, comme son nom l'indique, par le prince Albert, mari bien-aimé de la reine Victoria, après l'exposi-

tion universelle de 1851 dans la capitale. Centre de recherche scientifique, culturel et éducatif, il est installé à Londres, sur Exhibition Road... qui borde aujourd'hui le V&A et UCL.

«Aucune ville olympique n'a jamais approché le succès de Londres en terme d'héritage pour des installations sportives, pour la création de logements, d'emplois et d'un parc magnifique», s'est rengorgé Boris Johnson. Pour D'Mar, Suleyman, Ebrahim et Adam qui, une fois adultes, auront peut-être oublié la splendeur des JO, l'héritage, ce sera sans doute cette chance d'avoir grandi dans l'environnement hors du commun né de London 2012. ►

PORTRAIT FLORENT MARCHET



Présent au Printemps de Bourges, sa ville natale, le chanteur français multiplie les personnages et impose sa pop perchée.

Mis sur orbite

Par **PHILIPPE BROCHEN**
Photo **PAUL ROUSTEAU**

On l'avait quitté en dandy minet moustachu à débardeur jacquard pour son précédent album. On le retrouve en tenue paillonnée de pseudo-cosmonaute pour mettre en orbite, via claviers, synthés et boîtes à rythmes 80's, son nouveau disque. Un cinquième recueil de chansons pop perchées, de très haute tenue, qui prend de l'altitude pour conter avec une poésie navrée à la Houellebecq la vie ici-bas, voire la place de l'homme dans l'univers. Vaste entreprise, convenons-en. Son premier disque, paru en 2004, était de veine nettement plus naturaliste, qui sentait bon la terre de son Berry natal. Des origines campagnardes qui le font vénérer Murat pour «son côté paysan qui s'assume». En 2007, il narrait le vagabondage d'un homme dans une ville imaginaire à la manière d'un roman musical tout bonnement bluffant. Il modère : «J'allais à reculons défendre cet album. C'était une réelle souffrance. Je ne me sentais pas au bon endroit car je ne convoquais ni l'interprète ni le personnage. J'étais le gars de tous les jours, qui est timide. Impensable aujourd'hui.» Ces présentations faites, c'est dire si les multiples personnages

joués par Florent Marchet et qu'il incarne sur scène brouillent les pistes sur l'identité de leur géniteur. Car, si son chant, un rien nonchalant, peut lui conférer un air d'Alain Souchon indie – en nettement plus barré – le mignon n'est nullement le chanteur un rien lisse que d'aucuns voudraient deviner. Il dit : «J'aime partir à l'aventure, pousser les cloisons, me sentir libre.» Et d'illustrer, paraphrasant Brassens : «J'ai toujours respecté les règles pour ne pas avoir à adresser la parole à un flic.» Ces jours-ci, à Bourges, pour faire fleurir un nouveau Printemps, le désormais Francilien sera chez lui. A la fois parce qu'il est né en voisin, mais aussi, et surtout, parce qu'il compte parmi les jeunes porteurs de la chanson française de grande qualité. Il le sait mais feint de l'ignorer : «Le melon, on l'a dès le début ou on l'a pas.» Et vous, vous l'avez ? «Ah, non.» Fermons les yeux, écoutons et trouvons. A qui fait penser la voix de Florent Marchet, 38 ans, quand il converse devant une pinte de bière ? Ah oui, on y est : quelque part entre Guillaume Canet et Stéphane De Groodt. Le chanteur bégaye très légèrement. Accélère son débit par moments. Rit aisément. Déconner et légèrement moquer. D'agréable compagnie, pour résumer. On l'écoute raconter avec auto-dérision et amusement ses concerts les plus improbables.

Comme celui qu'il a donné dans une banque : «L'Union des commerçants de Bourges nous avait payés pendant une semaine pour qu'on joue dans plein de magasins. J'avais 21 ans. La banque, ça a été le plus dur. Je me suis demandé ce qu'on fou-tait là... et les clients encore plus !» Une autre fois, en prison : «J'y ai rencontré un papy super gentil. Après, j'ai appris que c'était un pédophile.» Enfin, en hôpital psychiatrique. «C'est un univers qui aurait pu me concerner. J'en ai toujours eu un peu peur. Surtout quand mes problèmes de mémoire ont surgi.» Ennuyeux pour un chanteur. Au point qu'il met «des heures et des heures» à apprendre ses textes. Mais s'il ne se «plante jamais en concert», c'est parce qu'il «bosse comme un dingue en amont.» Les IRM n'ont rien éclairci. Il oublie des pans entiers de sa vie. «On me dit que je n'ai pas de problèmes neurologiques. Pourtant, j'aurais aimé qu'on mette un mot sur ce truc.»

La scène, il a appris à l'apprivoiser. «C'est un peu comme la piscine, j'y allais à reculons... maintenant, je m'y sens bien !» Au point de dire : «Sur scène, il faut convoquer le mec qui fait l'amour, qui se lâche, qui a bu deux verres de trop en soirée. Il faut un abandon de soi. C'est l'inverse du processus narcissique. Le pire des coups, c'est le partenaire qui se regarde baiser. Et si t'envoies le mec qui va manger la tarte de mamie le dimanche, c'est mort.» Il prend soin de préciser : «Ça n'est pas un truc de schizophrénie, hein, juste de pluralité.» Ouf.

Il a grandi dans un village du Berry de 1600 habitants entre un père employé de banque, une mère institutrice et un frère qui travaillait aujourd'hui dans le cinéma. Comme «il ne se passait pas grand-chose dans le village», ses parents prennent la programmation de la salle des fêtes à leur compte : théâtre, concerts. Un jour, le pianiste de Chet Baker vient miraculeusement jouer dans son bled. Sûrement attiré par un dealer de renom international... le concert achevé, il est invité à som-meiller chez la famille Marchet. Souvenir ultime : «J'avais 9 ans. C'est la première fois qu'un mec me réveillait en hurlant à 3 heures du matin. Défoncé. Il voulait jouer toute la nuit. Mes parents l'ont laissé faire. Du coup, il m'a donné une leçon de piano.» Marchet avait commencé l'instrument à 5 ans au conservatoire. A 12, il décide que sa vie sera dans la musique.

Pourtant, le bac en poche, il s'inscrit en fac de philo et d'histoire de l'art à Paris. «J'ai essayé de tout faire en même temps. J'étais boulimique. Rapidement, je me suis recentré sur la musique.» Il connaît sa femme – «le pacs, c'est pour les faibles», lâche-t-il avec sourire – depuis dix ans. Elle est économiste et travaille à l'Agence française pour le développement où elle est spécialisée dans le microcrédit. Ils ont deux enfants : un garçon de 5 ans et une fille de 2 ans. Lui regrette de ne pas militer sur le plan citoyen. La famille vit dans une maison à Maisons-Alfort où il possède son studio. Il le répète tel un mantra : «Ecrire des chansons, c'est ce qui m'anime dans la vie. Les chansons, c'est fait pour réchauffer. Ça vous prend dans les bras, pour avoir des réponses à des angoisses, pour se tenir au chaud, se sentir moins seul.» Il déteste cette «ère absolue du divertissement». Et dit : «Comme si la culture devait être une forme de drogue qui doit nous faire oublier le quotidien. Pourtant, je trouve que les drogues le font mieux que Patrick Sébastien.» Il poursuit : «A chaque fois que j'ai mis de l'eau dans mon vin sur le plan artistique, je l'ai regretté. René Char disait : "Le socle de la charrie n'est pas fait pour les compromis".» Pourtant, ces principes ne l'ont pas empêché d'écrire et de composer pour Axelle Red et Sylvie Vartan. Réponse : «Je m'en fous du qu'en dira-t-on. Axelle voulait des chansons qui parlent de la place de la femme dans la société. J'avais des idées.» Et pour Vartan ? «J'avais 25 ans, j'étais RM1ste. Un après-midi, avec un pote, on boit des coups. Je lui dis en déconnant : "Et si on écrivait une grosse chanson de variété en deux secondes pour se marrer ?" Je me mets au piano, je prends la voix de Lara Fabian. On met des mots, et dans la foulée, on l'enregistre. Mon pote l'envoie chez Universal. Et bim ! Pascal Nègre [le PDG d'Universal] l'impose à Sylvie Vartan. Mais je ne l'ai jamais rencontrée.» Mélenchoniste au premier tour de la présidentielle 2012, il répond sans éluder : «Ces 30 000 euros, je les ai investis dans des instruments. Je n'ai pas honte. J'écris tellement de chansons qui ne rapportent rien.»

EN 7 DATES

Juin 1975 Naissance à Bourges (Cher).

2004 Album Gargillesse (Barclay). **2007** Rio Baril (Barclay). **2010** Courchevel (Pias). **2011** Noël's Songs (Nodivia Records).

2014 Bambi Galaxy (Pias le Label). **22 avril 2014** Au Printemps de Bourges.